

53^{ème} Congrès de l'Association Française d'Études Américaines (AFEA)

Université Bordeaux Montaigne

**Domaine universitaire
19 esplanade des Antilles
33607 Pessac**

31 mai-3 juin 2022

Légitimité, Autorité, Canons / Legitimacy, Authority, Canons

Mardi 31 mai

09h15-17h30 Doctoriales de littérature / Graduate symposium on literature (salle / room J 004)

Anne Ullmo (Université de Tours) et Ronan Ludot-Vlasak (Université Sorbonne Nouvelle)

Répondant.e.s : Pascale Antolin (Université Bordeaux Montaigne), Sylvie Bauer (Université Rennes 2), Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne), Mathieu Duplay (Université Paris-Cité), Stéphanie Durrans (Université Bordeaux Montaigne), Abigail Lang (Université Paris-Cité)

9h15-9h30 Accueil et introduction / Welcome and introduction (Anne Ullmo et Ronan Ludot-Vlasak)

9h30-11h New Perspectives on the American Canon

Gabriel Daveau (Université de Lille / Institut des Amériques), “Moving South(s): the Short Fiction of William Gilmore Simms (1806-1870) and the Reconfiguration of Southern Spaces”

Direction : Ronan Ludot-Vlasak (Université Sorbonne Nouvelle)

Estelle Jardon (Université de Lorraine), « Taking the Detective Story Seriously: Production and Reception Challenges »

Direction : Monica Latham (Université de Lorraine) et Benoît Tadié (Université Rennes 2)

11h00-11h15 Pause / Break

11h15-12h45 Postmodern Narrative Constructions

Lisa Haristoy (Université de Bretagne Occidentale), “Time and History in (Eco)feminist Dystopias: Lidia Yuknavitch’s *The Book of Joan* (2017) and Jennie Melamed’s *Gather the Daughters* (2017)”

Direction : Hélène Machinal (Université de Bretagne Occidentale)

Ivo Janjusevic (Université de Tours), “The Poetics of Bricolage in the Narrative Fiction of P. Everett”

Direction : Anne Ullmo (Université de Tours)

12h45-14h Déjeuner / Lunch

CROUS Cafet’ Le Veracruz, Esplanade des Antilles, 33600 Pessac

14h-16h15 The Poetics and Politics of Modernism

Pascale-Marie Deschamps (Université Paris-Cité), “T.S. Eliot in French and in France”

Direction : Antoine Cazé (Université Paris-Cité)

Elena Dobre (Universidad Jaume I.), “Trauma and Psychopathology in William Faulkner’s 1929-1936 Novels”

Direction : Elena-María Ortells Monton (Universidad Jaume I.)

Nikos Stratigakis (National & Kapodistrian University of Athens, Université Paris Nanterre), “Circumscribed in Stone: Lola Ridge’s enchantment(s) in the Lower East Side”

Direction : Héléne Aji (ENS Ulm), Stamatina Dimakopoulou & Anna Despotopoulou (National & Kapodistrian University of Athens)

16h30-17h30 Table ronde commune avec les doctoriales de civilisation / Transdisciplinary roundtable (salle / room J 004)

09h15-17h30 Doctoriales de civilisation / Graduate symposium on civilization (salle / room J 006)

Françoise Coste (Université Toulouse-Jean Jaurès) et Héléne Quanquin (Université de Lille)

9h15-9h30 Accueil et introduction / Welcome and introduction (Françoise Coste et Héléne Quanquin)

9h30-11h The U.S. in the World

Lucas Hellemeier (John F. Kennedy Institute, Freie Universität Berlin), “Defense Industrial Globalization and US Hegemonic Strategy”

Direction : Lora Anne Viola (FU Berlin), Jonathan D. Caverley (US Naval War College), Kaija Schilde (Boston University)

Répondant : Michael Stricof (Aix-Marseille Université)

Chloé Pastourel (Université Clermont-Auvergne), « Repenser la philanthropie américaine en France de 1914 à la fin des années 1930 »

Direction : Nathalie Ponsard et Nicolas Beaupré (Université Clermont-Auvergne)

Répondante : Evelyne Payen-Varieras (Université Sorbonne Nouvelle)

11h-11h15 Pause / Break

11h15-12h45 Identités et mobilisations dans les villes nord-américaines

Marie Ménard (Université Paris-Créteil), « Les mobilisations enseignantes de la dernière décennie aux États-Unis, Chicago et Oklahoma-City »

Direction : Donna Kesselman (Université Paris-Créteil) et Christian Azais (CNAM)

Répondant : Olivier Burtin (AFA)

Lindsey Paek (Université Bordeaux Montaigne), “The Hyphenated Canadian Identity: The Case Study of Korean immigrants in Toronto”

Direction : Lionel Larré (Université Bordeaux Montaigne)

Répondante : Christine Lorre (Université Sorbonne Nouvelle)

12h45-14h Déjeuner / Lunch

CROUS Cafet’ Le Veracruz, Esplanade des Antilles, 33600 Pessac

14h-16h15 Médias

Carole Darmon (Université d'Angers), « 'The Little Picture' : représentations et considération du common man dans les émissions radiophoniques et télévisées d'Edward R. Murrow de 1950 à 1961 »

Direction : Gelareh Yvard-Djahansouz (Université d'Angers) et Jean-Michel Yvard (Université d'Angers)

Répondant : Sébastien Mort (Université de Lorraine – site de Metz)

Joséphine Sourgnès (Université Paul Valéry-Montpellier 3), « Expression et répression du traumatisme dans *Speak* et *Thirteen Reasons Why* : la représentation du harcèlement scolaire et de la violence sexuelle dans les œuvres fictionnelles pour adolescents. Vers une théorie de la *teen trauma fiction* et de sa réception »

Direction : Monica Michlin (Université Paul Valéry-Montpellier 3) et Sébastien Mort (Université de Lorraine – site de Metz)

Répondant : Sébastien Lefait (Aix-Marseille Université)

Marine Soubeille (Université Paul Valéry-Montpellier 3), "Representing Texas on screen: the influence of myths in the construction of a Texan identity"

Direction : David Roche (Université Paul Valéry-Montpellier 3) et Zachary Baqué (Université Toulouse-Jean Jaurès)

Répondant : Christophe Chambost (Université Bordeaux Montaigne)

16h30-17h30 Table ronde commune avec les doctoriales de littérature / Transdisciplinary roundtable (salle / room J 004)

17h30-19h30 Réunion du bureau / Board meeting (salle / room J 008)

Mercredi 1^{er} juin

08h30-09h00 Accueil des participant·e·s (Hall du bâtiment administratif)

09h00-09h30 Ouverture du congrès / Conference opening (Amphi 1, bât. Rosa Bonheur)

- Lionel Larré, président de l'Université Bordeaux Montaigne
- Mathieu Duplay, président de l'AFEA
- Elizabeth Martin-Shukrun, conseillère culturelle de l'Ambassade des Etats-Unis à Paris
- Pascale Antolin, directrice de l'unité de recherche CLIMAS
- Véronique Béghain, responsable du comité organisateur
- Sylvie Bauer, Sébastien Mort et Elisabeth Mullen, responsables scientifiques

09h30-11h30 Ateliers / Panels

Atelier 25 / Panel #25 (salle / room J 004)

Alliances et alliées du socialisme : dynamiques de légitimation des socialismes états-uniens / "Alliances and allies of socialism: legitimization dynamics of American socialisms"

Kalilou Barry (Université Paris-Est Créteil), Grégory Bekhtari (Université Paris Nanterre, Université Paris 1) et Jeanne Boiteux (Université Paris 3, Université Paris 1)

Ambre Ivoll (Nantes Université), « Avantages et limites des alliances électorales avec le Parti démocrate : retour sur *The Lesser Evil? Debates on the Democratic Party and Independent Working-Class Politics* (Pathfinder Press, 1977) ».

En 1977, le Socialist Workers Party publie un recueil intitulé *The Lesser Evil? Debates on the Democratic Party and Independent Working Class Politics*. Y sont retranscrits trois débats publics, organisés par l'organisation trotskyste à l'occasion de moments électoraux distincts (1959, 1965 et 1976). Le format est similaire dans les trois cas: un membre de l'organisation représente la ligne du SWP, caractérisée par le refus catégorique de toute alliance électorale avec le Parti démocrate. La position inverse, identifiée par une approche moins intransigeante de la stratégie électorale à gauche, est représentée par une personnalité adverse à l'appartenance organisationnelle et idéologique différente. Ainsi, Carl Haessler défend la nécessité du vote utile – donc démocrate – contre le dirigeant révolutionnaire George Breitman (1959), Stanley Aronowitz soutient que la cause socialiste n'est pas forcément trahie par des alliances électorales réformistes face à Jack Barnes (1965) et Michael Harrington appelle à la création d'une tendance socialiste au sein du Parti démocrate face au dirigeant trotskyste Peter Camejo (1976).

Outre la qualité historique intrinsèque à un recueil de textes issus et empreints d'analyses politiques formées dans trois contextes historiques radicalement différents, cet ouvrage mérite notre attention à plusieurs égards. D'abord, ces débats sont un témoignage de la grande vitalité idéologique et stratégique qui a existé au sein de la gauche socialiste états-unienne sur le temps long de son histoire. Ensuite, le cadre dynamique formel de ces débats produit, à chaque occasion, une certaine dose d'inconnu. Les propos liminaires sont systématiquement suivis de débats avec le public, ce qui oriente les échanges vers l'inconnu et donne donc lieu à la production d'inédit. Enfin, le travail d'édition, mené par l'équipe éditoriale du SWP, constitue en soi un angle d'analyse intéressant puisqu'il est lui-même le fruit du contexte du milieu des années 1970, qui représente dans l'histoire de cette organisation d'extrême-gauche, un moment particulier de son histoire, caractérisé par un regain de dynamisme et d'influence.

Cette communication aura pour objectif d'élaborer une typologie des idées énoncées par chacune des deux parties selon les catégories suivantes :

- 1 - enjeux idéologiques (la dimension théorique du rapport entre réforme et révolution)
- 2 - considérations stratégiques (le "vote utile" en contexte)
- 3 - réflexion systémique (conditions de possibilités de l'existence de partis tiers aux Etats-Unis)

L'une de pistes de ce travail consiste à évaluer la place relative de ces trois sphères au fil des analyses des intervenants, dans des contextes où la marginalité de gauche socialiste a eu tendance soit à s'accroître (1959), soit à se résorber (1965 ; 1976).

Sean DeMoranville (Université Sorbonne Nouvelle), « "Burlington is not for sale" : la formation du projet socialiste municipal à Burlington, Vermont dans les années 1970 »

En mars 1981, une coalition large et hétéroclite de socialistes, d'activistes de quartier, de syndicalistes, de militant·e·s issu·e·s des « nouveaux mouvements sociaux », de jeunes professionnel·le·s, d'étudiant·e·s et de professeur·e·s d'université parvient à faire élire Bernard (« Bernie ») Sanders, candidat indépendant et socialiste avoué, au poste de maire à Burlington, dans le Vermont, sous la bannière de « *Burlington is not for sale* » (« Burlington n'est pas à vendre »). Cette victoire, couplée avec l'élection ultérieure de candidat·e·s de gauche favorables à Sanders au Conseil municipal, inaugure plus d'une décennie de gouvernement de gauche sous l'égide des socialistes municipaux dans la plus grande ville du Vermont.

La présente communication a pour objectif d'explorer une période méconnue mais essentielle de l'histoire du socialisme municipal à Burlington. Si la littérature a jusqu'à présent étudié principalement les idées philosophiques et politiques de Sanders et les réformes que son administration a entreprises ou tenté de mettre en œuvre à partir de 1981, elle a très peu analysé les conditions d'émergence et le processus collectif de formation du projet socialiste municipal dans les années 1970. En lien avec les questionnements de l'atelier, je reviendrai sur le processus historique qui a progressivement abouti à la coalescence des forces sociales et politiques diverses composant la gauche burlingtonienne autour d'un projet socialiste municipal. Je défendrai l'idée que malgré l'existence des divergences idéologiques, stratégiques, tactiques ou d'opinion sur les priorités immédiates entre ces forces, celles-ci en sont venues, au cours des années 1970, à former une « communauté de luttes », ayant des racines dans les expériences de la nouvelle gauche et de la contre-culture américaines et partageant en commun la capacité collective de se souvenir, d'apprendre et de rêver.

Je m'intéresserai tout particulièrement à la place et au rôle des socialistes dans ce processus de construction du sens politique au sein de cette communauté. Tout au long des années 1970, Burlington compte en effet une vingtaine de militant·e·s se réclamant du socialisme comme Gene Bergman, Terrill Bouricius, Joyce Bressler, Michael Parenti ou encore Bernie Sanders. Ces militant·e·s se présentent aux élections sous l'étiquette du *Liberty Union Party*, sont à l'initiative de journaux indépendants et engagés comme le *North Country Star* et s'impliquent dans les grèves, les luttes de quartier, les mouvements de femmes, de personnes LGBTQIA+, pour la paix et l'écologie. Il s'agira alors d'examiner certaines de ces expériences afin de comprendre pourquoi et comment les socialistes ont contribué à l'articulation toujours plus approfondie des revendications diverses et des luttes isolées au sein d'un projet politique partagé avec d'autres forces de la gauche burlingtonienne.

Cette communication, réalisée dans le cadre plus large de mes recherches doctorales en cours, s'appuie sur l'analyse de la presse traditionnelle et militante, de la correspondance personnelle, des notes et comptes rendus de réunion, des tracts, des affiches et des productions militantes de l'époque.

Lyais Ben Youssef (Université Paris-Est Créteil), « Jesse Jackson et la Rainbow / Push Coalition : croisement entre le socialisme et la question raciale aux États-Unis dans les années 1980 »

Près de 25 ans avant l'élection à la présidence de Barack Obama, le révérend Jesse Jackson avait tenté d'être investi par le Parti démocrate pour l'élection présidentielle de 1984. La primaire présidentielle démocrate de 1983 a marqué un tournant dans l'articulation entre les questions de race et de classe aux États-Unis.

La question d'ensemble est de comprendre pourquoi un militant noir reconnu pour sa participation au mouvement pour les droits civiques au côté de Martin Luther King a mené une campagne basée sur des idées socialistes et aussi de savoir combien cette campagne électorale informe sur les limites de stratégies raciales et/ou sociales aux États-Unis. Nous tâcherons alors de démontrer comment la campagne menée par la Rainbow Coalition de Jackson fut remarquable du fait que la question raciale est restée au second plan bien que le candidat déclaré était noir, et pourquoi la question du progrès social fut l'élément fédérateur dans l'Amérique de Reagan.

Aujourd'hui encore de fortes résistances à des réformes socialistes perdurent dans les cercles de pouvoir aux États-Unis. Les raisons de l'échec de Jesse Jackson à obtenir l'investiture démocrate permettent de lier la surreprésentation des Africains-Américains parmi les classes sociales les plus défavorisées aux choix politiques des leaders noirs. C'est sans le support de nombreux leaders africains-américains que Jesse Jackson parvint à rassembler autour de lui une coalition suffisamment large pour prétendre à l'investiture de Parti démocrate. En donnant habituellement leur soutien aux candidats qui promettent de s'attaquer à la question des discriminations raciales uniquement, c'est la question sociale qui est systématiquement placée en retrait par les représentants africains-américains. Cela interroge sur les motivations des leaders noirs du pays et sur la défense des intérêts de la majorité des Africains-Américains par ces mêmes leaders.

La pertinence, en termes de résultats politiques et économiques, de mettre en avant la question sociale au détriment de la question raciale est au cœur de cette communication. Pour illustrer ce débat, nous proposons d'utiliser les prises de positions de deux intellectuels s'étant abondamment penchés sur les questions de race et de classe. D'une part Manning Marable, tenant d'une lecture à la fois raciale et marxiste pour expliquer la persistance des inégalités et d'autre part William Julius Wilson qui continue d'expliquer ces inégalités sociales sous le prisme des transformations économiques.

Thomas Jeangirard (Université d'Orléans), « La place des luttes syndicales chez les *Democratic Socialists of America* : éléments d'analyse »

Depuis la première campagne de Bernie Sanders aux primaires présidentielles de 2016, il est désormais convenu de présenter l'organisation des *Democratic Socialists of America* (DSA) comme la plus grande organisation socialiste contemporaine aux États-Unis, et ce à juste titre. Ayant bénéficié d'un important afflux de membre en seulement quelques années, l'organisation s'est transformée elle-même et, dans une certaine mesure, une partie de la gauche étasunienne. Étant donné la place centrale de DSA dans la réémergence récente de la gauche étasunienne, il semblerait donc important de localiser ses points de luttes principales et les stratégies mises en place pour légitimer son cadre d'analyse dans le pays. Cependant, ces dernières apparaissent comme particulièrement difficile à saisir par les observateurs. En effet, DSA se présente comme une big-tent organization, hétérogène et peu centralisée,

autant du point de vue de sa structure que de sa composition. Les divergences stratégiques et d'intérêts militants entre caucuses, chapters ou même entre working groups au sein de mêmes villes semblent favorisées par ce modèle. Ainsi, si on peut bien parler d'un socialisme émergent aux États-Unis, la question de sa délimitation précise en tant que théorie et pratique militante ne semble pas pour autant réglée.

Afin de tenter une esquisse de réponse à ces questions, le sujet des luttes syndicales et de leur place dans l'organisation nous semble aujourd'hui particulièrement pertinent. Dans un contexte politique récemment marqué par un retour des questions de droit du travail dans les préoccupations de grands médias libéraux et d'une certaine branche du parti Démocrate – mais surtout par une importante vague de grèves et de démissions à la fin de l'année 2021 – ce sujet semble gagner une importance qui n'est pas sans intérêt stratégique pour le mouvement. Face à un syndicalisme « centriste » représenté par le parti Démocrate et l'AFL-CIO, les DSA ont ainsi le potentiel, avec l'aide d'organisations syndicales alliées, de représenter un réel syndicalisme « militant » dans le pays.

Nous chercherons donc dans cette communication à situer la place des luttes et alliances syndicales dans l'organisation, sur la base d'entretiens réalisés dans le contexte de notre travail de thèse. Pour ce faire, nous présenterons dans une première partie l'organisation plus en détail, à travers son hétérogénéité et son modèle semi-décentralisé, avant d'analyser dans un second temps les lignes de convergences relatives aux questions syndicales – aux niveaux de la formation idéologique du groupe et des parcours militants de certains de ses membres. Finalement, nous aborderons les conséquences concrètes de ces convergences dans l'organisation, du point de vue de son discours mais aussi de ses pratiques et alliances actuelles.

Atelier 18 / Panel #18 – Session 1 (salle / room J 002)

Canon(s) transnationaux en Amérique : diasporas, mobilités et déplacements dans les arts / *Transnational canonicity in America: diasporas, mobilities, and placelessness in the arts*

Mélanie Joseph-Vilain (Université de Bourgogne) et Kerry-Jane Wallart (Université d'Orléans)

Hélène Machinal, (Université de Bretagne Occidentale), « Sortir du cadre : *Sense8*, une esthétique de l'émancipation »

Cette communication prend pour objet d'étude la série *Sense8* (Wachowski, Netflix, 2015-2018, 2 saisons) pour montrer que dans le cadre désormais contemporain des séries à narration complexe, cet exemple propose des aspects qui remettent en perspective la référence à une norme, soit elle complexe. Nous montrerons dans un premier temps que la série se démarque d'emblée des cadres formels qui structurent une série, en particulier par le générique, la temporalité diégétique des premiers épisodes mais aussi du point de vue des spectatrices et spectateurs. Le propos de *Sense8* s'inscrit par ailleurs dans le dépassement des binarismes et la rhétorique de *l'empowerment*, une facette que la diégèse développe littéralement et métaphoriquement en travaillant la question des cadres sociaux et sexués. Enfin, *Sense8* relève de ce que nous proposons d'appeler une indiscipline esthétique qui la constitue en série d'auteur, et en fait un objet de plaisir réflexif.

Christine Lorre (Université Sorbonne Nouvelle), “At the Edge of the US: Patricia Grace’s *Chappy* and the Mobility of the Literary Canon”

Patricia Grace is a Māori writer, not American. Yet she inscribes the history of Māori not in an insular way, but in relation to other places in the world, including the United States. After describing in *Tu* (2004) how the Māori battalion related to the battlefields of Europe during World War II, in *Chappy* (2015) she retraces the narrator’s search for his grandfather, from Germany to New Zealand and the Pacific – Hawaii, San Francisco, Pearl Harbour and Japan. The characters’ stories of mobility and origins bring them to travel the Pacific in a way that illustrates Epeli Hau’Ofa’s notion of Pacific identity as tied to a “sea of islands” (1993), a view that makes identity transnational, as a matter of fact. In 2008, Grace was awarded the Neustadt International Prize for Literature, which is considered the US equivalent of the Nobel Prize for Literature. In her nomination speech, American poet Joy Harjo said: “We are welcomed in [Grace’s stories], and when we get up to leave, we have been well fed, we have

made friends and family, and we are bound to understanding and knowledge of one another” (2008). In this paper I will argue that through her stories, Grace, while speaking from an Indigenous viewpoint and from “the edge of the universe” (Manhire 1991), is displacing the global literary canon (via the US) to a more embracing one.

Christelle Ha Soon-Lahaye (Université de Rouen Normandie), « “A Chinese American is a type of American”: Maxine Hong Kingston ou la question du renouveau identitaire »

Considérée comme l’une des écrivaines les plus emblématiques de la littérature dite sinoaméricaine, Maxine Hong Kingston soulève dès sa première oeuvre, publiée en 1976, la question délicate mais non moins essentielle de la définition de l’identité américaine. Ses premières oeuvres mettent en scène des personnages d’origine chinoise, essayant de trouver leur place dans une société américaine qui ne leur en accorde pas et refuse de leur donner une quelconque visibilité.

Oscillant entre (auto)biographie et fiction, Kingston joue avec les genres littéraires jusqu’alors dits « typiques » des littératures américaine ou encore chinoise, remettant ainsi en question la légitimité des canons littéraires, dont la définition et le but semblent être contraires au principe même d’existence de littératures issues de cultures minoritaires qui se retrouvent alors marginalisées.

La recherche identitaire entreprise par les personnages se traduit par l’écriture hybride de l’écrivaine qui mêle langue anglaise et caractères chinois, légendes occidentales et folklore chinois, traumatismes d’immigrés et questionnements identitaires de leurs enfants. En bousculant genres, langues et récits, Kingston crée une nouvelle identité littéraire, plurielle, reflet de son expérience d’écrivaine américaine originaire d’une minorité ethnique.

Florian Bousquet (Sorbonne Nouvelle / Paul Valéry Montpellier 3), « ‘Un enfant d’un autre pays’ : James Baldwin, *Native Son* et le canon africain-américain »

S’il est des livres qui hantent l’œuvre de James Baldwin, *Native Son* de Richard Wright occupe une place prépondérante : se jouant de et jouant avec l’autorité de Wright, Baldwin se l’approprié dans le titre de son recueil d’essais le plus connu, *Notes of a Native Son* (1955) et il apparaît également, sous forme d’objet, dans son roman *Another Country*, publié en 1962, soit deux ans après la mort de Richard Wright à Paris. Cette communication se propose d’aller au-delà de ce qui est encore souvent réduit à une querelle littéraire pour analyser en quoi *Another Country* représente la concrétisation d’un projet d’écriture élaboré dans les essais de *Notes of a Native Son* et met en crise la définition ainsi que les contours d’un canon littéraire africain-américain alors en construction. Je montrerai, comme l’ambiguïté du titre du roman nous y invite, que cet « autre pays » doit être envisagé, par ses divers ancrages géographiques et psychologiques, sous des angles multiples et parfois contradictoires : il est à la fois celui d’où provient Baldwin et *Native Son*, celui à partir duquel écrit Baldwin alors expatrié, celui du New York des années 50 dans lequel évoluent les personnages et enfin celui fantasmé par Baldwin où s’entremêlent race, sexe et genre.

Atelier 2 / Panel #2 (salle / room J 006)

L’adaptation au cinéma et à la télévision : légitimité, autorité, canon / *Film and television adaptation: legitimacy, authority, canonicity*

Shannon Wells-Lassagne et Candice Lemaire (Université de Bourgogne)

Asma Laater (Université de Bourgogne), “Rebooting the Past: Traces of Authority in the TV adaptation ‘Westworld’ (HBO, 2016-present)”

Adaptation’s conflicted relationship with legitimacy and originality has given rise to a prominence of discourses around the authorship behind the establishment or denial of its canonicity in relation to its source text. A TV adaptation is not always recognized as an independent valid form compared to its source but its legitimacy often lies in the creator’s reputation as *auteur* and their contribution within the field.

While reinventing the haunting past i.e. the Western genre and its cultural history, the contemporary reboot of Michael Crichton’s *Westworld* (1973) puts forth major issues in adaptation studies: fidelity and authorial voice or intent. Indeed, whether displaying an implicit or explicit

relationship to its source, the TV adaptation offers a rhizome of stories, authors, intertexts, genres and meanings to be drawn from not only within the *Westworld* franchise but especially outside it – sometimes even instigating viewers' forensic fandom and over-interpretation tendencies. Acting as a palimpsest, the adaptation reveals textual traces from its previous influences and works thereby dismantling any claim for fidelity and reemerging issues of authorial intent and reception follow.

Becoming a paratext, the author is essential to our study of *Westworld* – since it's HBO, and “not TV”, the cable channel puts significant emphasis on authorship and legitimacy of the so-called quality content. We will therefore examine the contextual legitimacy of the HBO TV adaptation through its showrunners' canonization as *auteur* holding a super-power over its creation, despite an evidently collaborative process at work. Endowing the author with divine characteristics, *Westworld* reflexively asks questions about creators as deity and re-establishes its status as a cultural ghost text, both haunted and haunting.

Sylvaine Bataille-Brennetot (Université de Rouen-Normandie), “Reconfiguring ‘prestige’ drama in *Homecoming* (Amazon, 2018)”

Adapted from a podcast series, Amazon Prime Video's 2018 military-psychological thriller *Homecoming* in turn adapted the “regular” hour-long format of the drama episode to its own narrative and aesthetic purposes, preserving the podcast episode length and telling its story in ten half-hour (or so) instalments. Even in the context of “post-television” and the transformation of viewing habits induced by streaming platforms, this choice had the potential to delegitimize the series as serious drama, especially at a moment when many drama series had assumed an association between quality and extended episode duration (sometimes well beyond the hour). Moreover, casting Lancôme *égérie* and rom-com queen Julia Roberts in the lead role (in the first season) went against the “canon” of the actress's previous roles or appearances: Heidi Bergman is the unglamorous middle-aged therapist-administrator of the *Homecoming* center, which she presents as “a safe place” where young veterans can “process their military experience” but which soon turns out to be decidedly shady and claustrophobic. Just as the episode length is reduced, so are the star's radiance and charisma voluntarily restrained. In this paper I will argue that the show's adaptations of both the quality drama model and the Hollywood star's persona, combined as they were with strong artistic choices and “prestige” markers (lush cinematography, complex storytelling), became effective distinction tools enabling the show to affirm its legitimacy and visibility at a time when “quality” drama's own distinction strategies (as “not TV”) came under fire for coalescing into a predictable formula and a set of unquestioned assumptions.

Sébastien Lefait (Aix-Marseille Université), “Prompting the Online Canonization of TV Series: The Case of *Game of Thrones* ‘Easter Egg’ Fan Videos”

According to Jean-Pierre Esquenazi, TV series are not *bona fide* narratives, since serial narratives never end. They should rather be considered as an entanglement of multiple narrative threads, the global meaning of which is bound to elude the grasp of viewers, especially in a context characterised by the transmedia expansion of serial storyworlds. The consequence is that TV series lack the sense of unity usually attached to canonical works.

In this paper, I identify and analyze a strategy devised by TV showrunners to remedy this flaw by encouraging the online remediation of their shows as “Easter egg” videos, in an attempt to give their works a canonical status. By focusing on a selection of *Game of Thrones* fan videos, I argue that their aim is to increase the show's impact by endowing it with cultural legitimacy in the form of referentiality. I also show that the point of such videos is to prompt a specific reception pattern in viewers, by teasing their ability to be eagle-eyed or “forensic”. I then demonstrate that rather than just filling a gap, the videos seem to act as stopgaps to an endless proliferation of meaning, to finally show that TV channels prompt this reception mode to give their series the sense of closure that is a necessary premise to their canonization.

Shannon Wells-Lassagne (Université de Bourgogne), “Entente cordiale: *Lupin* (Netflix, 2021) and *Sherlock* (BBC, 2010-2017), a Tale of Two Fandoms”

Maurice Leblanc's gentleman thief has long had a complex relationship with his British counterpart; Leblanc's editor first inspired him by suggesting he do his version of Sherlock Holmes, and indeed the very first collected volume of Arsène Lupin stories included a short story featuring the

famed detective – though Arthur Conan Doyle quickly protested, and the character was dutifully renamed Herlock Sholmes. If Holmes’s renown was crucial in both the genesis and the content of the Lupin œuvre, the relationship of each work to its fans is something that carries over into its contemporary avatars, BBC’s *Sherlock* and Netflix’s *Lupin*. Of course, extradiegetically their popularity with fans was crucial is allowing these series to be made, as the most recent entries in a never-ending revisiting of these characters become culture-texts, but this subject also became a touchstone for each series, both in its plotlines – and in its approach to its source texts. This too is present in the source texts: diegetically Lupin and Holmes both depend on their stellar reputations in their respective fields to help them accomplish their missions (and indeed to find new ones) – indeed, it allows Lupin to meet Herlock. Their adaptations both focus on the relationship between their famous protagonists and their fans, though their approaches – *Sherlock* being a contemporary retelling of Doyle’s tales, while *Lupin* recounts the adventures of a man inspired by his readings of Leblanc – suggest a significant shift in attitude. *Lupin*’s protagonist Assane (Omar Sy) is empowered by his devotion to the source text, and relies on fandom both to strengthen his ties with his son (gifting him with a volume of Arsène Lupin stories and taking him to a festival celebrating the gentleman thief) and to accomplish his quest (recruiting fans who browse rare editions of the books to his schemes); Benedict Cumberbatch’s Sherlock finds himself exasperated by his new-found fame. Similarly, though creators of both series profess their own devotion to the source texts, *Sherlock*’s episodes seem to echo their protagonist’s criticism of fandom, for example by mocking fan theories explaining the detective’s surviving an apparent fatal fall (“Many Happy Returns”), insisting both diegetically and extradiegetically that belief in the detective is not helpful, but a hindrance to his work. Given that this celebrity is not only inherent to the framework of Doyle’s narratives, making Watson critical to Sherlock’s work not only as his sidekick, but as his scribe, the reticence shown by their BBC counterparts (both character and creative team) seems to be a commentary on the source as well as the relationship that Stephen Moffatt and Mark Gatiss maintain with devoted fans of the series. By contrast, *Lupin* allows fandom to become a mark of kinship, establishing characters with whom the viewer can identify by their love of Leblanc’s character, for example between thief Assane and policeman Youssef. Beyond this, the series insists on fandom as a way of appropriating not only the text, but the powers attributed to the protagonist: *Lupin*’s creative team has highlighted their desire to show “Paris outside the postcard”, and the principal fans within the fiction (and coincidentally the most sympathetic characters) are all from marginalized populations, who can aspire to be “gentlemen” through their identification with Arsène. The way that the two fictions approach their diegetic fans thus becomes not just a study of reception and celebrity studies, but also the relationship that its creators have with the subject matter.

Atelier 8 / Panel #8 (salle / room J 008)

Légitimité, autorité et canons dans le domaine écocritique et éco-poétique / *Legitimacy, Authority, and Canons in Ecocriticism and Ecopoetics*

Yves-Charles Grandjeat (Université Bordeaux Montaigne), Bénédicte Meillon, (Université de Perpignan Via Domitia) et Frédérique Spill (Université de Picardie Jules Verne)

Gelareh Djahansouz-Yvard (Université d’Angers), “American Women as Torchbearers of the Environmental Movement”

When we think of American environmentalists, a pantheon of prominent male environmental heroes, such as John Muir, Gifford Pinchot, Aldo Leopold or Theodore Roosevelt, spring to our mind. Not until recently have environmental historians been considering women’s intellectual, social, and political influence in the American environmental movement. The substantial role many remarkable women played in the promotion and protection of the American natural resources and wildlife was overlooked until the late 20th century.

It is important to understand the ideological framework of these pioneering women's commitment to the environmental cause in the 19th and early 20th centuries. As early as the 19th century, many American women, who were active in other social issues of their time, also took active roles to defend the natural environment at local and even state levels, despite the gender bias they faced. Through a variety of artistic and literary forms (essays, poems, short stories, paintings, sketches ...), these pioneering women expressed both their appreciation of nature and their desire to conserve the natural resources and even drew attention to the threats to the environment.

This paper is an attempt to revisit the impact of some trailblazing women writers, activists, naturalists, and educators who inspired not only newer generations of women activists a century later but also prominent male figures in the history of American environmentalism.

Noémie Moutel (Université de Perpignan Via Domitia) « *Frankenstein* : un canon de la littérature écoféministe ? »

À ce jour, *Frankenstein ; or, the Modern Prometheus*, de Mary Shelley, n'a pas trouvé sa place parmi les canons de l'écolittérature. Pourtant, Victor Frankenstein arpente les forêts, lacs, et montagnes alpines, ainsi que les îles du Royaume-Uni. Il recherche, avec une ardeur hors du commun, la source même du vivant : « I pursued nature to her hiding places » (Shelley 55). Victor s'isole, contemple et étudie la nature, mais son objectif est à l'inverse de ceux poursuivis par Henry David Thoreau ou John Muir. Point d'émerveillement, d'épiphanie poétique ou de transcendance pour Victor, mais une lente et volontaire dissociation entre son corps et son esprit :

My eyes were insensible to the charms of nature [...] I wished, as it were, to procrastinate all that related to my feelings and affection until the great object, which swallowed up every habit of my nature, should be completed [...] I did not watch the blossom or the expanding leaves – sights which before always yielded me supreme delight. (Shelley 56-57)

Dans les pages qui précèdent l'éveil de la créature, Mary Shelley se joue de la polysémie du mot « nature » : est-il question d'un état originel et inaltéré, d'une disposition personnelle et subjective ou de l'environnement non-humain ?

Pour cet atelier de l'AFEA, je propose de contribuer à inscrire le premier roman de Mary Shelley au rang des canons de l'écoféminisme littéraire. Pour ce faire, le concours du romancier, historien et essayiste états-unien Theodore Roszak est indispensable. Après avoir consacré trois décennies à l'analyse et à l'enseignement de *Frankenstein* dans une perspective historique et culturelle, Roszak publie en 1995 son sixième roman, *The Memoirs of Elizabeth Frankenstein*. Les paradigmes féministes et écologiques encadrent sa ré-écriture du texte original, dont le point de départ est une récurrente intuition : “I have long felt that the *Frankenstein* Mary most wanted to offer the world lies hidden in an under-story that only Elizabeth could have written” (Roszak 1995, ix). En poursuivant la piste intertextuelle des liens entre l'œuvre originale, le contexte culturel de sa rédaction et la biographie de son autrice, Theodore Roszak produit un ouvrage-compagnon du récit de Shelley, et contribue ainsi à rapprocher le romantisme littéraire de l'écocritique contemporaine, dans la continuité de l'analyse proposée par Kevin Hutchings, dans « Ecocriticism in British Romantic Studies ».

Marie Melody Vidal (EHESS, Centre d'études nord-américaines), « Kathleen Stewart, une anthropologue dans les Appalaches : pratiques narratives et écriture expérimentale »

Cette proposition de communication prend pour objet la démarche de l'anthropologue Kathleen Stewart dans *A Space on the Side of the Road: Cultural Poetics in an "Other" America* [1996]. Elle s'attache aux pratiques narratives d'énonciation des habitants de Virginie du Sud-Ouest en relation avec leur environnement immédiat. *A Space on the Side of the Road* n'entre néanmoins pas dans les cases de la traditionnelle 'nature writing' étatsunienne. Kathleen Stewart y réhabilite une poétique vernaculaire au cœur d'un lieu, les montagnes Appalaches, déclassé par les élites intellectuelles et urbaines des milieux universitaires. Symbole d'une altérité repoussoir, ou d'un état sauvage fantasmé, les Appalaches deviennent sous sa plume un espace-temps ('chronotope') de désir et de contingence à travers des pratiques locales de fabulation. Plus précisément, les rencontres individuelles avec des objets ou des événements, au cours de déambulations dans les montagnes, font surgir des images à densité empirique à partir desquelles se tissent des récits. Par exemple, l'image d'une ruine au milieu d'un champ (signe) ouvre un espace interprétatif fusionnant le réel avec le raconté. Ces interprétations narratives, marquées par l'absence de référents fixes, imprègnent le terrain de l'anthropologue. Les habitants de Virginie recourent à une telle poétique pour se penser, et trouver leur place, parmi les imaginaires collectifs sur les Etats-Unis (modernisation versus déclin...). Ce faisant, ils se situent tant à l'écart qu'à l'intérieur de ces imaginaires envahissants.

Ma présentation mettra donc l'accent sur la manière dont Kathleen Stewart, une écopoète/écocritique qui ne dit pas son nom, vient réévaluer, à l'aune d'une approche

anthropologique combinée à une écriture expérimentale, les interdépendances entre des pratiques narratives d'énonciation et un environnement empreint des traces de l'histoire.

Claire Cazajous-Augé (Université de Toulouse 2), « 'New beliefs to replace the ones that fall': réconcilier la science et l'animisme dans *The Overstory* de Richard Powers »

Dans *The Overstory*, Richard Powers met en scène la transformation de la manière dont les scientifiques perçoivent et étudient les forêts à travers le parcours de la dendrologue Patricia Westerford. Pour avoir osé affirmer dans ses travaux que les arbres sont des êtres sociables, intelligents et doués d'agentivité, elle subit une humiliation publique de la part de ses collègues issus des plus prestigieuses universités américaines. En s'appuyant sur des données scientifiques rigoureuses, mais aussi sur son intuition et sur un ensemble de croyances animistes, Patricia Westerford contribue à faire émerger la « nouvelle foresterie », un champ qui repense les relations entre les humains et les forêts. Ce personnage incarne une nouvelle conception de la science qui reconnaît de la sentience chez les êtres autres qu'humains et n'hésite pas à recourir à l'anthropomorphisme pour décrire un pin Douglas ou un épicéa. Powers illustre également la compatibilité des approches scientifiques et animistes en tissant des liens entre Patricia et les autres personnages du roman, eux aussi convaincus que les arbres sont dotés d'une forme de vie intelligente, sensible et consciente, grâce à la relation intuitive et mystique qu'ils entretiennent avec le monde autre qu'humain ou grâce à leur héritage culturel, et notamment amérindien. Nous mènerons en premier lieu une analyse des images anthropomorphiques et du discours animiste que Patricia utilise dans ses présentations et dans ses ouvrages de vulgarisation scientifique, qui font écho aux travaux de Peter Wohlleben (*La Vie secrète des arbres*, 2015) et de Stefano Mancuso et Alessandra Viola (*L'Intelligence des plantes*, 2018), décriés par certains biologistes et penseurs. Ceci nous conduira à mener une réflexion plus générale sur l'anthropomorphisation des arbres et sur le recours à l'analogie, qui divisent les philosophes (Matthew Hall et Florence Burgat par exemple) en raison du risque anthropocentrique qu'ils impliquent. Nous nous intéresserons ensuite aux différentes stratégies scripturales grâce auxquelles Powers fait entendre les voix des arbres sans prétendre parler à leur place. En faisant d'eux des personnages à part entière et en s'appuyant sur une écriture qui tente de retranscrire les fréquences basses et les signaux biochimiques avec lesquels les arbres communiquent entre eux et avec nous, l'auteur tente d'en finir avec l'anthropocentrisme qui a mené à notre aveuglement sur le sort des plantes (« plant-blind », Powers).

Atelier 11 / Panel #11 (salle / room J 010)

Légitimité(s) politique(s) en temps de crise / *Political legitimacies in time of crisis*

Olivier Richomme (Université Lyon 2) et Éric Rouby (Université de Bordeaux)

Manuel Dorion-Soulié (Cambridge, FNS), "Neoliberalism, the military draft, and the legitimacy of the American State"

The United States is currently undergoing a profound crisis in which political legitimacy, understood as the acceptability of rules, rulers, and institutions, is challenged by the polarization of American society. However, in one extremely important issue regarding the relationship between the rulers and the people, there is virtual unanimity: on both sides of the "aisle", it is now beyond question that the State does not have the right to demand military service from its citizens, that is, the State has no legitimacy to demand that its citizens risk the sacrifice of life and limb. Military service, the highest form of citizen responsibility in classical republican theory, is now a purely individual decision. The All-Volunteer Force, as it is known, is one American institution whose legitimacy is (almost: there are rare and ineffectual exceptions) beyond question.

This paper will show that understanding how and why the American State relinquished its ability to compel military service can contribute to our understanding of the contemporary dynamics of illegitimacy in American politics. In the twentieth century, the American State compelled military service in several wartime crisis. The military draft was continued into the 1960s, but the fiasco of the Vietnam War became the focal point for popular discontent, and the draft was challenged by radical student and pacifist organizations. A much more important attack on the draft was launched by right-wing intellectuals and economists, chief among them Milton Friedman. As early as 1962, Friedman advocated against military compulsion as anathema to the principle of individual liberty. His arguments won Richard Nixon over: it is on the basis of neoliberal anti-statist dogma that conscription was

terminated in the US in 1972. The Vietnam-era crisis of legitimacy of the American State was thus partly appeased by the State relinquishing its power to compel citizens into military service. This was the first foray of American neoliberals into the public policy arena, and it set the stage for the following decades' attacks on a wide array of prerogatives of the American State. The end of the draft, in this view, is the first step in a neoliberal construction of a new "regime of legitimacy" in state citizen relations, the consequences of which are played out every day in US politics. In sum, the neoliberal solution to the crisis of legitimacy of the Vietnam period contributed to the questioning of public authority in the contemporary period.

Eric Rouby (Université de Bordeaux), "President Trump's Covid-19 rhetoric and the struggle for legitimacy"

The first covid waves hit the United States in a pivotal year for American politics. The political environment – already characterized as extremely polarized since the 1970s by a number of scholars – is progressively driving apart Republicans and Democrats. Moreover, most researchers agree that the Covid pandemic worsened previously existing issues, inequalities, deepened divides and intensified tensions that made up the American social fabric. For example, the perception of the seriousness of the pandemic and of the virus itself have been influenced by partisan identification. One can argue that polarization played a central role in determining the authority and legitimacy of certain crisis-related actors (experts or government officials). In this context, presidential discourse and actions make up a potent instrument to analyze the political situation and attitudes towards the measures implemented to fight against the Covid-19 pandemic.

During an election year, the crisis management became another important factor to assess the actions of the Trump administration. In the first weeks, Donald Trump seemed to be willing to appear as a "strong man" and a "wartime president" in charge and in control. However, after a few weeks it was possible to observe a gradual lack of interest from Trump and important public disagreements between health experts and his administration. These led to parallel and often contradictory discourses and recommendations. A struggle for legitimacy set in with, on the one hand, the Trump administration trying to sideline health experts through unreliable statements in order to show it fully remained in command and had the situation under control and, on the other, health experts and scientists trying to limit the spread of the virus.

This contribution will focus on the use of populist elements in the discourse of President Trump during 2020. This use underlined anti-intellectual sentiments, an exaltation of popular wisdom and the use of "miracle politics" eroding trust in cautious and skepticism-based scientific discourses. Donald Trump also took up a role of opposition and resistance leader against several enemies, foreign and domestic. First, Trump designated the virus itself as an "invisible enemy" against which the American people were at war. We will show that this use of war rhetoric isn't without social and political consequences. Trump blamed the Chinese government for the pandemic and the situation in the United States, sometimes referring to conspiracy theories. He criticized international organizations that, according to him, were threatening American sovereignty. Finally, the President warned against dangers in the United States from people attacking individual liberties, resulting in strong political tensions between the federal government and Democrat-controlled States.

Michael Stricof (Aix-Marseille Université), "The Military Exception to the Crisis of Legitimacy: History and Consequences"

The founding fathers feared the negative impact of standing armies on democracy. Washington warned against "those overgrown military establishments which, under any form of government, are inauspicious to liberty, and which are to be regarded as particularly hostile to republican liberty." Hamilton and Madison found it necessary to argue in *The Federalist Papers* 8, 26 and 46 that the Constitution's limited standing army would not be so great as to threaten the young republic, accepting that while the army would help the Republic remain safe from external danger, too much emphasis on security institutions would "have a tendency to destroy their civil and political rights."

Today, in a time of crisis of legitimacy, the military ranks consistently as the most trusted institution in American public life. Even though confidence has declined since 2018, the military appears as a bastion of the best of America, both institutionally and morally. Claims of legitimacy depend in part due to appeals to the apolitical nature of the armed forces—sworn to the constitution and

following a Huntingtonian ideal of professionalism—and claims of competence and efficacy in a period of partisan hackery.

In the well-developed civil-military relations literature, these trends are cause for concern related to a growing “civil-military gap” and the fears of a politicized military. Authors seek solutions to reestablish the Huntingtonian ideal of a professional military that is subservient to political leaders, because it is somehow above politics. While drawing on this literature, this paper attempts to understand military legitimacy in an era of apparent government illegitimacy from a different angle: historicizing the trend of military legitimacy to demonstrate that this was in fact a political project and using this context to better understand the seemingly exceptionally politicized military of the Trump years.

This paper will therefore trace the development of legitimacy not as the success of military professionalism, but as a specific political project carried out by the military (and Department of Defense) as a government bureaucracy, understood as an institution and through individuals who served as its public face. It draws on research from wider fields of material history, memory studies, and media studies, as well as original archival research on domestic defense politics since the 1990s and the use of the military’s legitimacy to trace an independent foreign policy, to expand our understanding of the trend of military legitimacy, its slight decline and contradictions in the Trump years, and highlight its consequences in light of both common theories of civil-military relations and recent political impact.

This analysis calls into question both claims to past professionalism and current competence. It also allows us to better understand explicitly political-military events, such as the endorsements of presidential candidates by former generals, retired military officers serving in cabinet positions, civilians relying on military justifications for non-military matters (such as Obama’s reliance on defense publications in support of his climate-change agenda) and the worrisome current trend of viewing the military as a potential check on civilian political systems. Instead of aberrant moments, these are integral components of America’s political environment, part of the normal interplay between civilians using the military to legitimize action and the military using politics to retain its legitimacy.

Jérôme Viala-Gaudefroy (CY Cergy Paris Université), “How the Presidential Rhetoric of Heroism Has Delegitimized Democratic Deliberation and Depoliticized the Citizen”

Stories of heroes and villains permeate American pop culture, the media and politics, including presidential discourse. U.S. presidents have long relied on heroic narratives to project an image of bold leadership, underscore national unity and gain political capital to legitimize their policies. Praises for military heroes, for instance, can become uncritical reverence and serve to back military spending, and justify wars (Fallows, 2015). Since the 1980s, heroism has taken a central role in presidential rhetoric (Vile, 2007). For the first time in 1982, a president initiated the tradition of inviting a hero to the gallery during a State of the Union address, but more importantly Ronald Reagan redefined heroism by celebrating not just war heroes but also ordinary citizens as “everyday unsung heroes” (Prasch and O’Grady, 2017). This substantive shift reflected a democratic impulse as it included more demographic diversity, but it also called into question the extraordinary nature of the hero. With its emphasis on individual action, submission to civic duty and patriotism, the heroic narrative also became a vehicle for conservative values that echoed Reagan’s anti-government views. More importantly, by portraying the exemplary citizen as a hero or heroine acting alone, presidents have contributed to marginalizing the political role of the community.

This paper will discuss to what extent the model of the heroic citizen offered by presidents in the last four decades has depoliticized the ideal of citizenship by encouraging idolatry and individual action at the expense of collective action and deliberative activities at the heart of the process. This communication will focus on major addresses and in particular on State of the Union addresses and Inaugural addresses as they are not just primary speeches but quasi theatrical productions that have become the objects of intense media coverage (Vile, 2007). Relying on research in communication studies (Mercieca, 2014; Murphy, 2003), political science (Peabody & Jenkins, 2017; Frantzich, 2011), cognitive science (Lakoff, 1996) and sociology (Frisk, 2019), we will argue that by using heroes as props to bypass deep-seated institutional and political mistrust, presidents have further disconnected the citizens from the larger political contexts in which they operate, including the broad conditions and structures of power that make such heroic service possible. Despite America’s tradition of heroes of dissent, it is the more conciliatory and humble nature of citizen activity that have characterized presidential heroic citizens rather than their engagement in systemic critique (Pomper, 2004). The underlying lesson of this narrative is that social, racial and economic problems are the ultimate

responsibility of individual citizens who are made to feel guilty of “not pulling themselves up by their bootstraps” (Murphy, 2003). Regardless of the presidents’ intentions, the rhetorical binary form of the heroic narrative demands simplicity, and action thus delegitimizing the more potentially contentious aspects of democratic citizenship. Simultaneously, presidents have relied on their image of heroic leadership to justify increasing the power of the Executive and operating beyond the limits of constitutional government, especially in times of crisis (Roper, 2004). We will conclude with the hypothesis of the emergence of a new heroic figure that has eroded the distinctions between victims and heroes, particularly after 9/11, while confounding heroism and celebrity. If this new model of a narcissist hero may not have been adopted by the public at large (Peabody & Jenkins, 2017), it may have contributed to a rise of the cult of toughness on the right, and a development of skepticism on the left, and paved the way for Donald Trump’s populist discourse.

11h30-11h45 Pause-café / Coffee break

11h45-12h45 Conférence plénière / Keynote speech (Amphi 1, bâtiment Rosa Bonheur)

Lance Olsen, University of Utah

Carnage Carnival: The Narratological Politics of What the Fuck?

Discutante / Discussant : Sylvie Bauer

13h00-14h15 Déjeuner / Lunch

CROUS Cafet’ Le Veracruz, Esplanade des Antilles, 33600 Pessac

14h30-16h00 Ateliers / Panels

Atelier 4 / Panel #4 (salle / room J 004)

**Gestes cartographiques : le canon poétique américain à l’épreuve de l’espace /
*Cartographic Gestures: Putting the American Poetic Canon to the Test of Space***

Yasna Bozhkova (Université Sorbonne Nouvelle) et Aurore Clavier (Université de Lille)

Melba Boyd (Wayne State University), Nicole Ollier (Université Bordeaux Montaigne) et Sophie Rachmul (Université Bordeaux Montaigne), « Cartographie poétique de la ville de Detroit par Melba Boyd »

L’espace et la géographie sont de prime importance pour la poétesse afro-américaine. Melba Boyd. D’abord l’espace du passage du milieu entre l’Afrique et l’Amérique, “the transatlantic cemetery / where history grieves /.” “here in the Isles Canaries, where Columbus /traded black gold, / stole nautical mythology/ and encoded it onto maps.” (“Transatlantic Passages”). Surtout, la géographie urbaine est devenue un élément majeur de sa poésie. La femme poète souffre avec la Nouvelle Orléans après Katrina ; plus encore, elle s’identifie avec sa ville de Detroit, son poème “We Want Our City Back” est devenu emblématique de son activisme : revendication environnementale, sociale et politique pour la défense de Motown. Elle plaide pour une ville propre, écologique, offrant de l’eau potable, de vrais emplois et commerces, débarrassée de la drogue et de la violence, offrant à sa jeunesse une éducation de qualité. Une ville en paix, non raciste, abritant les subalternes, leur offrant dignité et liberté. La dimension historique de la ville figure dans son “Eulogy for Detroit”, remémorant les émeutes urbaines sur la carte de la ville, ainsi dans la 12^e rue, ou les meurtres du Algiers Motel. Les cicatrices de l’esclavage sont transcendées par le célèbre Musée d’Histoire Afro-Américaine (“This Museum was Once A Dream”), le poème suit la piste de la liberté “tracing moss from / limb to limb, / from Alabama through Tennessee, / from Africa / through Tuskaseegee”; la mémoire de Detroit comprend aussi l’implosion historique du gigantesque immeuble commercial JL Hudson (“burial of a building”), symbole d’une ville qui détruit sa mémoire et oublie son âme.

En se concentrant sur les marges de l’Amérique, Melba Boyd a façonné son propre canon, écrit sa nouvelle mythologie urbaine, qu’elle a “encoded onto maps”. Ce sont ces gestes cartographiques que

nous tenterons de cerner, à ses côtés, puisqu'elle a l'intention de nous rejoindre pour une présentation à cet atelier.

Amy Wells (Université de Caen Normandie), "Geographic attractions to the American Lesbian Canon: Djuna Barnes's *Repulsive New York*"

It may be debatable whether or not Djuna Barnes can be counted in the American poetic canon. However, academics and the general public now position her oeuvre in the Lesbian canon of 20th century American literature—a label with which Barnes herself would not agree. If *Nightwood* (1936) occasionally appears on Modernist graduate classes' syllabi, readers usually turn to the lesbian New York of *The Book of Repulsive Women* (1915) after having read about lesbian Paris first.

This chapbook contains three poems with specific NYC geographic titles: "From Fifth Avenue Up," "From Third Avenue On," and "Seen from the 'L'," yet readers might not understand either the cartographic connection or the lesbian codes of the text. In this paper, we will analyze the poems from a geocritical approach to understand Barnes's cartographic poetic gesture of reinforcing the sexual and artistic codes of Greenwich Village, Washington Square, and Patchin Place as these New York poems contribute to the lesbian geocoding of the Village neighborhood in the 21st century.

Perhaps repulsed by her own conception of "Repulsive Women," or annoyed to see her poems reduced uniquely to a sexual interpretation, Djuna Barnes had a harder time later in life accepting the popularity of these lesbian poems; she even denied permission for a new edition of *The Book of Repulsive Women* in 1948, despite her dire financial straits. Ultimately, the poems are frequently republished and remain accessible in English. The collection was even translated into French by Étienne Dobenesque and published by Ypsilon, in 2008. The choice to bring the Repulsives out in French is a strong indicator of Barnes's—and the poems'—place in the lesbian American canon and their ability to surpass the test of time and space.

Stamatina Dimakopoulou (University of Athens), "Changing Spaces: Mapping the Intimate and the Political in Ammiel Alcalay's poetry"

Ammiel Alcalay's criticism, translations, and poetry resonate with complex histories, and encounters between diverse cultural and linguistic traditions that either remain unbridged or become the ground of mutual misreadings.¹ *from the warring factions* (2002) is a long poem that is integral to a large body of work that, as Alcalay says, seeks to "represent radical forms of consciousness and engagement with historical circumstances."² Dedicated to Srebrenica, the scene of one of the worst war crimes in recent history, *from the warring factions* is a long prose poem that largely consists of citations of varying length, cited verbatim or altered, integrated in textual blocks of varying size, with or without quotation marks, seamlessly collated or distinct from each other. In Alcalay's own words, *from the warring factions* entwines "raw data, historical and political artifacts, the record of fractured chronologies, wildly disparate registers of language and emotion, and the simple fact of singular instances of expression only fully embodied in sound and syntax."³ Drawn from a range of sources spanning the Old Testament, Shelley's *The Revolt of Islam*, the *Quran*, anthropological and ethnographic studies, personal correspondence, UN documents, to name but a few, the poem generates startling and unsuspected resonances and dissonances that unsettle our habitual reading practices.

In this discursive stream, Alcalay takes us across diverse zones of conflict, spanning chronologies, ancient and modern, from the Old Bridge in the city of Mostar which was destroyed during the Bosnian war to his backyard in Brooklyn, to Native American history, to Iraq, Iran, Palestine, and the Gulf War. Alcalay takes us across spaces where memory and personal experience confront and are confronted with violence, injustice, and conflict: traditions, institutions, ethnicities, religions, national identities coexist, collide, disappear and survive in *the warring factions*. Coming from a Yugoslav family of Sephardic Jews who emigrated to the US in 1951, as he stated in an interview, his personal "relationship" to the "country that once was Yugoslavia" was "important," though not "the essential

¹ Ammiel Alcalay, [ADD ref]

² Benjamin Hollander and Ammiel Alcalay, "A conversation," (2002) *from the warring factions* (re: public / UpSet Press, Los Angeles, New York, 2013), 173.

³ "Author's Note the New Edition," *from the warring factions*, 226.

factor” for his interest in Bosnia, Croatia, Serbia and the Middle East.⁴ While it very much speaks of a personal involvement, as he has stated on a different occasion, *from the warring factions* was conceived in response to the relative unknowability, and lack of awareness in the US about what was happening in the Middle East and the former Yugoslavia.⁵

Atelier 10 / Panel #10 (salle / room J 006)

L'évolution des canons hollywoodiens / *The evolution of Hollywood canons*

Julie Assouly (Université Artois) et Christophe Chambost (Université Bordeaux-Montaigne).

Adrienne Boutang (Université de Franche-Comté), “The invisible contemporary censorship: a lexical study of Hollywood’s rating system since the 1990s”

Since the Production Code collapsed in 1968, researchers interested in contemporary censorship in Hollywood have had very little resources to back their studies. Paradoxically, the Hays Code before 1968 provided detailed archives that have been studied and provided a rich material for censorship scholars. However, in response to accusations of opacity, the MPAA, the association in charge of assigning films a rating according to the audience they target, began in 1990 to justify its rating activity with “brief explanations for ratings,” or “descriptions,” by adding comments next to the rated films. I intend to study carefully the comments provided by the association in order to analyze the current mechanisms of censorship and judgment in American cinema. Since it replaced the more explicitly moral PCA, the institution has defended itself from any political or ideological stand. It thus distanced itself from the PCA, a desire that is quite evident when one reads the anniversary brochure written in 2018. In its brief historical review, the organism thus summarizes its own evolution as a shift from “an old-fashioned approach that imposed sanctimonious censorship” to “voluntary recommendations that give parents the tools to make well-informed decisions for their families.”

Is the classification organism an ideological institution, and if so, where does the ideology lie?

The comments are not very detailed, and reveal very little to those who read them, thus providing a very meager tool for understanding the interior of the system. Terse as these descriptions are, they are, they reveal something. Like any stereotypical piece of language, their meaning appears by dint of recurrence, revealing the secret workings of a critical activity, and traces of a moral judgment that is exercised, even when it claims to shelter behind a simple activity of “classification”. I will look for snippets of ideology lurking behind the apparent neutrality.

Grégoire Halbout (Université François Rabelais), « Girl empowerment du chic au choc dans certaines formes de comédies contemporaines »

Comme l’ont montré en leur temps Jean-Loup Bourget dans *Hollywood, la norme et la marge* ou l’ouvrage collectif *The Classical Hollywood Cinema* (David Bordwell et alii), le classicisme intègre d’emblée la possibilité du détournement de ses « règles » et proportions idéales... On pense ici à certaines comédies réflexives de Preston Sturges (*Sullivan’s Travels*, 1941 et *The Palm Beach Story*, 1942) et aux parodies et citations hyper-explicites de *No Room for the Groom* (Sirk, 1952), *Some Like It Hot* (Wilder, 1959), ou encore *Manhattan Murder Mystery* (Allen, 1993) and *O’ Brother, Where Art You?* (Coen, 2000).

Cette élasticité parodique est remarquable dans la comédie romantique, genre (cinématographique) flou et indéterminé, attrape-tout, qui se présente essentiellement comme une question d’inflexion (romantique, screwball, sociale, burlesque). Les formules d’histoires à succès se renouvèlent notamment en fonction du contexte social, du goût et des attentes de l’époque. Le fonds ne varie guère : transgression des normes, remise en cause des générations précédentes, résolution de conflits sociétaux sous le travestissement du rire.

Cette communication se propose d’examiner l’évolution des canons stylistiques des comédies sentimentales. Après avoir rappelé les caractéristiques du classicisme hollywoodien, il s’agira de montrer la profonde différence de ton, de style et d’inflexion dans les formes actuelles de comédie, telles qu’on peut les repérer dans des films comme *Intolerable Cruaulty* (Coen, 2003), *Bridesmaids*

⁴ Roger Célestin, “Interview with Ammiel Alcalay,” *French and Francophone Studies*, 20:2, 2016 (314-319), 314.

⁵ Alcalay, [ADD REF]

(Feig, 2011), ou la série *Girls* (Lena Dunham, 2021-2017), tout en rappelant l'impact de la télé-réalité et de certaines influenceuses sur la création fictionnelle contemporaine. Qu'il s'agisse du geste, de la parole ou du verbe, la tendance de l'époque semble à l'hyper-expressivité, la provocation et l'affichage des corps. Une prise de parole frontale des femmes sur leur sexualité, à travers la comédie, à une époque où semble s'installer une radicalisation des positions entre féminin et masculin.

Costanza Salvi (Université de Bologne), "John Ford and the Counter-canon of the Classical Hollywood Western"

Two theoretical assumptions describe the canonization of the Classical Western. The first is the evolutionary paradigm. Usually, academic literature outlines a change in the evolution of the genre that took place more or less in 1959, when audiences and filmmakers grew increasingly self-conscious of the thematic, formal, and ideological conventions, giving rise to a period of revision and fragmentation. The demise of the genre stems from transnational influences and ideological tensions introduced by post-westerns and global westerns. The second aspect is related to the identification of the genre with the country, a process whereby films are read as explicitly pertaining to U.S. nationhood.

By contrast, this proposal highlights that a possible delegitimization of this canon occurs in one of the directors who has been most specifically identified with the genre, John Ford. Ford's filmography seems to contradict the evolutionary paradigm and hinder every tentative detection of a pattern. Further, a transnational approach emphasizing his fondness and respect for Ireland in the Cavalry Trilogy or highlighting the presence of the U.S.-Mexico border-landscape and of hybrid characters in *Stagecoach* (1939), *Fort Apache* (1948), *3 Godfathers* (1948) contrasts with a priori assumptions on Ford's ideology and aesthetic.

This analysis suggests the possibility of a different canon for the classical period of the Western, a phase rarely studied in terms of its global reach. The transnational perspective signals the highly individual style Ford elaborated in his career and the marked ambivalence of the genre as a powerful means by which different national identities have blended their historical, cultural, political contexts with U.S. symbolic use of the Western. Before the international appropriations made by Germany or Italy, the Classical Western resonated in disparate contexts beyond the national boundary and beyond the imperative of the evolutionary paradigm.

Atelier 20 / Panel #20 – Session 1 (salle / room J 008)

Argentique canonique ? Qui sont les photographes ? / *The photographic canon? Photographers and Practices in Perspective*

Carolin Görgen (Sorbonne Université) et Camille Rouquet (CY Cergy Paris)

Martyna Zielinska (Université de Paris), "Reinserting women photographers into the canon: Catharine Weed Barnes Ward's regular columns in the American and British photographic press 1890-1910"

Between 1890 and 1910, the American journalist, editor and amateur photographer, Catharine Weed Barnes Ward (1851-1913) published several regular press columns dedicated to the achievements of amateur and professional women photographers on both sides of the Atlantic. This paper examines how Ward's prolific writings contributed to increasing women's access to camera clubs and strongly promoted a mixed-gender ideal of the photographic community and of its canon.

In the 1890s, when photographic press and exhibitions were still dominated by men editors and contributors, Ward systematically reminded in her publications that women practitioners were capable of equally good photographic work and therefore deserved a fair treatment based on the quality of their prints, not their sex. While previous photohistorical studies (Palmquist, Denny) mainly focused on Ward's American output in the 1890s, this study adopts a transatlantic approach. The research includes Ward's later career in the British local and national press between 1894 and 1910 marked by an egalitarian professional partnership with her husband, Henry Snowden Ward (1865-1911). The presentation outlines various journalistic strategies employed by the Wards in the American and British press to renegotiate the official (male) canon of the 'photographic leaders'. If gender was a strong factor of discrimination in the late Victorian scientific and photographic press, we will see that social class and personal connections played just as important a role in the process of exclusion.

Alice Morin (Philipps-Universität Marburg), « L'envers du canon : stratégies et processus de visibilisation/et d'invisibilisation de figures de photographes, l'exemple des photobooks (1930-1980) »

Dans l'établissement rétrospectif d'un canon de photographes-auteurs, les livres illustrés de photographies (ou canoniquement, les *photobooks*) tiennent une place importante ; ils suivent d'ailleurs une chronologie que l'on peut qualifier de parallèle, florissant à partir des années 1930 pour exploser dans les années 1980 alors que le marché des tirages se solidifie. Le livre, médium durable et auctorial par excellence, est en effet un site crucial de sélection et de stabilisation de corpus photographiques proliférant au sein de la culture de l'imprimé — quoique l'on puisse aussi inclure sous l'appellation de *photo-books* d'autres formes que la monographie, tels les catalogues d'exposition, les beaux-livres (*coffee-table books*), les manuels illustrés, etc.

Au-delà de questions de définition, cette communication se propose d'examiner la formation d'un canon autour des *photobooks* (désormais sanctifié par le champ professionnel mais aussi critique et académique) au prisme de leurs réseaux de production hautement collaboratifs, considérant ces ouvrages comme issus de stratégies de mise en visibilité nécessairement situées. Autrement dit, il s'agit aussi d'explorer les processus d'invisibilisation, interrogeant quand et comment est créée la marge de ce canon photographique.

Atelier 6 / Panel # 6 (salle / room J 002)

« The world is full of books that narrate the deeds and utter the praises of men » : Écritures et réécritures canoniques de l'histoire du long 19^e siècle étatsunien au prisme des figures « éminentes » / “The world is full of books that narrate the deeds and utter the praises of men”: (re)writing the historical canon of the long 19th century through the United States’ “eminent” figures

Hélène Cottet et Hélène Quanquin (Université de Lille)

Gabriel Daveau (Université de Lille), “Approaching the contours of an American Man of Letters: William Gilmore Simms (1806-1870)”

This paper investigates the place of William Gilmore Simms, one of the most popular literary figures of the antebellum South in his lifetime (1806-1870), who was subsequently sidelined from the American canon. Here I aim to rethink his place within literary history, taking stock of several biographies on the author.

In 1892, Sewanee professor William P. Trent gave the first complete biographical picture of William Gilmore Simms. In a scholarly work that came to define the twentieth-century reception of the South Carolina writer, Trent issued a quality-based judgment of the man and his work. Though it found fault in many of the author's creations, this biography nonetheless placed Simms among the titular *American Men of Letters*.

One hundred years later in 1992, John C. Guilds attempted once more to take “the measure of the man” (Guilds, 331). Eschewing the value judgments that punctuate Trent's *American Men of Letters* entry, Guilds argued for a quantitative approach to the author's corpus: “That a writer's productivity be taken into account in any determination of literary rank is essential to the good reputation of Simms, for he admittedly wrote nothing to rival the truly great works of fiction of his era – no *The Scarlet Letter* or *Moby-Dick* or (at a slightly later time) *Huckleberry Finn*” (Guilds, 342).

This methodological oscillation – centering on the value of the man here, and on the bulk of his œuvre there – lays bare some of the difficulties inherent in approaching the creative figures of the antebellum South, and more generally the eminent figures of the 19th century.

Using passages from both biographies, I will first analyze the figure of Simms that emerges from the scholars' stylistic and methodological choices. Proceeding thus will reveal that William P. Trent and John C. Guilds rely on competing visions of the *body* – that of the writer on the one hand, and that of his work on the other – to account for the writer's presence in the nineteenth-century American literary landscape.

Secondly, this paper will seek to go beyond these biographical sketches to consider alternative ways within said landscape. To do so, I will move away from the strict corpus of the Simms canon – the triad of the *border*, the *revolutionary*, and the *colonial* romances – and into the looser, more

experimental territory of his short fiction. Focusing on this side of the writer's literary production opens up unconventional – and intertextual – connections with some of his contemporaries both from inside and outside his section. The sketches, tales, stories, and yarns are a myriad fictional excursions that, when read in relation with the works of other writers, fissure the broadways of literary history, and reveal cracks in the monolithic busts of eminent figures. From this fresh corpus assembled, I will offer to trace a less-defined, blurrier figure of the South Carolina writer, one that bears a closer resemblance to his haunting, spectral presence on the 19th century American literary scene.

Claire Delahaye (Université Gustave Eiffel/LEGS), “Lucy Stone: (Re)writing the suffrage historical canon”

“Lucy Stone was noteworthy for many things.” Such is the opening sentence of Lucy Stone's biography written by her daughter, published in 1930, in which Alice Stone Blackwell rewrites her mother's legacy and rehabilitates her (Alice Stone Blackwell, *Lucy Stone: Pioneer of Woman's Rights*, Boston, Little, Brown, and Company, 1930, p. vii). In this biography, Blackwell had two main objectives: making her mother appealing to younger generations of activists by depicting her as a paragon of modern independence, and revealing her central role in suffrage history, which was long overdue. Describing her mother as “the morning star of women's rights,” Blackwell exposed how Stanton and Anthony had distorted woman suffrage history and memory in *The History of Woman Suffrage* by erasing her mother's central role.

In 1938, Alice Stone Blackwell's biography was adapted by Maud Wood Park for the stage. Using Blackwell's biography, the text of the play, and Maud Wood Park papers, this presentation will analyze the creation and the reception of the play in its historical context. How does this play dramatize “a series of episodes from Lucy Stone's life” (Alice Stone Blackwell, « Foreword », in Maud Wood Park, *Lucy Stone: A Chronicle Play*, Boston, Walter H. Baker, 1938, p. 3)? What kind of narrative do these episodes construct? How does the representation of Lucy Stone's life on stage revise dominant suffrage history?

This paper will first examine how suffrage history had excluded Lucy Stone or had inadequately portrayed her – Rheta Childe Dorr's *Susan B. Anthony* was particularly problematic in its distortion of Stone's role and character. It will then focus on the choice of theater to chronicle Lucy Stone's life: this decision echoed a long, yet somehow overlooked tradition of suffrage story-telling. The fact that the play was part of the Federal Theatre Project is also worthy of exploration, as the play was produced by schools and clubs across the country. Finally, the paper will analyze what kind of representation of Lucy Stone the play created, by scrutinizing the narrative arch, the different plots, characters and themes.

Claire Sorin (Aix-Marseille Université), « Quels monuments pour le féminisme ? Le cas du *Women's Rights Pioneer Monument* »

La commémoration du centenaire du 19^{ème} amendement a suscité aux États-Unis un ensemble de débats et de controverses qui ont contribué, paradoxalement, à décentrer cet événement. Longtemps considéré comme le point culminant d'une lutte amorcée en 1848 avec la convention pour les droits des femmes de Seneca Falls, le 19^{ème} amendement, et le mouvement suffragiste plus généralement, ont fait l'objet d'un processus de réécriture qui, depuis plus d'une vingtaine d'années, relativise l'impact de la loi « octroyant » le suffrage aux femmes et prône une dynamique inclusive visant à prendre en compte toutes les actrices et tous les acteurs du suffragisme. 2020 est ainsi venu cristalliser une rencontre complexe entre histoire, mémoire et historiographie où se croisent des enjeux de reconnaissance, de visibilité et de transmission.

Ces enjeux se sont exprimés en particulier dans le projet d'une statue à la mémoire des pionnières du mouvement pour les droits de femmes. En 2014, une association à but non lucratif composée de bénévoles, *Monumental Women*, s'est formée pour implanter à Central Park la première statue représentant des personnages historiques féminins. Présidée par Pam Elam, avocate et activiste féministe, l'association souhaitait mettre fin à l'invisibilité des femmes dans cet espace symbolique de New York où, depuis sa création en 1858, vingt-deux statues masculines côtoyaient, outre des nymphes et des anges, deux héroïnes de fiction : Alice au pays des merveilles et Juliette, au côté de Romeo.

Atelier 17 / Panel #17 (salle / room J 010)

Contre-légitimités modernistes: les expatriés américains et le monde nocturne de l'entre-deux-guerres en France (1919-1939) / *Modernist counter-legitimacies: American expatriates and French nightlife between the wars (1919-1939)*

Benoît Tadié (Université Rennes 2)

Renaud Boukh (Éditions Héliotropisme) et Alexis Nuselovici (Université Aix-Marseille), « Le « Nocturne » marseillais de Claude McKay : la Fosse comme espace de subjectivation et d'identification »

Auteur noir dans un monde blanc, Claude McKay n'a eu de cesse de décrire les rapports d'intersection entre classe, race et nations et cultures, au cours de son long voyage (1922-1934) dans l'Europe de l'entre-deux guerres. Après le Royaume-Uni, la Russie soviétique et l'Allemagne, l'écrivain américano-jamaïquain découvre une France où la propagande et la fierté coloniales prennent les traits du « nègre Banania » à la chéchia rouge. Une image pas anodine que McKay interroge dans un cliché pris sur le Vieux-Port, retrouvé dans ses archives personnelles : une dizaine d'hommes noirs posant autour d'une table, un personnage au costume clair muni d'une guitare, une ambiance légère sur laquelle l'auteur (ou l'un de ses amis ?) appose une étiquette au slogan sans équivoque : « Y'a bon ».

Cette image festive, évocation parfaite du cadre de ses récits marseillais, cristallise la dialectique entre la subjectivation d'une identité diasporique nouvelle et la critique en filigrane de l'héritage de l'esclavage dans un contexte impérialiste impitoyable. Son écriture exilique refuse toute fermeture nationaliste, elle porte en elle les thématiques de la traversée, du déracinement et de l'appartenance aux espaces portuaires. En attribuant un espace d'identification aux minorités noires, Claude McKay fait de « Dreamport » (le « port des rêves », tel que défini dans *Romance in Marseille*) une hétérotopie qui rend possible la subjectivation d'une libre-pensée et la création de nouvelles identités rhizomatiques, s'opposant ainsi aux lignes de subordination de l'historiographie et de la littérature de l'époque, caractérisée par l'assimilationnisme et l'invisibilisation des noirs en tant que groupe(s) social(ux) et individus. À la vision globale et à la prose exotisante, McKay oppose un point de vue micro-historique en recueillant les histoires des espaces transatlantiques ; il traîne sur le quai et se fait le véritable chroniqueur de la question raciale à Marseille. Mais surtout, Claude McKay donne à voir la vitalité des espaces nocturnes, véritables hypogées de la Jetée, qui facilitent les liens transnationaux et multilingues et éloignent tout repli identitaire.

Le quartier de la Fosse, emblème de la vie nocturne marseillaise, permet donc la naissance d'un romancier (McKay n'a publié jusque là que des poèmes) et d'un cadre fécond empreint de débats internationalistes, de questionnements identitaires et de musique, transposant ainsi les problématiques et les fractures sociales de la communauté noire du quartier de Harlem, son « autre » port d'attache. Ce « nocturne marseillais » est la clé de voute d'une pensée panafricaine qui influencera le courant de la Négritude, dans lequel « Shake that thing », morceau-phare de *Banjo*, deviendra à la fois un cri de ralliement, un hymne et un mot d'ordre politique. Les récits « marseillais » de Claude McKay que nous évoquerons (les romans *Banjo* et *Romance in Marseille*, *Un sacré bout de chemin* et la nouvelle « Nigger Lover ») posent les fondements d'une littérature pionnière et transnationale ; en plaçant l'homme noir au cœur de son époque, nous assistons simultanément à une rupture avec la production coloniale et à la naissance d'un écrivain.

Céline Mansanti (Université de Picardie Jules Verne), « "The Other Magazines in Paris": divertissement, légèreté, consumérisme »

L'expérience culturelle américaine en France entre les deux guerres, et surtout à Paris, a beaucoup été étudiée à partir des productions culturelles, foisonnantes et passionnantes, de la « Génération perdue », ces intellectuels américains, écrivains et artistes, qui publiaient dans les « petites revues » et les petites maisons d'édition qu'ils avaient créées sur place. Mais d'autres productions, d'autres publications, bien moins étudiées, existent. Parmi elles se trouve *Jazz*, petit bi-mensuel puis mensuel publié en anglais à Paris entre avril 1924 et février 1927. Sous-titré « a flippant magazine », *Jazz* revendique la recherche du plaisir et s'adresse à la fois aux touristes américains de passage à Paris et aux membres de la colonie américaine, en développant essentiellement deux dimensions souvent entremêlées, l'une d'information (conseils de restaurants, cabarets, bars, hôtels, comptes-rendus de

spectacles, souvent de revues de cabarets), et l'autre de divertissement, avec une forte tendance à la grivoiserie (courtes nouvelles, dessins, publicités, petites annonces, blagues). A travers l'évocation de *Jazz*, il s'agira notamment d'explorer des liens peu étudiés entre les anglophones de Paris (expatriés, touristes) et des productions culturelles populaires, de masse : revues de cabarets, opérettes, spectacles divers, ainsi que des productions culturelles de « mauvais genre » : production et commerce de l'érotique et du grivois (textes, dessins, photographies, comptes-rendus d'ouvrages, publicités pour des ouvrages et des services, petites annonces). Il s'agira ainsi de contribuer à l'histoire culturelle franco-américaine par l'étude d'acteurs, de publics, mais aussi de publications plus populaires et plus négligés, qui font pourtant partie de cette histoire. Ainsi on resituera *Jazz* dans une constellation comprenant d'autres titres encore aujourd'hui mystérieux comme *Paris Comet*, *The Boulevardier*, *Night Light*, ou *Blighy*. On évoquera aussi la façon dont *Jazz* s'alimente de contenus et de formats de périodiques français, américains et britanniques, participant ainsi d'un phénomène de circulations qui contribue à la création de cultures médiatiques internationales rhizomiques.

Anne Reynes-Delobel (Aix-Marseille Université), « Robert McAlmon, 'pretty strenuous night life' et anti-menckenisme dans le Paris expatrié des années 20 »

Si Robert McAlmon a été un médiateur culturel de premier plan au sein du réseau et des échanges littéraires transatlantiques au cours des années vingt, son travail d'éditeur et son œuvre littéraire restent marqués du sceau de l'incomplétude et de l'échec. Ainsi, en 1975, dans *Published in Paris*, à la fin du long chapitre qu'il consacrait à Contact Publishing Company, la petite maison d'édition fondée à Paris en 1923 et entièrement financée par McAlmon (et à laquelle il avait donné le nom du « petit magazine » qu'il avait édité avec William Carlos Williams à New York, en 1920-21), Hugh Ford s'interrogeait sur l'oubli ou la méconnaissance qui entouraient la figure de McAlmon. En se faisant l'écho des regrets exprimés par les proches de ce dernier, parmi lesquels Sylvia Beach, Ezra Pound, Bill Bird, Kay Boyle, Katherine Anne Porter et Williams, il relevait trois raisons majeures : le refus catégorique de se soumettre aux diktats de la critique et du marché, un crédo anti-establishment (déjà à l'œuvre dans la revue *Contact*) et un goût immodéré pour la fête, le milieu de la nuit et les fréquentations interlopes. Sans prétendre poursuivre une enquête biographique déjà menée sous divers modes et avec différentes visées par Robert E. Knoll (*McAlmon and the Lost Generation*, 1962), Kay Boyle (*Being Geniuses Together*, 1985) et Maud Simonnot (*La nuit pour adresse*, 2017), on fera ici l'hypothèse que le choix de faire de la vie nocturne de la capitale le lieu privilégié d'une écriture du « contact » relève chez McAlmon d'une vision sans concession de la responsabilité de l'écrivain et du critique envers le public. En associant son refus de l'ironie et du sarcasme à ses choix éditoriaux (et en particulier son penchant pour l'œuvre de Robert M. Coates et d'Emanuel Carnevali), on cherchera de retracer les contours d'un anti-menckenisme assumé, tout en le différenciant de celui, déjà repéré par Jonathan E. Burne, d'autres acteurs du modernisme transatlantique, comme Cowley, Burke et Josephson, et en le reliant de la relation ambivalente que l'éditeur a pu entretenir avec les journalistes américains à Paris, notamment ceux du *Herald Tribune* et des publications assimilées telles le *Paris Comet* ou *The Boulevardier*, volontiers portées sur la dérision et le *gossip*. Par ailleurs, on analysera l'influence d'une spatialité et d'une temporalité propres à l'expérience du monde nocturne sur le réalisme soi-disant « dur » de McAlmon (« tough realism », l'expression est de Pound) qui lui permet de toucher au plus près la vulnérabilité de ceux que Boyle nomme, dans sa postface à la réédition de *A Hasty Bunch* en 1977 « the lost, the discarded, the floundering » et plus particulièrement les homosexuels, les travestis et les prostitués des deux sexes. Enfin, on pourra se demander si l'anti-menckenisme pratiqué par McAlmon n'est pas, par définition, responsable de la résistance obstinée de son œuvre et de sa mémoire aux processus de « canonisation » de l'histoire littéraire américaine transatlantique.

16h00-16h15 Pause-café / Coffee break

16h15-17h45 Ateliers / Panels

Atelier 19 / Panel #19 (salle / room J 010)

Les autobiographies militantes et politiques : stratégies de légitimation et postures d'autorité / *Activist and Political Autobiographies: Legitimation Strategies and Postures of Authority*

Hugo Bouvard et Guillaume Marche (Université Paris-Est Créteil)

Claire Bourhis-Mariotti (Université Paris 8), « Récit d'esclave, Récit d'homme libre : Isaac Mason, une vie d'esclave (1893) »

Né esclave sur la rive Est du Maryland, Isaac Mason échappe à sa condition en prenant la fuite en 1847, à l'âge de 25 ans. Ce n'est toutefois qu'en 1893, soit près de 30 années après l'abolition de l'esclavage par les États-Unis, qu'il publie son autobiographie *Life of Isaac Mason as a Slave*. Bien qu'écrivant en 1893, Mason choisit de terminer son récit en 1860, date à laquelle il émigre brièvement en Haïti avant de retourner s'installer définitivement à Worcester, Massachusetts.

Life of Isaac Mason as a Slave, tout comme son auteur, est un récit d'esclave inconnu du grand public – y compris aux États-Unis. Pour autant, un travail généalogique méticuleux et des recherches dans les périodiques de l'époque et les archives de la ville de Worcester m'ont permis de reconstituer le parcours de vie d'homme libre de Mason dans le Massachusetts, alors que montent les périls de la ségrégation dans tout le pays à la fin du XIX^e siècle, et de découvrir que ce dernier était rapidement devenu, après la guerre de Sécession, un citoyen africain américain éminent et respecté dans sa région. C'est l'histoire extraordinaire de cet homme humble que je retrace dans l'introduction scientifique accompagnant la traduction de ce récit, paru en décembre 2021 aux Presses Universitaires de Rouen et du Havre sous le titre *Isaac Mason, une vie d'esclave*.

Écrit des décennies après l'émancipation, le récit de Mason dénonce bien sûr les souffrances endurées par les esclaves, ce qui n'est pas sans rappeler les récits canoniques de Frederick Douglass ou William Wells Brown, mais représente aussi une formidable histoire de résilience et de fierté. Il constitue également un témoignage éclairant sur la mobilité et la circulation des Noirs, esclaves, fugitifs ou libres, dans l'Amérique de l'avant-guerre de Sécession – et plus particulièrement sur leur agentivité et leur implication dans un mouvement migratoire peu connu vers Haïti. Il permet enfin de mieux saisir les ambiguïtés et les limites des réseaux d'entraide et de solidarité accompagnant les fugitifs sur le chemin de la liberté.

Ainsi, je m'attacherai à démontrer dans cette communication qu'au-delà d'une « simple » autobiographie, *Une vie d'esclave* est aussi et surtout le récit militant d'un homme libre, dont le but n'était pas tant de dénoncer l'esclavage que de plaider en faveur de l'égalité de l'homme noir. J'arguerai qu'en racontant son histoire, Isaac Mason avait en effet à cœur de contribuer à mettre son expérience et celle des anciens esclaves au centre de l'histoire nationale afin de remodeler la mémoire de la nation.

Ambre Ivol (Nantes Université), « Ancien combattant ou historien? La place d'Howard Zinn dans l'historiographie de la Libération de la France depuis 2010 »

Cette communication s'inscrit dans une étude plus longue concernant la signification de la Seconde Guerre mondiale dans la vie et l'œuvre de Howard Zinn. Ici, nous proposons d'aborder la réception de la production intellectuelle de l'historien sur le sujet, en accordant une attention particulière aux études concernant la Libération de la France publiées depuis 2010.

À la suite de la disparition de Zinn et dans le sillage des grandes dates commémoratives, notamment en 2015, plusieurs publications francophones ont vu le jour. Emanant de la recherche indépendante (Guy Binot 2014; Marianne Bouchet-Roy 2016 et 2017) ou du champ plus restreint de la discipline historique (Robert Neer 2013; Stephen Bourque 2019), ces travaux ont pour caractéristique commune d'avoir entrepris d'insérer la narration zinnienne traitant des opérations aériennes alliées au printemps 1945 dans une analyse plus complète de l'histoire de la libération de la poche de la Gironde.

Or si de telles relectures constituent de réelles avancées historiographiques, elles restent des étapes plutôt que des points d'aboutissements. Dans un premier temps, notre travail a pour ambition de dresser un état des lieux des interrogations qui demeurent. Considéré d'abord comme un ancien bombardier, Zinn est essentiellement lu à l'aune du témoignage biographique. Sa contribution personnelle à l'histoire de la Libération de la ville de Royan est interprétée à la lumière de sa participation militaire et par le seul prisme de ses souvenirs.

Cette nouvelle visibilité s'inscrit dans le champ de la remémoration événementielle. Cependant une telle promotion historiographique fait l'impasse sur le statut professionnel de cet ancien combattant. En réalité, le traumatisme personnel de la guerre sera le déclencheur d'un travail de recherche entrepris grâce aux outils de la science historique. Zinn a en effet abordé les bombardements alliés en tant qu'universitaire spécialiste d'histoire et de science politique; c'est le cadre explicite dans lequel il aborde sa propre expérience militaire.

Seul un prolongement du travail d'enquête mené par Zinn il y a près d'un demi-siècle (en 1966) peut permettre de sortir du paradoxe de cette visibilité historiographique remarquable mais tronquée. Quelques pistes permettant d'aller dans ce sens (fruit d'un travail plus vaste) seront présentées dans un second temps.

Hugo Bouvard (Université Paris-Est Créteil), « Du stigmatisme à son retournement ? La diversification du personnel politique au prisme des autobiographies d'élus minoritaires »

Le cycle électoral de l'année 2020 a confirmé une tendance de fond du champ politique étasunien, à savoir la diversification du recrutement de son personnel politique. Ainsi, un nombre record de femmes siègent désormais à la Chambre des Représentants. Pour la première fois, c'est non seulement une femme, mais également une personne noire et sud-asiatique, Kamala Harris, qui va prêter serment comme vice-présidente du pays. Devenues en 2019 les premières femmes musulmanes du Congrès des États-Unis, Ilhan Omar et Rashida Tlaib ont été réélues sans difficultés à la Chambre basse.

En dépit de ces exemples, l'élus-type reste bien – dans les représentations dominantes comme dans les faits – un homme, blanc, valide, en couple hétérosexuel, et membre d'une Église chrétienne. En témoignent l'élection de Joe Biden à la présidence du pays, le fait que près de trois quarts des membres du 117^e Congrès (2021-2023) restent des hommes, ou encore que les minorités raciales n'y occupent toujours qu'un cinquième des sièges, soit deux fois moins que leur poids réel dans la population américaine.

Cette communication s'interrogera sur les modalités et les conséquences de cette diversification du recrutement du personnel politique étasunien. Pour cela, je m'appuierai sur un matériau spécifique : les autobiographies publiées par les élus minoritaires. Il s'agit d'objectiver dans ces écrits la gestion d'un certain nombre de caractéristiques pouvant être perçues comme des « stigmates » (caractéristiques liées au handicap ou à une appartenance de genre, de sexualité, de race et/ou confessionnelle), et à rendre compte des conditions permettant, dans certains cas, leur retournement et leur constitution en ressources politiques et discursives.

Deux séries de questions guideront mon analyse : avec quelles contraintes discursives les autobiographes doivent-ils et elles négocier dans la présentation de soi dont ces ouvrages sont les supports ? Comment l'appartenance minoritaire est-elle mise en récit, accentuée ou euphémisée ? L'appartenance simultanée à plusieurs groupes minoritaires (comme c'est par exemple le cas des femmes politiques noires et musulmanes) fait-elle l'objet d'un discours que l'on pourrait qualifier d'intersectionnel, ou bien la priorité est-elle donnée, dans le récit, à telle appartenance minoritaire plutôt qu'une autre ?

Les auteurs prétendent-ils et elles dans leur récit représenter leur groupe minoritaire, et, si oui, selon quelles modalités ? En particulier, comment sont mis en scène les liens avec les mouvements sociaux fondés autour de cette appartenance minoritaire – les mouvements féministes, pour les droits civils et civiques des personnes en situation de handicap, contre la stigmatisation des musulmans, etc. ? Pour répondre à ces questions, j'ai constitué un corpus d'une quinzaine d'autobiographies politiques, permettant la comparaison entre partis et entre différentes appartenances minoritaires.

Atelier 22 / Panel #22 – Session 1 (salle / room J 002)

« *Beating My Head Against the Wall* » : Légitimité, autorité, canons dans la musique et la danse américaines (19^{ème}-21^{ème} siècles) / “*Beating My Head Against the Wall* ”: *Legitimacy, Authority, and the Canon in American Music and Dance (19th-21st Centuries)*

Adeline Chevrier-Bosseau (Université Clermont-Auvergne), Mathieu Duplay (Université Paris Cité)

Adeline Chevrier-Bosseau (Université Clermont Auvergne) et Mattia Mantellato (performing artist), “Recherche-création / academic and choreographic research—dancing literary works”

Since this year's conference invites us to reflect on authority, legitimacy and the canon(s), we'd like to propose a different (slightly un-canonical) approach to academic research through a workshop in which we would present our choreographic work inspired by two major literary figures, Emily

Dickinson and Derek Walcott. By sharing our process, methodology and works in progress, we would like to interrogate the notions of canon and legitimacy through questioning to what extent Walcott and Dickinson defy the white patriarchal canon, but also because associating academic research and choreographic creation also raises the issue of legitimacy and authority in several ways: is literary choreographic research a “legitimate” mode of academic research? On a more personal level, our respective careers have also confronted us to the question of whether or not a dancer can find a legitimate place in academia, and conversely, whether or not an academic could feel legitimate as a choreographer. Investigating poetry through dance circumvents the question of authority: there is not one authoritative reading, but several possibilities, as we will see in the choreographic pieces we will present during the “recherche-création” part of the workshop. Adeline Chevrier-Bosseau will present two readings of Emily Dickinson’s poem “The Malay – took the Pearl” with two alternate casts of dancers while Mattia Mantellato will discuss the creolization of language, poetry and choreographic movement in his own choreography inspired by Walcott.

Caroline Granger (Université Caen Normandie), “*Face the day, pumpkins! Crack the shell the way the chicks do.*” Merce Cunningham”

Les notions d’autorité, de légitimité et de canons questionnent la position du ou de la chorégraphe, de même que la place d’une œuvre chorégraphique, dans l’histoire d’une compagnie, et plus largement dans celle de l’histoire de la danse. Ces termes mènent à l’étude de la transmission d’une œuvre entre artistes, voire à la constitution d’un répertoire.

Ainsi, pour cette communication, je dresserai, tout d’abord, un état de l’art concernant ces enjeux pour l’œuvre de Merce Cunningham (Launay, Perrin, Granger). Cette partie permettra de soulever les contradictions du chorégraphe telles que sa volonté d’effacement dans le processus de création par le recours à l’aléatoire et l’affirmation de sa propre technique, ou encore, pour n’en citer qu’une autre, la cohabitation entre les pièces d’un répertoire évolutif et les Events.

Ensuite, j’interrogerai sa position d’autorité à partir d’un support inédit. J’analyserai d’autres traces laissées par le passage du chorégraphe, non pas celles des notes chorégraphiques ou celles des vid es, mais celles de ses quelques dessins et pages de journal publiées dans l’ouvrage *Other Animals Drawings and Journals* by Merce Cunningham. Ces pages cr ees pendant des temps de solitude et d’attente, hors de la scène et du studio, témoignent des préoccupations du chorégraphe.

Je d buterai la seconde partie par une attention portée à la structure générale du livre puis je me concentrerai sur les notes qui accompagnent les croquis et révèlent des anecdotes qui constituent «paradoxalement la colonne vertébrale (Broqua)» de son approche. En effet, ces écrits, les paroles intimes du « danseur-chorégraphe », nourrissent les réflexions menées sur son expérience de la temporalité et de la spatialité ainsi que celles dédiées à la transmission et à la réception de ses  uvres.

Je poursuivrai mon propos par l’étude des dessins (croquis de créatures à la fois identifiables et imaginaires) révélateurs des relations non dominatrices entretenues entre Merce Cunningham et le non-humain. Ceux-ci montrent un chorégraphe, humble et admiratif des êtres vivants, véritables sources d’inspiration pour ses mouvements et ses œuvres, notamment celles nommées Nature Studies : [about the endangered scarlet ibis] « What right has it to be so beautiful when we ungainly bipeds must putter on ? (Merce Cunningham) ». Je compléterai ma conclusion par une rapide présentation de mon portfolio photographique élaboré dans un projet de Recherche-Création et associé à ma thèse. Ce dernier est une invitation à exp rimer combien Merce Cunningham, par sa fascination pour le mouvement, a transmis d’autres possibilités de regards sur la danse et sur le vivant.

Atelier 14 / Panel # 14 – Session 1 (salle / room J 004)

Faire, défaire, refaire le canon poétique / *Making, Unmaking, Remaking the poetic canon*

Abigail Lang (Université Paris Cité) et Vincent Broqua (Université de Paris 8)

Frédéric Sylvanise (Sorbonne Paris Nord), « La constitution du canon poétique africain-américain: le cas de la *Norton Anthology* »

Commencée en 1986, la réflexion sur la publication d’une anthologie de la littérature africaine-américaine au sein de la très prestigieuse maison d’édition Norton a abouti en 1997 à la sortie d’un premier volume, bientôt suivi d’une seconde édition en 2004 puis d’une troisième en 2014, considérablement augmentée (avec deux tomes de 1500 pages chacun). Cette dernière, dirigée par

Henry Louis Gates et Valerie Smith, fait la part belle aux racines orales de la littérature africaine-américaine en consacrant d'abord une partie importante au vernaculaire dans sa version papier, incluant des contes folkloriques, des blues ou des spirituals par exemple. En outre, elle propose un grand nombre de ressources enregistrées sur une plateforme multimédia où l'on peut entendre la langue noire sous des formes très différentes (discours, sermons, lectures, *spoken word*). Cette perméabilité entre la tradition orale et le canon de la littérature africaine-américaine, en particulier le canon poétique, est pour beaucoup dans la spécificité de ce dernier.

En complément de cette somme et des ressources en ligne qui lui sont associées, une anthologie de la poésie africaine-américaine contemporaine, éditée par Charles Henry Rowell, a vu le jour en 2013 chez le même éditeur. Regroupant des textes poétiques des années 1980 à nos jours essentiellement, elle établit des généalogies entre quelques poètes modernistes et celles et ceux d'aujourd'hui. Ici aussi, il est clairement établi que la tradition orale et musicale noire (notamment le rap) continue d'irriguer la poésie de manière très dynamique, faisant de celle-ci une des plus novatrices des États-Unis.

Ces deux ouvrages, publiés à un an d'écart, permettent de constituer un canon littéraire africain-américain d'une ampleur inédite, unique dans l'histoire des minorités américaines. Pourtant, au-delà des questions habituelles inhérentes à toute édition d'une anthologie, certains choix interrogent, notamment sur les aires géographiques retenues ou sur l'absence de poètes jazz blancs comme Kerouac, alors que le titre de l'anthologie fait référence à une esthétique noire plutôt qu'à l'identité raciale des autrices et auteurs qui y figurent.

Yohann Lucas (Université de Rouen Normandie), « Faire et refaire le canon au fil des publications : l'exemple de Paul Laurence Dunbar »

Dès la publication de son deuxième recueil *Majors and Minors* en 1896, Paul Laurence Dunbar acquit une notoriété nationale, grâce notamment à la critique du volume signée par William Dean Howells et publiée dans le magazine *Harper's Weekly*. Depuis, les poèmes de Dunbar ont été repris dans de nombreuses anthologies – signe que sa popularité auprès des critiques est demeurée constante – à tel point qu'on peut aujourd'hui affirmer qu'il s'agit d'un auteur central de la tradition littéraire africaine-américaine.

Cependant, cette présence constante masque le fait que les œuvres poétiques plébiscitées par les anthologistes ont pu sensiblement varier au fil du temps. Alors que Howells avait explicitement encouragé Dunbar à écrire principalement des poèmes en dialecte, la popularité de ce genre d'œuvres a fortement décliné auprès de la critique africaine-américaine entre le début du siècle et, par exemple, la Renaissance de Harlem des années vingt et trente ou, plus encore, les années soixante et soixante-dix où préoccupations littéraires et politiques étaient intimement et explicitement liées. Malgré cela, anthologistes et éditeurs de magazines de différentes époques retinrent fréquemment les textes de Dunbar afin de les republier au sein de leurs sélections, assurant ainsi la circulation de ces œuvres au sein de l'espace social africain-américain. Si cette circulation fut facilitée par ces types d'ouvrages, d'autres publications – au premier rang desquelles l'autobiographie et l'essai – eurent une incidence à la fois directe et concrète sur la canonisation de certains poèmes de Dunbar.

En prenant appui sur la méthodologie de l'histoire du livre, cette communication propose de faire une étude de cas sur les poèmes de Paul Laurence Dunbar, afin d'analyser comment différents types de publication viennent travailler le canon et contribuent à en redessiner les contours, de manière directe ou indirecte.

Martin George (Université Paris Cité), « Un contre-canon ? John Giorno, *Dial-a-Poem*, et l'anti-anthologie poétique »

Le canon poétique de « l'École de New York » s'est solidifié autour de quelques auteurs ayant débuté dans les années 1950, accompagnés parfois d'une « deuxième génération » de poètes de la métropole évoluant dans leur sillage, et gravitant notamment autour du *Poetry Project* de l'Église Saint Mark's Church in-the-Bowery. Dans la mesure où il thématise la communauté des poètes plutôt que la clôture du poème et le particulier de l'émotion plutôt que l'universel de l'expérience esthétique, il est possible d'y voir un canon alternatif à celui proposé par les *New Critics*. Toutefois, certains poètes new-yorkais du second vingtième siècle qui contribuent à redéfinir l'idée de poésie restent aux marges de ce canon. C'est le cas de John Giorno (1936-2019), dont l'œuvre idiosyncratique, entre la page et la performance, résiste aux classements. Pourtant, Giorno participe activement à la constitution d'un canon alternatif de la poésie états-unienne d'après-guerre, notamment à travers *Dial-a-Poem*,

installation novatrice de poésie par téléphone initiée en 1969, permettant, par un simple coup de fil, d'écouter aléatoirement des auteurs contemporains lisant leurs propres textes. Les sélections de *Dial-a-Poem*, compilées ensuite dans une série d'albums vinyles de morceaux choisis édités par le label de Giorno, proposent une expérience déroutante, en flirtant avec les frontières de la poésie, et parfois même de la (bonne) littérature. À partir, entre autres, d'extraits audio, des registres et des calendriers de programmation de *Dial-a-Poem*, cette communication se proposera d'évaluer la contre-tradition que John Giorno y élabore, le rôle du médium téléphonique et du vinyle comme parasites des mécanismes de la réception poétique, ainsi que les limites d'une telle entreprise d'anthologie à rebours des canons poétiques. Enfin, en étudiant ceux qui se réclament aujourd'hui de *Dial-a-Poem*, elle tentera de déterminer s'il est paradoxalement possible de « faire canon » à travers un choix de textes dont l'unité principale réside dans leur résistance à l'idée d'une norme poétique unifiante.

Atelier 10 / Panel #10 – Session 2 (salle / room J 006)

L'évolution des canons hollywoodiens / *The evolution of Hollywood canons*

Julie Assouly (Université Artois) et Christophe Chambost (Université Bordeaux-Montaigne).

Christophe Chambost (Université Bordeaux-Montaigne), “Hollywood Canons and Colombian Guerilla: or How Far do American War Films go into the Jungle of Mil Colmillos / A Thousand Fangs (Jaime Osorio Marquez, 2021)”

When it comes to Latin American cinema, western critics mainly focus on three countries: Mexico, Brazil, but also Argentina. Other Latin American nations' cinemas like Colombia's being therefore far less studied. Jaime Osorio Marquez's filmography is worth focusing on, not only for its cinematographic qualities, but also for its unique relations with the Hollywood canons. Osorio Marquez's film *El Paramo (The Squad, 2011)*, and his TV series *Mil Colmillos (A Thousand Fangs, 2021)* echo some characteristics of the Hollywood pure action films, while still keeping some typical Colombian features. We will therefore analyze the evolution of Hollywood canons within a part of Colombia's filmic output. First, we will show how pure Hollywood action films influence these Colombian productions, then we will concentrate on the specificities of Osorio Marquez's films, which will lead us to some concluding remarks on the reception of Latin American films in Hollywood.

Sven Weidner (University of Bamberg), “Indiewood – The elegant and noiseless reconciliation of the Independent Cinema with Hollywood?”

Film scholar Janet Staiger pursues in her insightful essay *Proto-Indie: 1960s “Half-Way” Cinema* (2017) the history of Independent Cinema, pointing out its relationship to Hollywood. She subdivides the evolution of independent cinema into three waves, emerging from the early 1960s (Cassavetes *Shadows, 1959*), then the second wave from the late 1970s through 1980s, culminating into the start of the third wave with the unexpected commercial success of Soderbergh's *Sex, Lies and Videotape* in 1989. And unquestionably: the participation of independent films in bigger, more global, and more prestigious festivals went hand in hand with a desired financial and public prestige by the indie filmmakers themselves. They did not see themselves as an apparent opponent to mainstream Hollywood any longer. Indie directors also became less experimental, less venturesome and less *avantgarde*, while simultaneously big studios realized the potency of more arty films by inventing independent sectors within the studio conglomerates.

Thomas Schatz describes the “Indie Film Movement” as a movement going mainstream in 1999 and British Film scholar Geoff King labeled the term Indiewood. In this paper, I will go further than King who notices that Indiewood is a point where Hollywood and independent cinema meet. To my mind it propitiates art and mainstream, at least to a certain extent; and it realizes the strength and complexity that can arise if filmic concept contains mainstream and indie elements. Based on the film *Traffic* (dir: Steven Soderbergh, 2000) I will explore how such an Indiewood film works. The focus will rest on the depiction of the filmic spaces. Certainly, the dramaturgy, characters or special film-aesthetics will also be discussed. A final comparison to other films will show that the Independent style is increasingly connected with Hollywood.

Atelier 20 / Panel #20 – Session 2 (salle / room J 008)

Argentine canonique ? Qui sont les photographes ? / *The photographic canon? Photographers and Practices in Perspective*

Carolyn Görgen (Sorbonne Université) et Camille Rouquet (CY Cergy Paris)

Eliane de Larminat (Université de Paris), « *Not just another record shot* » : enjeux de légitimation et d'inclusion dans le projet d'archive visuelle Chicagoland-in-Pictures »

Cette communication s'attachera à un projet de documentation photographique de la ville de Chicago lancé en 1948, intitulé « Chicagoland-in-Pictures », dont les images et la documentation sont conservées au Chicago History Museum. Cette collaboration entre l'association des *camera clubs* de Chicago (Chicago Area Camera Clubs Association) et la Chicago Historical Society visait à constituer une archive visuelle de la ville en changement, par la mobilisation de photographes amateurs dont les images sélectionnées seraient conservées de manière permanente par la société historique. Il s'agissait, d'une part, de nourrir une collection visuelle pour une institution savante, et, d'autre part, d'offrir un cadre à la fois collectif et individualisant aux amateurs, tout en valorisant une pratique photographique moins mise en avant dans les salons et autres espaces de légitimation de la photographie amateur.

La documentation et les publications liées au projet permettent aussi d'envisager une histoire de la réception pratique, dans les décennies d'après-guerre, de modèles documentaires passés comme les entreprises d'enregistrement photographique historique de la fin du 19^{ème} siècle et la documentation photographique de la FSA. De plus, la collaboration entre des photographes et une institution historique a donné lieu à une réflexion sur les critères de ce qu'est une « bonne photographie », et un ensemble d'injonctions relatives aux sujets à traiter – injonctions qui se situent à des niveaux plus ou moins savants (en particulier dans les années 1960). Il sera donc question d'autorialité multiple, et de la façon dont différents acteurs perçoivent différemment la tâche d'étendre la couverture photographique de la ville, de combler certains manques, certaines absences.

En prenant pour objet la construction collective d'une collection documentaire à Chicago, on s'attachera à la photographie comme pratique civique – la ville définissant à la fois les cadres organisationnels et l'étendue des sujets possibles. Interroger la position sociale des sujets devant et derrière l'appareil permettra d'interroger des formules comme « photographeur notre ville », dans une ville précisément marquée par différentes réalités et différents discours sur la diversité mais aussi sur la stratification sociale.

Yves Figueiredo (Sorbonne Université), “The Camera in the Forest: amateur photography and the circulation of environmental ideas in California, 1880-1920”

Cette communication a pour but d'explorer un usage assez mal connu de la photographie dans la promotion des combats environnementaux en Californie, entre les années 1880 et les années 1920. Si le rôle de la photographie d'art dans la préservation des grands paysages de l'Ouest est bien connu et largement documenté (on pense évidemment aux *mammoth plates* de Carleton Watkins et à leur rôle dans l'établissement de la notoriété de la vallée de Yosemite), on connaît moins le rôle de la photographie amateur dans l'évolution du mouvement environnemental. Ce type de photographie, qui s'est largement répandu en Californie sur la période concernée, aussi bien à San Francisco qu'à Los Angeles, a pourtant accompagné de près le développement de ce mouvement et offre ainsi une porte d'analyse particulièrement originale et féconde dans la formulation et la diffusion des idées environnementales.

Cette communication s'appuie sur un corpus de plusieurs centaines de photographies prises par Theodore Parker Lukens, personnage totalement inconnu et pourtant central dans la diffusion du credo conservateur en Californie du Sud. Ami de John Muir, pépiniériste amateur mais éclairé, et par ailleurs promoteur immobilier, Lukens était un membre assez atypique de l'intelligentsia de Los Angeles. Passionné de photographie, il est à l'origine de centaines de clichés de la Sierra Nevada et des San Gabriel, qui constituent aujourd'hui une source exceptionnelle pour l'étude de l'histoire environnementale de la région. Ces clichés sont extrêmement variés : scènes touristiques, portraits (notamment un célèbre portrait de John Muir), scènes urbaines, mais aussi un énorme travail de documentation d'une entreprise de reboisement des San Gabriel, allant de la collecte des graines jusqu'à la plantation des arbres et leur croissance progressive.

Les usages faits de ces photographies étaient également très variés : usages personnels, envois à ses amis (Muir reçut ainsi plusieurs centaines de tirages), mais aussi diffusion dans un but de promotion du travail de reboisement et de diffusion des principes de la « foresterie » (*forestry*). Ce corpus évolue également entre les sphères publiques et privées, puisque la plupart des films étaient payés par le US Forest Service, qui recueillit méthodiquement la plupart des négatifs à des fins d'archivage. La ligne séparant et organisant ces usages est souvent floue, comme sont les questions d'autorité et de propriété : à qui ces clichés devaient-ils appartenir, et qui devait en avoir la garde et l'usage ? Lukens et les autorités fédérales étaient souvent en conflit sur ce point.

Ce corpus échappe donc à toute classification précise. S'il est dès lors hors des canons, il relève de l'invention d'un usage nouveau, hybride, et fait état d'une grande porosité entre les différents usages et diffusions de la photographie amateur de l'époque. Ce faisant, il jette un éclairage nouveau sur l'évolution du mouvement environnemental californien en cela qu'il documente le passage de la préservation à la conservation, d'une perception patrimoniale et déjà ancienne de la *wilderness*, à un environnement complexe, abimé, menacé, et à restaurer.

Didier Aubert (Université Sorbonne Nouvelle), « Lewis Wickes Hine et l'Église méthodiste : ubiquité et anonymat d'une « œuvre » canonique »

Un article récent de Sonya de Laat paru dans le *Journal of Humanitarian Affairs*,⁶ et reprenant une piste déjà ancienne suggérée par Daile Kaplan,⁷ ajoute un nouveau chapitre à la considérable bibliographie consacrée au photographe emblématique du genre proto-documentaire aux États-Unis, Lewis Wickes Hine. En essayant d'identifier un certain nombre de ses images dans les publications de la Croix Rouge américaine, et la manière dont elles ont pu participer à la définition du statut de « réfugié » à la fin de la Première Guerre mondiale, de Laat s'appuie notamment sur les archives photographiques de l'Église méthodiste américaine, mises en ligne depuis quelques années.

Au sein de ces collections, le travail documentaire de Hine apparaît non seulement dans ces séries, liées au *Special Survey* documentant la situation humanitaire de l'Europe entre novembre 1918 et février 1919, mais aussi dans d'autres contextes, qui n'ont fait l'objet, à ma connaissance, d'aucune étude précise. A partir d'un travail sur ces mêmes archives, et notamment l'identification d'une série bien connue sur les migrants d'Ellis Island, cette communication tentera de suggérer quelques pistes méthodologiques sur la manière dont le travail de Hine peut être compris et contextualisé dans son redéploiement auprès de plusieurs organisations rarement associées à Hine, dont l'Église méthodiste. L'examen de cet échantillon d'images semble confirmer à la fois la position centrale de Lewis Hine comme fournisseur d'images à connotation « sociale » pour les principales institutions du mouvement progressiste américain, les stratégies fortes de légitimation de son expertise auprès de ses clients, et l'anonymat sous lequel ce travail était distribué.

18h30-20h30 Réception Mairie de Bordeaux / Reception at Bordeaux City Hall

Hôtel de Ville de Bordeaux, Place Pey-Berland, 33000 Bordeaux (tram B, « Hôtel de Ville »)

Jeudi 2 juin

09h00-11h00 Ateliers / Panels

Atelier 12 / Panel # 12 (salle / room J 002)

Can the master's tools ever dismantle the master's house? Récits canoniques, récits alternatifs et contre-récits LGBTQ+ / *Can the Master's Tools Ever Dismantle the Master's House? LGBTQ+ Canonical, Alternative, and Counter-narratives in the US*

Cassandra Di Lauro (Université de Lille), Audrey Haensler (Université Paul Valéry-Montpellier 3) et Charlotte Thomas-Hébert (Université Paris 1)

⁶ Sonya de Laat, "In Then Out of the Frame: Lewis Hine's Photographs of Refugees for the American Red Cross, 1918–20," *Journal of Humanitarian Affairs*, 3, no. 2 (2021) : 5–17 <http://dx.doi.org/10.7227/JHA.061>

⁷ Daile Kaplan, *Lewis Hine in Europe: The Lost Photographs*, New York; Abbeville Press, 1988.

Héloïse Thomas (Université Jean Moulin Lyon 3), “Canonical Dykes to Watch Out For”

This presentation will specifically focus on a lesbian/sapphic-centered discussion of the queer canon (in U.S. literature/culture) and highlight how the figure of the lesbian, by reconfiguring complex questions of both gender and sexuality, can crystallize the dynamics of assimilation, (re)appropriation, and resistance that characterize the relationship between queerness and the canon. I will draw examples from literature and popular culture from the 19th century onward, in order to limn out the changing contours of both the “lesbian canon” and of the relationship of lesbian culture to concepts of the canon. In particular, I will study how Alison Bechdel’s *Dykes to Watch Out For*, *Fun Home* (in both its comics and its Broadway forms), and other autobiographical writings intersect depictions of lesbian existence with issues of gender and sexuality, but also of race, class, and disability in order to interrogate which representations of the lesbian are canonized or marginalized. This will help reframe Audre Lorde’s quote and imagine how the lesbian’s (fun) home might function as a counterpoint to the master’s house.

Sébastien Mignot (Université le Havre Normandie), “Making Canon: a Comparative Study of *Moonlight* and *Call Me By Your Name*”

Moonlight and *Call My By Your Name* are two of the most successful LGBTQ+ cultural artefacts of these past few years. As a matter of fact, they are respectively first and second on the (mainstream) Rotten Tomatoes rankings of “best LGBT movies of all times.” By most (if not all) recent accounts, they would be considered part of an LGBTQ+ (or queer?) canon. This paper aims to analyze the similarities and distinctions in the processes of canonization of these two artworks and how they illustrate the elusiveness/plurality/openness of the notion of queer canon. Indeed, both artworks bear apparent similarities: they were both literary works initially that, in turn, were adapted into critically-acclaimed, award-winning movies. In addition, both involved a non-queer/straight person—André Aciman as author of *Call Me by Your Name*, and Barry Jenkins as director of *Moonlight*—playing a key role at some point of the process of creation. However, the contents of these two narratives differ in notorious respects, and although both were first literary fiction, one was never published. Upon examining the extent to which they can be considered part of an LGBTQ+ or a queer canon (taking into account the polysemy of the term), this analysis will assess whether these cultural productions can be said—on account of having won major awards—to have transcended the confines of minority generic classification to be considered part of a more established mainstream canon.

H.J.E. Champion (Université Bordeaux Montaigne), « Construire le canon: effacement et éclosion de la littérature queer dans la Nouvelle-Angleterre du XIXe siècle »

Plutôt que de permettre aux femmes de s’appropriier le titre d’écrivain « sérieux » aux côtés de leurs contemporains masculins, les éditeurs de magazines américains du XIXe siècle les ont encouragé à produire de la fiction domestique. Associées à cette littérature lucrative, les femmes se voient reléguées au statut d’écrivain inférieur en vertu d’un clivage entre littérature « populaire » et « sérieuse ». Une telle opposition binaire perpétue ainsi les constructions socioculturelles du genre et l’hégémonie masculine sur le monde de la culture.

Il apparaît néanmoins que l’image de féminité associée à la littérature domestique a également permis aux écrivaines de dissimuler impunément dans leurs écrits diverses expressions de « queerness », ce qui aurait été impensable au sein du cadre dûment régulé du canon. Cette intervention proposera ainsi une analyse des manières par lesquelles, à la fin du XIXe siècle, les écrivaines de la Nouvelle-Angleterre emploient le motif floral comme expression de l’amour entre femmes et du désir féminin. Ce faisant, il s’agira d’élargir le canon des textes queer et de mettre au jour le rôle que joua l’exclusion de ces écrits dans la constitution du canon de la littérature américaine du XIXe siècle.

Aurélien Journée Duez (EHESS), « Indigéniser le sigle ‘LGBTQIA2+’ : L’anthologie *Sovereign Erotics: A Collection of Two-Spirit Literature* (2011) comme moyen de visibilisation des personnes bispituelles autochtones aux États-Unis et au Canada »

L’objectif principal de cette communication est d’interroger comment les récits alternatifs proposent une relecture de la complexité de la communauté LGBTQIA2+. Plus spécifiquement, il s’agit de voir en quoi la littérature permet de mettre exergue l’importance de la spiritualité dans la redéfinition des identités, en termes de race, de sexe et de genre, en particulier chez les peuples colonisés. Afin

d'étayer notre hypothèse, nous étudierons l'ouvrage *Sovereign Erotics: A Collection of Two-Spirit Literature*, publié en 2011 sous la direction de l'auteur amérindien queer et bispirituel Qwo-Li Driskill (Cherokee). Dans un premier temps, nous interrogerons la définition de l'identité bispirituelle et les caractéristiques propres au terme « Two-Spirit » tel que mis en avant, depuis les années 1990, par les peuples autochtones des États-Unis et du Canada. Dans un second temps, nous verrons en quoi ce recueil de textes marque un tournant dans l'auto-représentation amérindienne. Enfin, nous nous interrogerons sur la possibilité de la création d'un sentiment d'appartenance à une communauté à des fins non seulement politiques, la reconnaissance d'une forme de « souveraineté »¹ (« sovereignty »), mais également culturelles et spirituelles.

Atelier 14 / Panel # 14 – Session 2 (salle / room J 004)

Faire, défaire, refaire le canon poétique / *Making, Unmaking, Remaking the poetic canon*

Abigail Lang (Université Paris Cité) et Vincent Broqua (Université de Paris 8)

Yannick M. Blec (Université de Paris 8), “Shifting Canons in Hip Hop: African American Gay Rappers and the Visibility of Homosexuality?”

The figures of rappers are often reduced to hyper-virile, straight Black men who come from the ghettos and whose lyrics deal with Blackness in the USA, life in the inner cities, police brutality, but also, since the advent of gangsta rap, with easy money, drug abuse, gang violence, misogyny, or homophobia. Thus, the first canons of African American hip hop are representation and the movement's inherent contestation—which is at once a (de)construction of the poetic composition of lyrics, a call to claim rights in a racist system, as well as a tool to defend African American identities. As it has mainly focused on the African American community at large, hip hop has excluded another marginal group within this same community, i.e., Black same-gender-loving men.

This paper aims to probe the shifting that is occurring in the hip hop movement in terms of lyrics, representation and behavioral codes. Hip hop culture has codified its participants' attitudes and oral expressions, even their clothing styles. These are fixed in traditions that are inextricably linked to the song lyrics. Therefore, I will examine the way words and postures are being de-canonized to create new canons. As Black gay rappers (and other LGBTQ+ individuals) are more and more visible, I will concentrate on Lil Nas X—whose notoriety has brought new light to the presence of Black gay men in that culture—and on Kevin Abstract.

I will show how what used to be underground/grassroots rap has been becoming mainstream (at least for the general audience) and how, by getting more popular, those two artists' songs have created new canons which make us reassess their legitimacy in the protest movement. How do these canons lead to a new normalization, and thereby to new stereotypes of Black gay men? How do these lyrics and representations tend to create new images of African American male identities and how are those seen as dangerous by those who wish to adhere to previous canons?

Stéphanie Papa (Sorbonne Paris Nord), “Szeism: Contemporary Indigenous Poets and Decanonized Influences”

In *Red on Red: Native American Literary Separatism*, Muscogee Creek and Cherokee author Craig Womack describes his now widely-cited approach to reading writers of native nations in the United States: “Tribal literatures are [...] the oldest literatures in the Americas, the most American of American literatures. We are the canon [...] Without Native American literature, there is no American canon.” His argument, praised by many native writers, is not one of “inclusion”, but suggests the distinct native literary canon “predates” the Euro-American canon. Kimberley Blaeser notes, however, that Native poets are “inevitably influenced not only by their own tribal or pantribal background but also by the canon of American and world poets”, as most poets are. Enter “Szeism”, the term Cherokee and Huron poet Allison Adelle Hedge Coke uses to describe Chinese-American poet Arthur Sze's pedagogic style as a teacher at the Institute of American Indian Arts. Sze's students embraced “poetic departures from the established expectations”; drawing from their own indigenous cultures, they also found influences from experimental movements and international poets in translation. As a student, Hedge Coke began to dismiss “the notion that the poetic had to be anything anticipated from the school, from the publishing field, the Native Lit canon, the Native Renaissance, the newer Post-Renaissance Alexie/Louis movements”. Where do some of the most widely read indigenous poets who were students of “Szeism”

stand today? How do indigenous poets continue to challenge and decolonize what is considered to be part of the canon, whether Euro-American or Native? Has a decanonization occurred altogether? This presentation will explore these questions through the work of innovative contemporary indigenous poets, who agree that the variety of native nations writers eschews a fixed notion of “Native American poetry”.

Elise Angioi (Université de Paris 8), « Vers un canon poétique pluriel états-unien et non états-unien ? Le cas de « March of the Stylized Natives: the lost verses of kantan pescado » de LaTasha N. Nevada Diggs »

Cette présentation s’attachera à examiner les liens entre formation du canon états-unien et emploi de langues, et forme poétique traditionnelle étrangères dans la séquence poétique « March of the Stylized Natives » de LaTasha Diggs, poète et artiste sonore états-unienne contemporaine. La séquence est construite autour des *kantan chamorrita*, forme poétique des Îles Mariannes et de Guam. Chaque section, dont le titre est en Cherokee, inclut un vers tiré de cette archive, en Chamorro puis en anglais, puis un chant composé par Diggs dans ces deux langues. L’utilisation de langues étrangères n’est pas une nouveauté dans le canon poétique états-unien (Eliot, Pound). Toutefois, selon Marjorie Perloff, le plurilinguisme poétique contemporain est différent : il ne s’agit plus d’articuler des langues étrangères autour de l’anglais qui demeure la norme, mais d’envisager les relations entre les langues, leurs frictions et intégrations mutuelles (« Language in Migration » 730-1). Ces poésies plurilingues, comme celles de Diggs, remettent ainsi en question un canon poétique centralisé autour de l’anglais : comment redonnent-elles toute leur place aux diverses formes d’altérités qui construisent les États-Unis ? Quelle image des États-Unis ce canon crée-t-il ? Peut-on encore l’appeler états-unien ? Chez Diggs, le chant est d’abord composé en Chamorro puis traduit en anglais ; les deux langues se mêlent ensuite dans le poème par association allitérative, et sa traduction devient fragmentaire. Diggs privilégie l’harmonie des sons, rendant le langage des poèmes vaguement familier, et pourtant opaque : on fait l’expérience de l’altérité sans qu’elle soit assimilée par l’anglais. Diggs nous rappelle que depuis que les Îles Mariannes et Guam font partie des États-Unis le Chamorro (comme le Cherokee) et les *kantan chamorritas*, minorisés par l’anglais, disparaissent (*Twerk* 92). Nous verrons qu’employer cette forme poétique étrangère, ses archives et sa langue, est un geste éthique qui souligne l’histoire destructive de l’anglais, y compris dans le champ poétique. Diggs interroge ainsi la place liminale de ces poésies et de sa poésie, et, par conséquent, les limites poreuses de l’idée d’un canon poétique états-unien.

Atelier 28 / Panel #28 – Session 1 – Ruptures et continuités (salle / room J 006)

Le nouveau canon de la politique étrangère américaine : quelle légitimité ? / *What is the legitimacy of the new canon of US foreign policy?*

Raphaël Ricaud (Université Paul Valéry-Montpellier 3) et Pierre Guerlain (Université Paris Nanterre)

Frédéric Heurtebize (Université Paris Nanterre), « Déclin et / ou mutation de l’exceptionnalisme dans le canon de la politique étrangère américaine »

La politique étrangère du président Trump a été disruptive sur le plan rhétorique ainsi qu’en raison de son caractère imprévisible. S’il importe de ne pas minimiser le style présidentiel, les éléments de continuité ne doivent pas être sous-estimés, qu’il s’agisse de la politique de retrait du Moyen-Orient et de l’engagement dans une compétition de puissance dans l’Indo-Pacifique entamés sous Obama et poursuivis par son successeur, ou de l’unilatéralisme déjà patent sous Bush fils.

C’est donc probablement avec l’abandon de l’exceptionnalisme que la transgression de Donald Trump s’est avérée la plus spectaculaire. Pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, Washington a refusé d’endosser le rôle de chef de file des démocraties. Trump renonça ouvertement à promouvoir la démocratie et les droits de l’homme, ne serait-ce que sur le plan discursif, et tint même l’ordre libéral international (rules-based liberal international order) pour coupable des maux affligeant les États-Unis. La doctrine « We’re America, Bitch! », sembla annoncer un nouvel exceptionnalisme reposant uniquement sur l’affirmation d’un souverainisme fondé sur le hard power économique et militaire américain. La puissance brute devenait la principale – voire l’unique – mesure de cet exceptionnalisme. Pourtant, une telle vision contredit la notion d’exceptionnalisme telle qu’elle s’est

exprimée au cours de son histoire. Qu'il s'agisse de sa version puritaine au XVII^e siècle, de celle des Pères fondateurs de la Révolution ou de la jeune république, de la Destinée manifeste au XIX^e siècle ou enfin de celle du « siècle américain », l'exceptionnalisme posait comme principe que l'Amérique avait quelque chose à apporter au monde : vraie foi, liberté, égalité, démocratie, progrès...

L'Amérique se voulait exceptionnelle par sa générosité. Sous Trump, l'America First a revendiqué la fin de cette ère, tenté l'hégémonie illibérale et porté un coup dur à l'exceptionnalisme américain. Mais qu'en est-il sous l'administration Biden ? « America is back » a annoncé le successeur de Trump. Mais à l'heure du retour des conflits de puissances, face notamment à la montée en puissance de la Chine, qu'ont les États-Unis à offrir ? Le souverainisme et la défense des intérêts américains au sens strict, ne sont-ils pas (re)devenus le new normal du canon de politique étrangère américaine – si tant est qu'ils n'aient jamais cessé de l'être ?

Pierre Guerlain (Université Paris Nanterre), « Lignes de continuité entre Trump et Biden »

Cette communication abordera le problème de la continuité de la politique étrangère américaine entre les administrations Trump et Biden. La continuité entre administrations est la règle, elle a caractérisé le passage de George W. Bush à Barack Obama et s'explique par la multiplicité des acteurs qui interviennent dans la formulation de la politique étrangère. Déjà en 2000 Justin Vaïsse avait écrit à propos de la politique étrangère : « C'est une sorte d'énorme navire, difficile à réorienter et à manœuvrer, mais d'une telle inertie qu'il paraît avancer tout seul, quoi qu'il arrive, insensible aux petits aléas de l'histoire ». S'il y a quelques réorientations avec l'arrivée de Biden à la Maison Blanche, notamment sur l'accord de Paris sur le climat, celles-ci sont marginales par rapport aux continuités en ce qui concernent les relations avec la Chine, Cuba, l'Iran ou le Venezuela et même, si l'on analyse les politiques effectives plutôt que les déclarations, avec la Russie. Cette présentation s'inspirera des travaux de Michael Glennon et des événements qui ont marqué la première année de pouvoir de Biden. Le navire sous Biden semble parfois plus proche des années Trump que de celles d'Obama (Iran, Cuba).

Pierre Bourgois (UCO Angers), « L'Amérique est-elle de retour ? Le regard des néoconservateurs sur la politique étrangère de Joe Biden »

Le néoconservatisme états-unien a connu une audience considérable ces dernières années. On associe effectivement ce courant de pensée à la politique étrangère « agressive » menée par l'administration de George W. Bush au Moyen-Orient au début des années 2000 et plus particulièrement, aux interventions militaires effectuées en Afghanistan en 2001 et surtout, en Irak en 2003. À ce titre, la fin de la présidence Bush marque également celle du « second moment » néoconservateur, le premier étant celui des années Reagan. Isolés durant l'administration de Barack Obama et globalement déçus par sa politique à l'international, les néoconservateurs font partie des principaux opposants à Donald Trump durant l'ensemble de son mandat, en particulier sur le plan de la politique étrangère. Ils lui reprochent notamment son manque d'intérêt pour la promotion de la démocratie et les droits de l'homme, ainsi que sa déstabilisation de l'ordre international libéral. Ainsi, en 2020 (comme ce fut le cas en 2016 avec Hillary Clinton), ceux qui semblaient, quelques années auparavant profondément liés au GOP soutiennent le candidat démocrate pour la présidentielle, Joe Biden apparaissant finalement bien plus en phase avec la vision néoconservatrice du monde. En proclamant début 2021 le « retour de l'Amérique », le 46^e Président redonne alors de l'espoir aux neocons sur le rôle des États-Unis au sein du système international, eux qui défendent depuis la fin de la Guerre froide un maintien du leadership américain.

Pourtant, comment les néoconservateurs voient-ils la politique étrangère de Joe Biden depuis le début de sa présidence ? En d'autres termes, les États-Unis sont-ils réellement de retour à leurs yeux ? Ce travail envisage d'analyser la politique étrangère de Biden à travers le regard particulier des néoconservateurs. En cela, plus que la vision néoconservatrice en tant que telle, il s'agit de mettre en lumière ce que ce positionnement nous dit de la puissance américaine et de son rôle à l'international.

Atelier 24 / Panel #24 – Session 1 (salle / room J 008)

Féminiser le Western au 21st siècle : Légitimer le discours féminin et défier l'autorité masculine / *Feminizing the Western in the 21st Century : Legitimizing Female Discourse and Challenging Male Authority*

Anne-Marie Paquet-Deyris (Université Paris Nanterre) et Gilles Menegaldo (Université de Poitiers)

Jean-Marie Lecomte (Université de Lorraine), « Métaphysique de la féminité dans le cinéma de King Vidor et westerns du 21^{ème} siècle : du classicisme au post-modernisme »

Cet atelier se propose d'examiner quelques facettes « transcendantales » de la féminité westernienne dans *True Grit*. King Vidor, influencé par la pensée philosophique de Mary Baker Eddy, a souvent été associé à une école transcendantale et les figures féminines imposantes de ses films classiques prennent une allure atypique, loin des clichés westerniens. Mais, dans la lignée vidorienne, c'est surtout le statut ontologique de Mattie Ross, l'adolescente vengeresse de *True Grit* des frères Coen qui va nous intéresser. Dans sa représentation à la fois verbale, vestimentaire et actancielle, elle est façonnée par les cinéastes comme une puissance de volonté pure lancée dans un parcours initiatique et spirituel qui la place au-delà de la matière. Son austère radicalité est proche d'une métaphysique de l'être féminin qui agit envers et contre tout.

Lara Cox (Université de Paris), “Gun-toting Gals, Foreign Feminism, But What’s New for Hollywood? An Analysis of Three Westerns from the 2010s”

Slow West (MacLean, 2015), *In A Valley of Violence* (West, 2016), and *Savage State* (Perrault, 2019), all released in the 2010s, appear to conform to the idea of the feminist transformation of the Western (Wildermuth 2018, Matheson 2020). The women in these films know how to wield a gun and don't hesitate to use their weapons to bring down the proverbial baddies. The films may also be brought together because their leading ladies are not American but West European, more specifically, French and Scottish.

Western European women have long enjoyed a tradition of escaping restrictive gender norms in the Western, as I demonstrate by comparing *Savage State* (2019) to *Westward the Women* (Wellman, 1951) and *Slow West* (2015) to *Something Big* (McLaglen, 1971). The women in these films occupy an “ethnic margin” to borrow Charles Ramírez Berg's term (79-80). They are not from the frontier's dominant “Anglo-American old stock” (Bold 2) and its sexually-morally pure—and highly passive—WASP women (Slotkin 1992). If their active sexuality draws comparisons with American Indian, Mexican, and African American women, these white foreigners are not dealt the same hand of tragedy (death or being jilted) and are allowed to triumph in love and life in the end.

While ethnicised (but pointedly not racialised), “foreign feminism” is nothing new, it has not been a dominant trend in most recent Hollywood Westerns. *Slow West* was a UK-New Zealand co-production and *Savage State* a French-Canadian one—Hollywood being phobic of casting Frenchwomen in lead roles since Isabelle Huppert's participation in the notorious commercial flop, *Heaven's Gate* (Cimino, 1980) (Cox 2020). While American Western *In A Valley of Violence* may display a gun-toting heroine, it is not the character played by Karen Gillan, who in any case had to adapt her Scottish brogue to play the American character Ellen. Rather, her sister Mary-Anne, played by American actress Taissa Farmiga, guns down the villain. If Hollywood Westerns have never looked too kindly on American Indian, Mexican, and African American women, in recent years women at the “ethnic margin” have also disappeared from its business model. With the progressive eradication of ethnic difference—what Robyn Wiegman calls “white particularity” (1999)—has the Western really been “feminised” in recent years or further racially homogenised?

Gilles Menegaldo (Université de Poitiers), “Subverting Classic Western Codes and Women's Empowerment in *Meek's Cutoff* (Kelly Reichardt, 2010)”

In *Meek's Cutoff* (2010), based on a historical event (1845) on the Oregon trail, K. Reichardt subverts classical Western tropes, questioning some stereotypical characters of Western mythology like the pathfinder. Stephen H. Meek (B. Greenwood) an experienced scout and self-proclaimed Indian hater is hired as a guide by three families hoping to reach an Oregon community. In order to avoid the Blue Mountains and potentially hostile Indians, Meek chooses to cross the desert, but his “cutoff” leads nowhere. The pioneers can only count on the hypothetical help of an enigmatic captured Indian that may lead the families to their destination or to their doom. The film revises pioneer mythology in a context of barren and hostile landscape, foregrounding women characters. The film offers radical aesthetic choices, refusing action scenes, dramatization and the spectacular. Stress is laid on the observation of

everyday life and laborious processes. Reichardt privileges slow rhythm and long takes, avoiding a scopical exaltation of space and denying a romanticized approach to nature. The choice of the square frame is significant. As Reichardt states: "I like the high foreground and background that you get in the square and that you don't get in the wide frame". Sound and light are key elements deployed by the director in pursuit of formal austerity. Dialogue is sparse and muted, sometimes inaudible. The refusal of narrative closure is noticeable.

This paper will first analyse some significant formal features of the film's mise en scene. It will then focus on three aspects: the deflating of the scout figure, the (partial) reversal of power relationships between men and women and the characterization of the Indian which resonates with the context of production, in particular with the Iraq war, G.W. Bush's politics and the relationship to ethnic minorities and the foreign Other.

Atelier 5 / Panel #5 – Session 1 (salle / room J 010)

Confer : mais pour quoi faire ? Stratégies référentielles, entre légitimité et jeu d'autorité / When texts refer to other texts: playing with legitimacy and redefining authority through textual references

Pauline Pilote (Université Bretagne Sud) et Julien Nègre (ENS Lyon)

Pauline Pilote (Université Bretagne Sud) et Julien Nègre (ENS Lyon) : « *Confer* : mais pour quoi faire ? »

Parmi les différentes stratégies dont dispose le texte littéraire pour établir sa propre légitimité, la référence à des documents extérieurs est l'un des moyens les plus sûrs de faire autorité. À la manière d'un ouvrage scientifique, le texte s'appuie sur des objets qui lui sont extérieurs : sources manuscrites, textes antérieurs, traités, mais aussi cartes de géographie, documents d'archives, comptes-rendus, etc. Au premier abord, ces différents objets sont convoqués car ils viennent apporter une forme de garantie : d'authenticité, de véracité, d'exactitude, notamment. Ils servent à placer le texte de fiction au sein d'un réseau de documents qui assurent la légitimité des propos avancés (notamment dans le contexte fictionnel), que ce soit par la référence à un texte considéré comme canonique ou par le renvoi à des documents hors du champ littéraire.

Mais ils permettent aussi d'ouvrir le texte vers un horizon plus large, le moment de la référence devenant un espace liminal qui est à la fois intratextuel, et ouvert vers l'extérieur. En témoigne tout particulièrement l'usage des notes de page dans les textes de fiction, qui créent sur la page, sous le texte principal, un espace textuel à part, où va jusqu'à se déployer parfois, au-delà du simple renvoi, une histoire parallèle. La note infrapaginale ou la référence extratextuelle ouvrent une porte vers d'autres textes et d'autres objets et brouillent ainsi la frontière entre le texte et son extérieur.

En désignant ainsi son dehors, le texte laisse alors voir ses coutures : il place au premier plan son statut d'artefact, mais laisse également deviner la présence de l'auteur ou autrice, chef d'orchestre habituellement escamoté derrière les voix narratives, qui réinvestit son texte pour montrer sa présence. Loin du simple *name-dropping*, le recours à une référence qui est exploitée par le texte devient le moment d'un dialogue entre l'auteur et son lectorat, autour d'une connaissance partagée si la référence est littéraire ou culturelle, ou une invitation à aller prolonger le récit vers d'autres lectures quand une référence précise est donnée. Il s'agit alors de dessiner, autour du texte, un lieu commun et de créer une connivence entre l'auteur et son lectorat. Dans cette discussion autour du texte se pose des enjeux de légitimation, dans la mesure où l'auteur se positionne par rapport à d'autres textes. Mais que dire alors des notes illisibles ou fausses, lorsque les objets extratextuels convoqués sont eux aussi fictifs ?

Cette introduction à l'atelier permettra de lancer quelques pistes en identifiant une série de termes, de pôles et de nœuds problématiques autour desquels s'organiseront les questions soulevées par les interventions qui suivent.

Caroline Hildebrandt (ENS Lyon), « Déconstruction du droit et à-venir de la justice dans "Benito Cereno" : à propos de la déposition légale d'Amasa Delano »

L'inclusion d'une déposition légale par Melville à la fin de sa nouvelle « Benito Cereno » fit l'objet de nombreuses critiques et interprétations. La nouvelle narre la visite du capitaine Amasa Delano sur le San Dominick, négrier en difficulté sous la commande du capitaine Benito Cereno. Alors que Delano

quitte le bateau, Cereno le suit brusquement pour tenter d'échapper à ce que le premier comprend être une mutinerie des esclaves qui avaient pris le contrôle du bâtiment.

Melville base son écriture sur le récit historique du capitaine Delano qui inclut également sa déposition légale, citée par Melville à la fin de sa nouvelle. La déposition à la fin du récit fut considérée lors de la publication comme un défaut de la part de l'auteur. D'autres critiques, plus récentes, ont reconnu les liens étroits qui unissent le récit des événements à bord du San Dominick et la déposition, entre perception limitée et invérifiable des événements dans le régime légal donnant lieu à la subversion de celui-ci par la fiction, et prise en compte d'un caractère fictionnel généralisé attribué aux deux régimes d'écriture, littéraire et légal.

Prenant acte de la triple disjonction entre récit de fiction, texte historique et texte légal, cette présentation s'attachera à explorer les enjeux de la convocation et manipulation d'une déposition dans le corps de la nouvelle, en ramenant l'analyse sous le prisme de la différence entre droit et justice à bord du San Dominick, microcosme de l'Amérique antebellum. Pour y réfléchir, nous nous proposons de suivre les préceptes de Jacques Derrida dans son texte « Force de Loi » (1994). Selon Derrida, la justice est irréductible à l'idée du droit qui reste empêtré dans une logique universalisante d'application (enforcement) endogène, à l'autoritarisme violent, aveugle aux ambiguïtés et singularités de la société dans laquelle le droit s'applique.

Dans « Benito Cereno », la déposition légale fonctionne comme supplément à la fiction. Citée et réécrite par Melville, elle accentue les omissions originales de la déposition de Delano. Elle est suivie de la réémergence du récit qui ne fait que souligner les manquements d'une loi cautionnant les idéologies esclavagistes, alors que les capitaines s'acheminent vers le procès dont l'issue est déjà connue du lecteur qui vient de lire la déposition. La poétique de la nouvelle se révèle ainsi au lecteur : la force du droit y est figurée sous le régime d'une tautologie généralisée qui figure le droit antebellum et trace un cercle clos se refusant à toute force externe – rébellion et répression y restent intimement enchevêtrées. C'est toutefois la parole muette de l'esclave qui ouvre le texte à l'à-venir de la justice – entendu par Derrida comme temporalité ouverte à la venue de l'autre, sans lequel il n'y a pas de justice. Figurée dans le texte par un nœud de cordages tendu par l'un des esclaves à Delano, avec, pour seul commentaire, un appel à une force autre à le défaire (« for some one else to undo »), la parole muette ferme le texte avec Babo, chef de la mutinerie dont la tête, décapitée, surplombe le champ des forces du droit américain. Au lecteur, antebellum et contemporain, de reconnaître ces figures textuelles du tort (selon les mots de Jacques Rancière qui compléteront notre prisme) disséminées dans le texte, et de composer les coordonnées d'un droit neuf à l'aune de l'horizon de la justice, à-venir du texte melvillien.

Aliette Ventéjoux (Université Jean Monnet) : « Écrire à l'ombre des auteurs disparus : autorité et intertextualité dans la littérature post-11 septembre »

La catastrophe du 11 septembre 2001 est bien souvent décrite comme l'événement marquant l'entrée dans le XXI^e siècle, comme une rupture. Or, en s'intéressant aux romans américains qui appartiennent à la littérature post-11 septembre, il devient rapidement évident que de nombreux auteurs ont choisi de faire référence à celles et ceux qui les ont précédés, et de placer leurs romans sous leur autorité. Qu'advient-il alors de cette idée de rupture si souvent associée au 11 septembre ? Pourquoi n'apparaît-elle pas nettement dans la littérature post-11 septembre ? Nous nous proposons ici de montrer, en nous appuyant entre autres sur deux romans appartenant à cette littérature, que les ouvrages qui la composent s'inscrivent bien souvent dans une continuité mondiale et transnationale, afin de souligner l'importance de l'inscription de cette catastrophe dans l'Histoire. Que ce soit grâce au paratexte, et tout particulièrement à l'épigraphe, ou par des références nombreuses à d'autres romans, Colum McCann et Mohsin Hamid s'attachent à jouer avec le lecteur et à réaffirmer un ancrage de la littérature post-11 septembre dans une littérature américaine et mondiale plus large. Dans leurs romans *Let the Great World Spin* et *The Reluctant Fundamentalist*, ils convoquent par exemple Fitzgerald, les Mille et Une Nuits ou encore Tennyson pour réaffirmer l'importance de la continuité de l'acte d'écriture, ainsi que celle d'un dialogue avec des romans antérieurs. Comme le souligne Birgit Däwes, « [t]hese novels' forms, themes, and structures largely show that – especially in times of crisis – human beings return to stable epistemological patterns, reintroducing order by means of conventional cultural formats. » Cette communication sera l'occasion de revenir sur les différentes références à d'autres textes utilisées par les romanciers choisis, ainsi que sur les raisons de l'utilisation de ces objets extérieurs, pour insister sur une volonté de faire sens d'un événement a priori incompréhensible, tel un acte terroriste, en le réinscrivant dans une histoire plus large.

11h00-11h15 Pause-café / Coffee break

11h15-12h15 Conférence plénière / Keynote speech (Amphi 1, bâtiment Rosa Bonheur)

Sarah J. Jackson, Annenberg School for Communication (UPenn)

“The Light of Truth” : Counterpublic Canons & the Case of Black Mediamakers

Discutant·e·s / Discussants : Elizabeth Mullen & Sébastien Mort

12h30-13h45 Déjeuner / Lunch

CROUS Cafet' Le Veracruz, Esplanade des Antilles, 33600 Pessac

13h45-15h45 Ateliers / Panels

Atelier 21 / Panel #21 – (salle / room J 010)

Les destinées historiques comme fondement de la légitimité : le genre biographique dans la culture populaire / *Historical destinies as the foundation of legitimacy: the biographical genre in pop cultural studies*

Danièle André (Université de La Rochelle) et Jeanne Ferrier (Université Paris Cité)

Gary Morra (Université de Franche-Comté), « William Wallace, une histoire transmise dans un film de fiction »

Braveheart est un film américain réalisé par Mel Gibson. Fort de ses cinq Oscars et de près de 210 millions de dollars de recettes au box-office mondial, c'est un des plus grands succès de l'année 1995. A travers cette œuvre, Mel Gibson met en lumière un pan de l'histoire écossaise, et plus particulièrement le personnage de William Wallace. L'objet de cette communication sera de voir de quelle manière l'histoire de cette figure de la résistance écossaise est transmise dans un film de fiction.

Nous verrons tout d'abord que *Braveheart* a permis de mettre en avant, à l'échelle mondiale, une grande figure du roman national écossais. Mel Gibson crée une nouvelle figure d'autorité en la personne de William Wallace, jusqu'alors méconnu du grand public en dehors des frontières britanniques, en permettant au public de s'appropriier son parcours de vie. Les personnages et les batailles évoqués sont bien réels : Robert Bruce, la reine Isabelle, ou encore la bataille de Stirling.

Nous nous intéresserons ensuite au fait que cette production est un film basé sur l'histoire et non un documentaire. Dès lors, les finalités de mise en images diffèrent : il y a nécessité de transformer le récit historique en récit accessible et *bankable*. Le film a ainsi suscité une certaine controverse historique, notamment liée au fait que le scénario se base essentiellement sur un poème épique écrit au XV^{ème} siècle par Harry l'Aveugle. Les scénaristes ont donc romantisé une histoire qui l'était déjà. Mel Gibson ne s'en cache pas, prétendant présenter avant tout « une expérience cinématographique », et insistant sur le fait que l'on « sait peu de choses sur cet homme ».

Ce dernier point soulève une autre problématique. Des mots même de Gibson, Wallace était un personnage nettement moins « gentil » que le héros du film. Il le décrit même comme un véritable « monstre ». Dès lors, la vision positive que le film porte sur Wallace risque d'influencer la manière dont ce personnage restera dans les mémoires.

L'étude de *Braveheart* apporte un éclairage particulièrement intéressant sur la manière dont une histoire est transmise dans un film de fiction, étant donné que c'est un film qui a connu un succès planétaire et qui s'intéresse à un personnage méconnu hors de son pays, et pour lequel il n'y a pas d'autre vision à opposer à celle portée par Mel Gibson sur grand écran.

Marc Arino (Université de la Réunion), « *Ma vie avec John F. Donovan* (2019) de Xavier Dolan : enjeux d'un biopic fictionnel »

Ma vie avec John F. Donovan (*The Death and Life of John F. Donovan*, 2019) de Xavier Dolan, relate l'histoire fictionnelle (quoiqu'inspirée au départ de l'expérience de Xavier Dolan lui-même) d'un jeune acteur nommé Rupert : celui-ci est interviewé au début du film à propos de la publication d'une correspondance épistolaire qu'il a entretenue durant son enfance avec un homme plus âgé, John F.

Donovan, vedette (tout aussi fictionnelle) de la télévision américaine qu'il a idolâtrée. Pour plonger le spectateur dans la biographie de John F. Donovan, Xavier Dolan reprend habilement la même structure par flash-back et le même procédé narratif de l'interview que dans son film *Laurence Anyways* (2012). Le spectateur connaît donc d'emblée la fin tragique de John et revit ensuite, via l'entretien avec la journaliste et via les flash-back, les événements qui ont précipité l'acteur – un homosexuel qui refoule et qui cache sa sexualité par peur de compromettre sa carrière – dans sa chute médiatique. Il découvre aussi comment il a eu un rôle positif majeur dans la construction identitaire et la vocation de Rupert, qui montre à la fin du film qu'il assume sa propre homosexualité tout comme son désir d'être acteur.

Il s'agira donc de voir comment John F. Donovan s'enferme dans son rôle d'acteur, en mettant en scène sa vie privée pour qu'elle corresponde à ce qu'il pense qu'attendent le public et ses employeurs. En jouant un rôle qui ne parvient pas à dépasser les stéréotypes liés à la préférence sexuelle, son entreprise est vouée à l'échec car il aspire malgré tout à se rendre transparent et à vivre pleinement sa sexualité. La volonté de réussir à interpréter un supposé idéal sociétal et la peur de voir son homosexualité révélée le font s'auto-détruire, le film pouvant être vu comme une critique acerbe de la mentalité du système hollywoodien.

Nous étudierons la façon dont le personnage de Rupert, enfant acteur américain déraciné à Londres et rejeté par ses camarades, et celui de John incarnent l'un pour l'autre une bouffée d'oxygène, par rapport à la marginalisation du premier et la crainte d'être ostracisé du second. Leur correspondance privée représente également un dérivatif par rapport aux liens étroits et tendus qu'ils entretiennent avec leur mère respective.

Nous verrons ainsi comment évoluent les personnages parallèlement l'un à l'autre, entre soumission et révolte, « entre vérité et mensonges, symbole de ce jeu perpétuel avec la réalité qu'est le cinéma »⁸. C'est ce que nous donne à voir ce magistral biopic : son caractère fictionnel permet à la fois de montrer, dans le cadre d'une mécanique tragique assumée, la difficulté de faire coïncider personnalités intime et publique, et d'intégrer l'histoire de Rupert, double de John, qui donne une profondeur et une réflexivité à la structure et à la signification du récit, garantes d'une grande réussite.

Marie Bennett (Université de Winchester), “‘*Any Way the Wind Blows*’: The Portrayal of Freddie Mercury in the biopic *Bohemian Rhapsody* (2018)”

The death of Freddie Mercury, lead singer of the group Queen, in November 1991, was met with an outpouring of grief from fans around the world. Although there had been much speculation about Mercury's state of health, any suggestions that Mercury might be seriously ill were continually brushed aside by the other band members. In fact, Mercury had been diagnosed with HIV (Human Immunodeficiency Virus). At midnight on the 23rd November 1991, a statement was issued to the press stating that the singer had developed AIDS (Acquired Immunodeficiency Syndrome.) He died on the evening of the 24th November, aged just 45.

Musicians and composers have been popular subjects for biopics. According to Jane Feuer, ‘[I]t would seem that at one time or another, every composer, bandleader and entertainer who ever graced the stage or screen has had his or her life immortalized in a Hollywood musical biopic’ (1982: 96). Although biopics purport to narrate an authentic life story, they are one way in which myths about the person represented can be formed, with scriptwriters sometimes exaggerating known facts, manufacturing characters that do not really exist, or inventing incidents that never actually took place, either to make someone's life story more interesting or remarkable, or to create entertainment value. Such tales can then be retold often enough to be accepted as truths.

In this paper, I discuss the biopic as a filmic genre and explore the representation of Mercury in the biopic *Bohemian Rhapsody* (Bryan Singer, 2018), in which he is played by the American actor Rami Malek. While *Bohemian Rhapsody* was a commercial success, the movie has been much criticised for its factual inaccuracies. Indeed, the film's narrative begs many to ask whether, to paraphrase some words from the song after which the movie is named, it really portrays Mercury's real life, or is just a fantasy.

Yvelin Ducotey (Université d'Angers), « Un biopic ‘mainstream’ et militant est-il possible ? »

⁸ <https://www.premiere.fr/Cinema/News-Cinema/Ma-vie-avec-John-F-Donovan-Xavier-Dolan-au-top--Critique>

Dans son ouvrage, *Whose Lives Are They Anyway? , The Biopic as Contemporary Film Genre*⁹, Dennis Bingham s'interroge sur la portée idéologique et contestatrice du film biographique *Malcolm X* (Spike Lee, 1992). Le réalisateur Afro-Américain auteur de *Do the Right Thing* (1989), n'a jamais caché un engagement politique prononcé, que ce soit dans ses films ou au cours de diverses interviews. Il est donc tout sauf surprenant qu'il ait mis en scène une fresque biographique portant sur l'icône contestatrice qu'était Malcolm X.

Seulement, et toujours d'après Bingham, Spike Lee a proposé un biopic des plus académique. En d'autres termes, ce portrait respecte les canons du genre tels qu'instaurés par les studios hollywoodiens dans les années 1930, et plus précisément, la Warner avec son premier cycle de biopics. Le cas de *Malcolm X* illustre ainsi un écueil du biopic dit « militant », à savoir une adéquation, consentie ou non, de la part d'un cinéaste aux modèles canoniques du genre. Un tel choix artistique et narratif semble amenuiser la portée contestatrice de l'œuvre, témoignant d'une certaine inadéquation cette fois, entre le fond et la forme.

Car, le biopic développé par la Warner s'intéressait essentiellement aux *Great White Men*, que ce soit Émile Zola, Louis Pasteur ou bien évidemment Abraham Lincoln, sujet de trois biopics entre 1930 et 1939. Ce modèle générique perdure aujourd'hui (*Le Discours d'un roi*, Tom Hooper, 2010), seulement il est parfois adapté à d'autres figures, issues de diverses minorités (féminines, Afro-Américaines, LGBTQI+, etc.), comme l'illustre parfaitement le portrait filmique *Harvey Milk* (Gus Van Sant, 2008).

La question demeure la même. Ces longs-métrages témoignent-ils d'une quelconque adéquation entre le fond (idéologique) et la forme (artistique) ? Il est évident qu'une telle représentation dans des films dits « *mainstream* » est essentielle à l'heure actuelle, car participant à un processus de désinvisibilisation. Pour autant, est-il nécessaire d'embrasser une formule générique canonique pour prendre part à ce mouvement ? Cette communication vise à questionner la portée polysémique de ces biopics antinomiques, puisque consensuels et militants, tout en interrogeant un éventuel travail de réappropriation culturelle et générique de la part des réalisateurs et réalisatrices. Ou, au contraire, faut-il chercher dans la veine auteuriste des biopics afin de déceler une possible adéquation entre le fond militant et la forme artistique, comme semble le suggérer un portrait filmique tel que *Hunger* (Steve McQueen, 2008) ?

Atelier 18 / Panel #18 – Session 2 (salle / room J 004)

Canon(s) transnationaux en Amérique : diasporas, mobilités et déplacements dans les arts / *Transnational canonicity in America: diasporas, mobilities, and placelessness in the arts*

Mélanie Joseph-Vilain (Université de Bourgogne) et Kerry-Jane Wallart (Université d'Orléans)

Marine Paquereau (Université de Bourgogne), “Bone soup and hot dogs: the exploration of transnational identity in *Krik? Krak!* by Edwidge Danticat.”

Krik? Krak!, by Haitian American writer Edwidge Danticat, begins with a contemporary rewriting of the Middle Passage: in “Children of the Sea”, an unnamed young man flees Haiti and tries (but fails) to reach the shores of Florida, while the letters of the girlfriend he left behind bear witness to the country's political unrest and systemic violence.

Two other stories in the collection explicitly deal with transnational mobility, or what Patti M. Marxsen calls “the essential Haitian dilemma of displacement”: “New York Day Women” and “Caroline's Wedding” both describe what happens *after* the Haitian characters have escaped their motherland and settled in the United States, where they are confronted with new norms and conventions.

In this paper I would like to show how Danticat's esthetics of fragments, illustrated by the motif of physical (in)completeness, the use of cross-generational conflicts (through “culinary nostalgia”, for instance) or the structure of the stories themselves, allows her to question the relevance of the

⁹ Bingham, Dennis, *Whose Lives Are They Anyway? , The Biopic as Contemporary Film Genre*, New Brunswick: Rutgers University Press, 2010.

characters' Haitian legacy in the US and address the difficulties of adjusting to and asserting one's transnational identity.

Gabrielle Adjerad (Université Paris Nanterre), “‘Kerouac’s America is nothing like this America’—rewriting the road-trip in Valeria Luiselli’s *Lost Children Archive* (2019)”

Defined by its author who was born in Mexico as a “novel with immigration” rather than as a “novel about immigration” (Zamora, 2019), *Lost Children Archive* (2019) espouses the quintessentially American structure of the road-trip. Yet, Luiselli revisits national memory through members of a reconstituted family - whose ethnicity is only subtly alluded to – who abruptly leave their life to chase echoes in the desert. The father is in search of vanished traces of Apache history, the mother is pursuing the spectral presence of Mexican children crossing the border. Luiselli thus challenges an archetypal image of the desert as ahistorical and natural (Limerick, 1985), peopling the Southwest with social vestiges of “the legacy of conquest” and Hispanic genealogy (Limerick, 1987). Plural intertextual references to Homer, Dante or Juan Rulfo also defamiliarize narratives of conquest associated with this trajectory (Pétillon, 1979) reverberating more circular and static literary drifts. As the middle-class intellectual characters move westward in their journey of dispossession, on the verge of marital fracture and familial separation, they endow the book with a strange emotional tonality enlarging “the affective vocabulary of migration” (Cvetkovich, 2003), contesting any simple form of “sentimental activism” (James, 2021) and making us feel the borderland, in words quoted in the book, as “the emotional residue of an unnatural boundary” (Anzaldúa, 1987).

Julie Irigaray (University of Huddersfield), “‘An old-fashioned American’ with a ‘British tempo’: Sylvia Plath, England and her Transnational Identity”

Between 1955 and 1963, Sylvia Plath moved back and forth between the USA and England. Cultural gaps and feelings of uprootedness found their way into Plath’s writing, but with the exception of scholars like Tracy Brain and Paul Giles, there has been a tendency in academia not to take this into account. Yet identity is a concept which preoccupied Plath throughout her life: while acknowledging her German and Austrian heritage, she suffered exclusion because of it. Plath’s position as a first- and second-generation American is a complex one that deserves to be analysed as some of her short stories deal with this subject. There is also a clear dichotomy between Plath’s American identity and her sense of belonging in England as expressed in her letters, diaries, poems and short stories. Drawing on this material, this paper will examine how Plath defined Americanness and criticised her native and adoptive countries in her writing. By studying her identity as a foreigner in England, an outsider in her own country, a woman in a mixed-nationality marriage, and a writer with connections with Europe, it seeks to answer the pivotal question: how did Plath’s transnational identity shape her work?

Aristi Trendel (Le Mans Université), “Psychic Split and Transcultural Weave: The Transnational Outlook in Julia Alvarez’s *How the Garcia Girls Lost their Accents* (1991), André Aciman’s *Harvard Square* (2013), and Teju Cole’s *Open City* (2011)”

New Mobilities offer a fresh outlook into the traditional roles of victors and victims and seem to challenge the cemented legacy of colonial victimhood marking an attempt to reconfigure the postcolonial canon and create “subjects in becoming” (Braidotti). The novels of these three translingual writers, Julia Alvarez, André Aciman, and Teju Cole, involving diverse linguistic and geographical backgrounds, on the one hand, testify to the psychic split associated with translingualism, and on the other hand, lay the groundwork for “a transcultural mode” of being (Welsch, Epstein) that has political implications. This paper studies the depiction of the psychic split in the narrative which morphs into a productive doubling of perspectives that goes beyond the fragmented consciousness of postmodern culture. Though anchored in the US, these three novels display the “translingual sensibility” (Kellman), the “transcultural perspective” (Dagnino), and finally the “transnational consciousness” (Vertovec) that marks the new nomads.

Atelier 16 / Panel #16 (salle / room J 006)

Anthologies, canons et contre-canons / Anthologies, canons, and counter canons

Marie-Jeanne Rossignol (Université Paris Cité) et Marlene Daut (University of Virginia)
Discutant : Yohann Lucas (Université de Rouen Normandie).

Marie-Jeanne Rossignol (Université Paris Cité), “Revisiting *De la littérature des nègres* : The first anthology of African-American literature”

De la littérature des nègres (recently re-translated into English with a new title, *Of the Cultural Achievements of Negroes*) was written by the Abbé Grégoire, a famous French revolutionary, antislavery activist and African colonization pioneer, and published in 1808. To literary scholars, Henry Grégoire’s book, both a paean to great black men and women and an authentic anthology of black Atlantic writers of the late 18th century, can be considered as the first attempt by a European intellectual to introduce African American literature into the general body of world/European literature. However, historians seem to know little about the publication context of this vehement pamphlet on behalf of black personalities and authors. Why was it published in 1808? Was the book Grégoire’s way of celebrating the slave trade ban passed in Britain and the United States? But then why didn’t he write a pamphlet on the slave trade instead? Were the books he used part of the stock of antislavery literature sent by British abolitionists in the late 1780s, and had he started his own book in the 1780s? Why was the translation into English two years in the making? And why was the translated book slightly modified? Did Jefferson, a target of Grégoire as a result of his racist views, delay the translation? Was the anthology a model for African Americans in their later efforts at compiling “great men’s lives,” and if so, why didn’t they mention Grégoire as a source? This paper will not confront all of these questions, but relying on Grégoire correspondence, from the 1790s to 1810, I will try and retrace what we can know for sure about the publication history of this pioneering publication.

Claire Parfait (Université Sorbonne Paris Nord), « Anthologies africaines américaines publiées par souscription fin 19ème-début 20ème siècle »

Cette communication s’intéressera à deux anthologies africaines américaines publiées par souscription par la maison d’édition (blanche) J.L. Nichols : *Progress of a Race* (1897) et *Twentieth Century Negro Literature* (1902). Contrairement à d’autres anthologies de la même période, qui s’adressent presque exclusivement à un lectorat noir, ces deux ouvrages ciblent un public double, de Blancs et de Noirs, à l’exemple de la plupart des anthologies africaines-américaines publiées avant la guerre de Sécession. Quel panthéon de grands hommes et femmes est proposé au lecteur des deux ouvrages ? Quelles stratégies l’éditeur avait-il adoptées pour attirer un public double ?

Sébastien Heiniger (Institut des Mondes Africains – Campus Condorcet), « La *Nouvelle somme de poésie du monde noir*, une tentative de construire un canon ? »

En 1966, à l’occasion du Festival mondial des arts nègres de Dakar, la revue *Présence Africaine* publie son 57^e numéro qui rassemble 144 poètes et 393 poèmes. Ouvrage collectif, la *Nouvelle somme de poésie du monde noir* est une anthologie plurilingue, rassemblant des poèmes écrits dans cinq langues différentes (français, anglais, portugais, espagnol et néerlandais). Dans la première partie de ma contribution, il s’agira de ressaisir les intentions des anthologistes et leurs conceptions de la « poésie du monde noir » à partir de l’appareil d’accompagnement et de l’organisation de la *Nouvelle somme*. Se manifeste une volonté de donner corps tant à une littérature (« la poésie du monde noir »), qu’à une communauté imaginée (« le monde noir »). Dans un second temps, il importera de se demander pourquoi cette anthologie, qui figure mieux que toute autre le versant francophone du panafricanisme, est aujourd’hui largement méconnue.

Sara Vergari (Aix-Marseille Université), « Les anthologies de poésie italienne féminine dans les années 1970 : le contre-canon à la poésie dominante »

À partir du début du XX^e siècle, dans le cadre de l’étude et de la diffusion de la poésie, ils paraissent en Italie des anthologies qu’on appelle les *anthologies d’auteur*, un instrument critique et lieu de débat qui deviendra tout au long du siècle le lieu prévu à établir le canon lyrique italien. Cependant, si l’on envisage les sélections des poètes choisis par les directeurs on peut facilement remarquer que le canon reconnu de la poésie italienne du XX^e siècle est presque uniquement composé par les hommes. Écartées

pour des raisons sociales et pour une mystification de la poésie féminine, il y a plusieurs autrices qu'auraient bien mérité d'y être incluses. C'est pour cette raison que, à partir des années 1970, le mouvement de poésie féministe propose des anthologies composées et dirigées uniquement par des femmes, afin de réaliser un contre-canon à la poésie masculine dominante. Dans cette intervention on cherchera à reconstruire le rôle contre-canoniques de ces anthologies de poésie féminine dans le panorama italien du XX^e siècle.

Atelier 24 / Panel #24 – Session 2 (salle / room J 008)

Féminiser le Western au 21st siècle : Légitimer le discours féminin et défier l'autorité masculine / *Feminizing the Western in the 21st Century : Legitimizing Female Discourse and Challenging Male Authority*

Anne-Marie Paquet-Deyris (Université Paris Nanterre) et Gilles Menegaldo (Université de Poitiers)

Joanne Vrignaud (Université Paris Nanterre), «*'She sees things I don't' : Chloe Zhao's feminine gaze on the modern American West* »

We offer to focus on the Pine Ridge duology directed by Chloe Zhao : *Songs My Brothers Taught Me*, 2015, and *The Rider*, 2017. These movies close to the docu-fiction genre showcase the white and native inhabitants of the Pine Ridge Reservation, a symbolic space on which the Wounded Knee massacre took place. The cinematography underlines its characters' hope for regeneration (especially through the young Jashaun Winters in *Songs*) by refining the filming treatment of the surrounding wilderness. It especially deviates from the western canonic codes : Zhao's gaze upon the land is no longer that of a white conqueror, but forges an intimate connection between the people and Nature (best symbolized by the legacy of horse riding).

Although *Songs* is more of a Frontier movie, as it focuses on the gendered and political relationship of the Lakotas to the land, *The Rider* can be read as a post-historical reflection on the western myths. Far from the epic canon of the white lonesome cow-boy, the rider Brady Blackburn – as well as Jashaun and Kevin Winters in *Songs* – stands in a state of inbetweenness : seemingly white but having Native origins, hesitating between different American cultures, fascinated with rodeo despite its dangers, he is most touching when showing his fear of being separated from his horse. By sublimating these young peoples' dreams while anchoring the narrative in the grim setting of the reservation's poverty, Zhao creates a new frontier esthetics for new western stories.

“What defines a Western? I've probably seen three my whole life”, Zhao wonders (Tartaglione). Even though the director seems to doubt so, we can see the western influence in the themes, archetypes of characters and sublime treatment of the space. We argue that Zhao's movies can be seen as neo-westerns (especially *The Rider*), a sub-genre characterized by its dialog with the original canon, its diversity of representation and points of view and its generic hybridity.

We offer to thoroughly analyze Zhao's gaze on what she referred to “as one of the most masculine images in American culture”(Tartaglione) : the figure of the cow-boy. No longer a male power fantasy here, the cow-boy is diverse – we think of Brady Blackburn, John, Jashaun and Kevin Winters as various avatars of the rider – and the subject of Zhao's own “feminine” or female gaze. We can notice it through the intimate close-ups on the characters' faces, the textures, or through the focus on moments of emotional vulnerability (anxiety, friendship, family discussion) for the male characters. The importance of family and healthy relationships for those tall but no longer dark strangers implies this new generation's tentative rejection of the canonic toxic masculinity associated with cow-boys. We will therefore focus on several specific scenes from *the Rider* featuring Brady, his father and his friend Lane Scott, as well as two clips of *Songs*, one showing John and the other his siblings Jashaun and Kevin.

Claire Dutriaux (Sorbonne Université) « *Screening Gender: Femininities in Deadwood (2004-2006)* »

During its three-season, 36-episode run on from March 21, 2004, to August 27, 2006, the *Deadwood* series was broadcasted on the premium cable network HBO. It received almost unanimous praise, mostly for the strength of its writing and its dialogue, during its three-year run. The series is set in Deadwood, South Dakota, before the annexation of the area by the Dakota territory, and a decade

before Dakota's accession to statehood. Deadwood is a mining camp which appeared after the biggest gold strike in the Black Hills. What Jim Kitses has identified as the classic oppositions which structure the myth of the western (civilization/the wilderness, nature/culture, the individual/the community, self-interest/social responsibility, brutalization/refinement, and so on) are both reiterated and upended in *Deadwood*. Reversing the conventions of the classic western – the canon – to show a truer story of the West was showrunner David Milch's stated goal as he imagined the series, in a similar fashion to the revisionist cycle of western movies which appeared in the 1960s and 1970s. In this revisionist mode, women take upon a more important role in *Deadwood* than the one they had in classic westerns, even though some of the feminine figures remain the "same:" the schoolmarm, the saloon girl, the Victorian widow, the pioneer wife. In the age of third-wave feminism, the showrunner and the screenwriters extended revisionism to women in the Conquest of the West and the Gold Rush and reversed the traditionally held view, both in History and in film, that men in the Gold Rushes were largely dominant. My contention is that, under the veneer of a show and a genre which may appear to viewers as predominantly masculine and showcase gendered oppression, *Deadwood's* focus is also on women and their agency in a male-dominated world – a feature which made the show unique in the media landscape of the early 2000s.

Anne-Marie Paquet-Deyris (Université Paris Nanterre), "Of Norms and Women in Scott Frank's Western Miniseries *Godless* (2017)"

In the 2017 Netflix TV series *Godless* with Michelle Dockery, Merritt Wever, Jeff Daniels and Jack O'Connell, Scott Frank's approach to the western genre mostly hinges on the iconoclastic roles played by the women of the city of La Belle, NM. Most men have been killed in a mining accident and Frank toys with the persistent cultural norms which prevent female characters to be both clear heroines or antiheroines in a traditionally male-centered genre. Along with his producing partners Steven Soderbergh and Casey Silver, he explores the birth of a new kind of social contract foregrounding independent, powerful women as other than aberrations in a town virtually without men. But because these women are on a head-on collision course with a few quintessential western uber-villains, they sometimes have to resort to male-oriented strategies to fight back. As they wield either brute and unpredictable force or political and economic violence to subdue them, ultra-violence is somehow once again attached to the men, but a new type of arch-violence is eventually appropriated by the female-driven cast as the group of widows retaliates on a number of occasions throughout the serial narrative until the apocalyptic final shootout. The representational rules of the traditionally male-centered Wild West have thus been reshuffled as the trials and suffering of western settlement are redistributed to the idiosyncratic female characters.

This paper will examine how western conventions are partly redefined but also recycled in the course of the series by the narrative centrality of the female protagonists using an aesthetic but also historical approach which will take into account the peculiar context of production of these new forms of westerns.

Atelier 13 / Panel # 13 – Session 1 (salle / room J 002)

La mort de l'auteur–le retour (fiction, poésie, arts visuels) / *The death of the author–redux (fiction, poetry, visual arts)*

Hélène Aji (*École Normale Supérieure*) et Monica Manolescu (*Université de Strasbourg/IUF*)

Béatrice Pire (Université Sorbonne Nouvelle), « La mort (réelle) de l'auteur décrite par sa femme : autorité du *grantécrivain* David Foster Wallace et (il)légitimité de sa veuve Karen Green. À propos de *Bough Down* (New York, Siglio Press, 2013) »

Cette communication se propose de revenir sur la mort réelle et abondamment commentée de David Foster Wallace en septembre 2008, non au prisme des multiples hommages rendus par des écrivains célèbres¹⁰, mais depuis l'angle plus intime de sa veuve Karen Green – plasticienne peu connue

¹⁰ Parmi ceux-ci : Don DeLillo, George Saunders, Rick Moody, Dave Eggers dont les éloges funèbres ont été regroupés dans *The Legacy of David Foster Wallace*, eds. Cohen and Konstantinou, coll. *The New American Canon*, Iowa City, University of Iowa, 2012; ou Jonathan Franzen dans plusieurs essais dont "David Foster Wallace" et "Robinson Crusoe, David Foster Wallace and the island of solitude".

sinon des proches – et de l'élégie qu'elle publia en 2013 *Bough Down*. Texte hybride, composé de pages blanches, de bribes textuelles, de collages délavés de couleurs variées et de ce qui ressemble à des timbres, comme envoyés au défunt, l'ensemble est une élégie singulière dans lequel le nom même du « grantécrivain » (Dominique Noguez, Paris, Gallimard, 2000) est absent, tandis que la voix élégiaque est elle-même renvoyée à une existence fantomatique (« the doppelgänger widow », p. 46) voire invisible (« *Nobody knew you before your husband took his life* », p. 74). Il sera ainsi question d'ombre doublement portée sur le *je* élégiaque : de l'expression conventionnelle de la perte, naturellement et traditionnellement impossible, flirtant nécessairement avec l'indicible de la mort, faite de réserve, de silence et de réticence, de références obliques et de déplacements métaphoriques, de témoignages en anacoluthes ou en ellipse, mais aussi d'une voix étouffée au carré, non seulement par le voile jeté par la disparition brutale et soudaine de l'aimé, mais par l'ombrage littéraire antérieur, projeté par ce dernier.

Fiona McMahon (Université Paul Valéry Montpellier 3), “Jena Osman’s Connective Poetics”

The matter of authorial agency is periodically taken up by poets among the postmodern avant-garde as an opportunity to probe once more the foundations of a romantic authorial mode supported by the individualism of a lyric “I”. For some, as Vanessa Place or Kenneth Goldsmith for instance, this has meant elaborate modes of pastiche that exhibit the limits of both authorship and lyric subjectivity. The collating of vocabularies and genres undertaken by the poet Jena Osman locates her within the contemporary tradition of writers challenging the stale opposition, labelled as such in the 1980s by the critic Marjorie Perloff, between “the domain of poetry” and everything else — those “political, ethical, historical, philosophical” (*The Dance of the Intellect*, 180) materials deemed insufficiently charged with emotion or personal experience to belong to the lyric. Through a discussion of Osman’s paratactical arrangements of historical documents (*The Network*, 2010, *Public Figures*, 2012, *Corporate Relations*, 2014, ou *Motion Studies* 2019), it will be observed how her writing challenges the criteria of poeticity, beginning with that of the author as an “enclosed self” (Perloff) ; The importance of Osman’s authorial position whereby the writing subject is “connected outward as well as inward” (J. Drucker, *Chain*, 1999) is a demonstration of the strong ties in the contemporary sphere with modernist theories of impersonality (T.S. Eliot). Reading Osman is to reassess the formalist gestures of modernist predecessors - transgressive, transformative – who allow for the possibility that authorship be deracinated from the lyric self so as to build a collaborative poetics feeding upon disparate documentary materials. Osman’s debt to a twentieth-century tradition of epic inspiration, turned toward the social world and including a strong rhetorical current of social critique — a key factor in the unravelling of lyric authority — will be a stepping stone to the arguably necessary discussion of the “generic and intellectual permission” (Altman, 92) acquired by poets in their efforts to bolster poetry’s wider cultural force.

Julien Brugeron (Université Paris Nanterre), « ”Death is a constant” : écrire face à sa mort - auteurs états-uniens contemporains en Irak »

Cette communication entend se détacher du cadre théorique posé par Barthes et Foucault en proposant une lecture radicalement littérale du concept de la « mort de l’auteur » : que deviennent l’écriture, son objet, sa voix et ses stratégies lorsque la vie de l’auteur est ou a été menacée ?

« There’s one world over there they’ve adapted to, where violence is regular, death is a constant, and the very landscape is hostile—a world where human fate is subject to chance, brute force, necessity, and military hierarchy », suggère Scranton dans son entretien croisé avec Matt Gallagher. Il s’agit dès lors d’essayer de dépasser le simple constat d’un « avant/après » l’expérience au front, et de poser les questions suivantes : peut-on simplement écrire au front ? quelles sont les conditions d’écriture dans un système tiré au cordeau qui, supposément, ne laisse pas de place à l’écriture ? Pour le dire simplement, le système militaire est posé comme le cadre qui influence directement l’auteur et, partant, Phil Klay avance l’impératif suivant : « We need to think about how poor foreign policy plays out – how it’s experienced by those who exact it and those who are affected by it ».

Comment, d’autre part, négocier ce souvenir de la mort imminente ? Est-il fondamental à l’élaboration d’une œuvre ? D’un point de vue diégétique, la mort constitue l’égide sous laquelle s’inscrit *The Yellow Birds* (2012) de Kevin Powers, où nous apprenons très vite que l’un des personnages est mort et que la narration, de prolepses en analepses entre les combats passés à Al-Tafar et le temps présent, s’articule autour de cette mort-là qu’il faut justifier. Cette communication vise ainsi

à mettre en avant des entretiens (publiés ou à mener) avec les auteurs mentionnés afin de mettre en lumière les conditions d'écriture de leur œuvre, où l'identification auteur/narrateur, mise au pilori par Barthes puis Foucault, se repose en termes extrêmement concrets et urgents. Enfin, quelle vision de l'écriture, et de la littérature, un tel rapport induit-il ?

15h45-16h00 Pause-café / Coffee Break

16h00-18h00 Ateliers / Panels

Table ronde / Roundtable (Amphi Rosa Bonheur) (Salle / room J 002) (Event in French)

« La liberté académique en péril ? »

Avec la participation de

Yves Gringas

Professeur en histoire et sociopolitique des sciences à l'Université de Québec à Montréal

Maboula Soumahoro

Maîtresse de conférences en civilisation des États-Unis à l'Université de Tour

Michael Stambolis-Ruhstorfer

Maître de conférences en civilisation des États-Unis à l'Université Bordeaux-Montaigne

Modératrice :

Marie-Jeanne Rossignol

Professeure des universités en histoire des États-Unis à l'Université Paris-Cité

Argumentaire

Les anglicistes, et les américanistes en particulier, ont récemment été l'objet d'attaques dans différents médias et dans certains milieux politiques au motif qu'ils importeraient dans leurs enseignements des « idées venues des campus américains », et donc, selon ces critiques, contraires aux « valeurs de la république », notion elle-même complexe. D'autres catégories d'universitaires français ont aussi été l'objet d'attaques de la part de la sphère politique, notamment sous la forme d'accusations « d'islamo-gauchisme » qui ont marquées les esprits. Parallèlement, le contenu de certains enseignements est remis en question par les étudiant·e·s en études anglophones : dans le sillage du mouvement #metoo, des étudiantes *et* étudiants refusent parfois de lire Nabokov lorsqu'on les y invite dans le cadre du cours, tandis que d'autres expriment leurs réticences face à un corpus littéraire très contemporain soulevant des questions de société (genre, race entre autres) et réclament un retour au « canon » classique.

Ces différents phénomènes nous confortent dans l'idée que notre profession et nos disciplines subissent aujourd'hui une crise de « légitimité » et « d'autorité », qui émane aussi bien des milieux gouvernementaux et politiques que d'un public étudiant souvent dirigé vers l'Université par défaut. Cette situation nous interpelle, d'où la nécessité de cette table ronde qui, en écho au thème du congrès, constitue un préalable à un débat plus général consacré à « la liberté académique en péril » au sein de l'Association Française d'Études Américaines.

Dans un ouvrage récent consacré au *Savoir en danger* – et inspiré à l'origine par les événements de Turquie et de Hongrie –, le juriste Olivier Beaud rappelle que la liberté académique est une liberté démocratique fondamentale, au même titre que la liberté de la presse. En France la liberté académique (terme allemand à l'origine puis adopté par les pays anglophones) renvoie plutôt à des libertés universitaires : les lieux universitaires jouissent en France d'une franchise (de police) selon une tradition médiévale et les universitaires ne peuvent être sanctionnés que par leurs pairs (franchise de juridiction, conseil de discipline). Pour Olivier Beaud, la liberté académique, sur le plan théorique, est la condition d'exercice du métier universitaire qui consiste en l'invention du savoir. Les universitaires doivent donc chercher et enseigner sans immixtion du politique, de la société civile (militants politiques ou identitaires par exemple), voire de l'administration des établissements d'enseignement supérieur. Un

enseignant-chercheur, à la différence d'autres fonctionnaires, n'est pas tenu par le devoir de réserve face aux décisions gouvernementales si celles-ci méritent d'être examinées dans le cadre de son travail scientifique. Mais la liberté académique ne s'assimile pas non plus à la liberté d'expression du simple citoyen : il s'agit d'une liberté professionnelle encadrée par des normes, des pratiques et une méthodologie robuste propres à la discipline¹¹.

Bien qu'elles n'épuisent pas le sujet, les définitions d'Olivier Beaud ont le mérite de fournir un cadre précis et scientifiquement réfléchi dans un paysage français où la littérature spécialisée est rare. Ainsi de nombreuses questions se posent : comment comprendre la délégitimation qui frappe les travaux des chercheurs et chercheuses en sciences humaines ? doit-on l'attribuer au discrédit qui frappe les universités en général face à l'expansion des établissements privés professionnels d'enseignement supérieur ? comment restaurer l'autorité du discours savant en cours et plus globalement, l'autorité culturelle des universitaires ? le faut-il ? comment préserver et réaffirmer la légitimité des savoirs universitaires quand les processus de légitimation scientifique sont remis en cause ? comment faire face à la conquête du champ scientifique par des figures ayant construit leur légitimité en dehors de ce champ ? comment associer les étudiants et étudiantes à cette prise de conscience de l'importance d'un savoir libre de ses objets et soucieux de ses méthodes ? comment protéger le savoir académique face aux attaques émanant de la société civile comme des autorités politiques et administratives ? la frontière entre liberté académique professionnelle et liberté d'expression personnelle est-elle vraiment nette ? l'« académique » se distingue-t-il totalement du politique en sciences humaines et sociales et comment peut-on négocier cette proximité pour rester dans les bornes des méthodologies scientifiques acceptées par les communautés de savants ? les « civilisationnistes » et historiens perçoivent-ils et elles les menaces de la même façon que les littéraires ?

Nous avons proposé à Yves Gingras, Maboula Soumahoro et Michael Stambolis-Ruhstorfer de s'exprimer chacun·e pendant 5 mn sur le sujet à partir de leurs travaux professionnels et de leur parcours personnel afin de lancer la discussion, qui ensuite pourra s'étendre à l'ensemble de la salle.

Atelier 14 / Panel # 14 – Session 3 (salle / room J 004)

Faire, défaire, refaire le canon poétique / *Making, Unmaking, Remaking the poetic canon*

Abigail Lang (Université Paris Cité) et Vincent Broqua (Université de Paris 8)

Yves Gardes (Université de Rouen Normandie), « The Cry of the Unfit : le paradoxe de la canonisation de Voltairine de Cleyre »

Cette communication propose de réfléchir au processus en cours de canonisation de Voltairine de Cleyre (1866-1912). En effet, si l'œuvre de la poétesse libertaire a longtemps occupé une place très marginale, si ce n'est invisible dans le canon poétique états-unien — son œuvre poétique n'a fait l'objet d'aucune publication d'autorité aux Etats-Unis, et elle a même été écartée d'anthologies majeures, comme celle éditée par The Library of America (1993) — elle suscite aujourd'hui un (re)gain d'intérêt en dehors des frontières états-uniennes, comme en témoignent la publication des *Selected Works* au Royaume-Uni en 2016, la traduction en français de ses écrits (prose *et* poésie) au Canada en 2018, et même la médiatisation de ses travaux sur France Culture cette même année.

L'objet de cette communication consiste donc à étudier de façon diachronique la réception de l'œuvre de Voltairine de Cleyre, et de s'intéresser aux questions esthétiques, politiques et historiographiques que posent ses poèmes, afin de voir si les raisons qui ont plongé son œuvre dans l'indifférence du public ne sont pas aussi celles qui suscitent ce nouvel enthousiasme.

John DeWitt (Université Sorbonne Nouvelle), “Rebeginning with Clark Coolidge, or the Paradoxes of an Iconoclast’s Canonization”

In this paper, I formulate some of the paradoxes of canonicity in the artistic formation, work and legacy of the American poet, Clark Coolidge. From an early age, Coolidge has shown a strong aversion toward the sacrosanct fixity of artistic canons, looking instead to iconoclastic painters, musicians and writers of the early and mid-20th century as models for his own profound questioning and reevaluation of aesthetic conventions. As I will show, Coolidge’s notion of his own task as a poet isn’t to seek

¹¹ CTAD. (2022, 9 mars). *Conférence d'Olivier Beaud « Le savoir en danger. Menaces sur la liberté académique »*. [Vidéo]. Canal-U. <https://www.canal-u.tv/114817>. (Consultée le 7 mai 2022)

admission to a canon by reproducing already-established aesthetic and ideological values, but rather to make his artistic and linguistic heritage his own by subjecting it to a transformative process of “rebeginning” that is equally creative and destructive.

It is according to this very process of appropriative transformation that Coolidge was in turn read by a younger group of writers in the formation of their own literary movement, what would come to be known as “Language poetry.” In the latter case, however, Coolidge doesn’t only serve as model and material for their own “rebeginning;” he is also framed as a Language poet himself. The claim that Coolidge is a member of the Language movement, whose defining characteristics have from the beginning been subject to dispute, subsequently became the nebulous yet persistent tag with which he would in fact be canonized. I propose to analyze and contest the frame of this canonization by returning to the critical writings of the Language poets, and by contrasting their claims about Coolidge with his own statements of poetics, especially regarding the relation between poetry and philosophical and political discourse. This analysis helps us better understand both the stakes of Coolidge’s writing, as he understands them, and the originality of the Language movement with respect to the former’s work.

Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle), « “It’s the stutter in American literature that interests me”: répétition et variation chez Susan Howe »

La poésie de Susan Howe s’écrit et se lit dans sa relation au canon littéraire américain, elle constitue en cela un lieu d’exploration privilégié pour réfléchir à la question du canon dans la poésie américaine. Howe écrit sa poésie comme une lecture de textes dont elle interroge le statut et la place occupée par rapport au canon. Sa lecture d’Emily Dickinson par exemple lui permet de penser au canon dans une perspective féministe et de suggérer son aspect nécessairement mouvant en montrant que, s’il est supposé représenter une norme littéraire stable, il n’en reste pas moins l’objet de renégociations multiples au cours de l’histoire.

Dans *The Birthmark*, Howe envisage la littérature américaine comme un bégaiement, forme qu’elle associe à la notion d’incertitude : “It’s the stutter in American literature that interests me. I hear the stutter as a sounding of uncertainty” (*The Birthmark*, p. 181). Je souhaite interroger la manière dont Howe pense le canon et sa nécessaire renégociation selon ces deux termes, le bégaiement et l’incertitude, afin de voir ce qu’ils peuvent nous apprendre aujourd’hui sur la notion de canon. Howe semble en effet confirmer le canon tout en le défaisant et fait de la poésie le lieu d’une continuelle renégociation entre ces deux pôles. La forme du collage, qui juxtapose des voix et des modalités d’écriture différentes (poésie, essai, citation), permet de garder une position d’entre-deux, entre la célébration, la destruction et la reconstruction du canon.

Le bégaiement illustre l’importance de la redite et du retour aux textes fondateurs pour construire un canon adapté au contemporain. Je souhaite revenir sur l’emploi de ce terme par Howe, et notamment la manière dont elle l’associe à l’idée d’incertitude, pour voir comment cette image du bégaiement peut aider à penser le canon non pas en termes de pouvoir, d’autorité ou d’hégémonie, mais à l’aune de l’incertitude et du tâtonnement.

Anne-Lise Solanilla (Université Paris 8), « Contester les « post-avant » : la ré-écriture poétique et théorique des conceptuels »

Au cours des dix dernières années, le canon poétique de l’avant-garde et à sa suite le mouvement conceptualiste se sont vus contestés et subvertis, notamment par ceux qui s’inscrivent dans leur héritage. C’est d’abord une contestation de la façon dont la poésie est écrite, même si nous verrons que les ramifications de ces critiques sont avant tout éthiques et idéologiques. Deux points de tension, qui sont aussi deux émergences, nous semblent cristalliser certains des enjeux contemporains dans la poésie états-unienne en général : le retour assumé vers des formes de lyrisme et la critique de l’anti-lyrisme, et la remise en cause de la primauté de la forme et des valeurs qui lui sont attachées. Ce faisant, les poètes dont j’aimerais parler remettent en cause l’héritage de ce que l’on a appelé « l’avant-garde », soit une certaine histoire du modernisme qui se poursuivrait avec les poètes objectivistes et Language, histoire telle qu’elle a été racontée par quelques influents prescripteurs (comme Marjorie Perloff et Harold Bloom), qui ont par ailleurs contribué à institutionnaliser la poésie sur laquelle ils écrivaient. La critique subie, ces dernières années, par certains membres du conceptualisme (mouvement qui se réclame explicitement de l’avant-garde poétique et artistique), nous servira à passer en revue quelques-uns des arguments, des auteurs et des mouvements poétiques qui contribuent aujourd’hui à réévaluer et à réécrire le canon. Notons pour l’instant que la contestation s’organise autour de la généralisation,

parmi certains milieux intellectuels, du discours féministe et des « identity politics ». Ce qui est attaqué, ce serait un certain impensé de l'avant-garde, qui promouvrait la « post-identité », « l'objectivité » et « l'absence de voix », tout en ignorant certain.e.s poètes importants de son histoire. Ce faisant, elle perpétuerait une idéologie capitaliste, machiste et coloniale. Ces critiques sont aussi des manières de se positionner par rapport à la poésie conceptuelle et d'avant-garde. À travers l'étude de l'œuvre et de la théorie des poètes Trisha Low et Mónica de la Torre, nous verrons la façon dont les poètes de la nouvelle génération s'approprient cet héritage, ses formes et ses pratiques, tout en le subvertissant avec du chaotique, de l'excès, du lyrique et de l'expression.

Atelier 15 / Panel #15 (salle / room J 008)

Crise de légitimité des médias traditionnels : négocier l'autorité / *Mainstream media's legitimacy crisis: negotiating authority*

Charles Joseph (Le Mans Université), Anaïs Le Fèvre-Berthelot (Université Rennes 2) et David Lipson (Université de Strasbourg)

Zachary Baqué (Université Toulouse Jean Jaurès), “Robert Drew’s *Crisis* (1963) or How Direct Cinema’s Attempt to Challenge Traditional Media Backfired”

In *Crisis* (1963), Robert Drew, who had previously worked as a photographer for *Life* magazine, kept on experimenting with the precepts of what was then called direct cinema. This mode of documentary filmmaking, made possible by new technological equipment, was seen as a challenge both to the common documentary techniques of the time and to traditional media. Based on observation and a foreswearing of any interaction with the filmed reality, direct cinema claimed a new authority on reality, neutrality, and the public’s right to know. *Crisis*, broadcast on ABC in October 1963, describes the desegregation of the University of Alabama and includes vivid footage of behind-the-scene moments of decision-making. In a scene at the Department of Justice, Attorney General Robert Kennedy is seen discussing on the phone with one of his representatives on the ground in Alabama. Suddenly, one of his young daughters enters the room, interrupts the phone conversation and sits on her father’s lap. This scene became a point of focus for the criticisms levelled against the film, notably in a *New York Times* article: *Crisis* had not only transformed journalism into mere voyeurism but had also turned politics into a prepackaged show ready for mass consumption. This presentation aims at contrasting the intents of the filmmaker, the film itself, and its contemporaneous reception to understand how the emergence of a new model of documentary filmmaking was both a rupture from preexisting trends and a reaffirmation of them.

Mathieu Bonzom (Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne), « Un magazine de gauche novateur, entre crise et quête de légitimité : enquête sur *Jacobin* »

Sur la base d’entretiens préfigurant une enquête de terrain, et d’analyses des productions de *Jacobin* et de leur réception aux États-Unis, cette communication vise à étudier le cas d’un magazine profitant d’un contexte de crise de légitimité médiatique et politique pour mieux tenter de construire une nouvelle presse de gauche légitime, entre le numérique et l’imprimé, le militant et le professionnel, le *mainstream* et le radical.

Près de douze ans après son lancement, le magazine « socialiste » *Jacobin* compte des millions de visites mensuelles à son édition numérique en ligne, et des dizaines de milliers d’abonnements à son édition imprimée trimestrielle. Très tôt, la rédaction adopte un modèle économique et médiatique hybride : en 2010, *Jacobin* peine à se distinguer parmi le foisonnement de revues électroniques et autres blogs et décide de lancer une édition imprimée. La qualité du magazine imprimé ainsi créé permit d’établir un modèle durable, où les abonnements au trimestriel sur papier financent le fonctionnement du site internet d’accès libre, principal canal de diffusion des articles de *Jacobin* (on retrouve un mélange entre le numérique et l’imprimé dans d’autres activités développées au fil des années par *Jacobin*).

Cette tension entre le traditionnel et sa crise de légitimité apparaît dans d’autres aspects de l’histoire du magazine, et de la nouvelle gauche sociale et politique à laquelle il appartient. Son essor s’inscrit dans un contexte de crise de légitimité politique et médiatique ouverte peu après son lancement (Occupy en 2011, Black Lives Matter à partir de 2013, la première campagne présidentielle Sanders en 2015-2016 et ses multiples suites encore en cours, pour ne citer que trois des grands éléments nouveaux sur

la gauche). Ce contexte n'a pas seulement constitué un public potentiel pour un projet comme *Jacobin* : en le créant, des militant·es de gauche ont décidé de sauter le pas entre leur statut de consommateurs·trices et celui de producteurs·trices dans le domaine des médias. Cependant, même si le volontarisme militant a compté en surcroît du travail salarié dans la rédaction, et même si les trajectoires de ses membres les avaient amené·es à acquérir des savoir-faire militants de production médiatique, encore fallait-il les convertir en savoir-faire professionnel, légitime en ce sens, et permettant un développement qualitatif et quantitatif du magazine sans commune mesure avec les presses militantes de gauche.

De même, pour se faire une place dans le paysage de la presse politique aussi bien que dans les milieux militants, *Jacobin* a également adopté une relation ambivalente avec les médias plus traditionnels dans ce qui tenait lieu de gauche légitime jusque-là (les quotidiens et magazines du centre-gauche libéral), usant de certaines formes d'imitation stylistique pour mieux entraîner ces organes (et leurs lectorats) dans une confrontation idéologique, qui permet à la fois des clarifications politiques et des retombées pour le lectorat du magazine moins légitime.

Anaïs Le Fèvre-Berthelot (Université Rennes 2), “Naked Politics’: (Re)Claiming Authority through Podcasting”

Katie Hill was a Democratic representative for California in the US House of Representatives from January to November 2019. She resigned after revenge porn nude photos of her kissing a campaign staffer were made public. Hill was at the center of a political sex scandal that put an abrupt stop to her career in part because of her inability to control the narrative spun by traditional media. Soon after she resigned, Hill got a book deal and created a PAC to support women running for office. One year after she left office, she launched a podcast entitled “Naked Politics.” In the podcast’s teaser, Hill promises: “There are a lot of podcasts out there that talk about politics. What’s going on this week. Who said what or did what. Analyzing the minutiae and gossip of the day to day in Washington. This isn’t that. This podcast is where we can get dirty.” Hill both insists on her status as an “outsider who broke in” and shows off her connections with “ultimate insiders”. Taking these claims seriously leads to an analysis of the specificity of podcasts as a new media platform and more specifically of Hill’s promise to provide a different perspective on Washington politics. Putting them into context shows that rather than undermining the authority of traditional media, the podcast is meant to reassert Hill’s own legitimacy. Listening to the eleven episodes published by Hill between October 2020 and February 2021, analyzing listeners’ reviews while contextualizing Hill’s project thanks to a secondary corpus that includes press articles and social media posts, this presentation aims at pointing out how podcasts produce a form of authority that both results from and contributes to the entanglement of the personal and the political.

Atelier 5 / Panel #5 – Session 2 (salle / room J 010)

Confer : mais pour quoi faire ? Stratégies référentielles, entre légitimité et jeu d'autorité / When texts refer to other texts: playing with legitimacy and redefining authority through textual references

Pauline Pilote (Université Bretagne Sud) et Julien Nègre (ENS Lyon)

Françoise Sammarcelli (Sorbonne Université), « Entre effets de légitimité et subversion : remarques sur les notes de bas de page à l'épreuve de la postmodernité »

Entre intertextualité revendiquée et mise en valeur du paratexte (cf Genette, *Seuils*), les textes contemporains explorent souvent l'espace de la page pour y inscrire la parole de l'autre et donner à voir la porosité des limites. Dans ce cadre, je souhaite m'interroger sur ce qu'il advient des notes de bas de page dans quelques textes où l'accent semble mis sur l'artifice ou l'affirmation d'autorité, dans le rapport entre fiction et non fiction, entre centre et marges.

La note de bas de page, comme tout format où s'affirme une autorité potentielle, en particulier celle de la citation, devient un lieu privilégié pour la transgression et l'expérimentation. C'est notamment le cas avec les stratégies de décentrement et de déhiérarchisation, où l'excès fait le jeu de la réflexivité.

Romancier postmoderniste, pratiquant convaincu de l'intertextualité (dont son roman-somme *LETTERS* témoigne), John Barth s'amuse dans *Sabbatical: A Romance* (1982), qui renvoie beaucoup à Poe, à marginaliser des informations de base sur les personnages, si bien que d'importantes données

référentielles figurent dans une série de notes de bas de page. Généralement annoncées par des astérisques, donc non numérotées, ces notes mêlent détails fictionnels et références authentiques, comme la dernière note qui renvoie justement à John Irwin et son fameux *American Hieroglyphics*, célébrant l'herméneutique dans ce roman d'espionnage métaleptique.

Dans la lignée de ce livre, on pourra se demander dans quelle mesure l'utilisation subversive du paratexte relève d'un nouveau canon. En tous cas le rapport de subordination entre texte et paratexte semble volontiers détourné, phénomène qui s'appuie sur des effets typographiques très concertés.

Ceux-ci s'affichent au cœur de la réflexion chez divers artistes. Ainsi, écrivaine reconnue et figure elle-même canonique de la recherche actuelle sur la typographie expérimentale (cf *Figuring the Word, The Visible Word*, entre autres), Johanna Drucker nous offre dans le court volume de *Diagrammatic Writing* (2013) une démonstration poétique de la capacité du format à produire du sens. Il y est notamment question des notes, définies avec clarté et qui performent leur fonction (note 1 p. 11, note 10 p. 25), et le livre méritera que l'on s'y attarde.

Hiérarchisation-déhiérarchisation ? Telle est bien la question que soulève *House of Leaves* et que suscitent après lui divers textes contemporains. La majeure partie du roman de Danielewski est occupée par le texte du « Navidson Record », commentaire sur un documentaire vidéo, qui frappe par les très nombreuses notes (plus de 400, émanant de deux personnages différents et des « éditeurs »). Avec ces notes tentaculaires qui envahissent le texte et ces innombrables références, la page donne le savoir en spectacle et semble asseoir l'autorité de l'auteur et de l'oeuvre sur la mise en déroute du lecteur (désorientation littérale produite par les impressions à l'envers, géométrisation des pavés de texte, etc) ; il arrive ainsi que seul le paratexte soit lisible, le texte pouvant être presque entièrement couvert de XX comme au chapitre XVI. Inversement par le biais des notes et des commentaires savants qu'elles emboîtent, un certain canon littéraire et philosophique (Heidegger, Derrida, entre autres) est convoqué pour être mieux raturé, tout comme la parole d'autorité universitaire est souvent parodiée. Quelle légitimité reste-t-il ou pour qui ?

Deux ans après *House of Leaves*, Steve Tomasula revisite dans *VAS : An Opera in Flatland* le jeu des références encyclopédiques, cette fois non plus sur le thème de l'architecture, mais sur celui du corps comme texte et du texte comme corps. Il s'agit de réinventer le roman, avec la collaboration du graphiste Stephen Farrell, en s'interrogeant sur la création, la reproduction et l'évolution. Les nombreuses citations et données scientifiques (textuelles et graphiques), toutes vérifiables, pourraient figurer en notes, or elles envahissent le texte, en viennent à le constituer, contribuant à la fragmentation et la spatialisation. On ne rencontre plus d'appels de note mais des petits onglets, imitant ceux qui facilitent le repérage dans un dictionnaire, (WASH pour Washington, CUVI pour Cuvier, etc) et l'opéra dissonant du titre accompagne un imaginaire du corps qui engendre des récits du savoir et du pouvoir.

L'hybridité générique souligne l'impossibilité de la finitude, comme plus généralement les expérimentations contemporaines avec le paratexte (pseudo-) citationnel suggèrent le besoin de jouer avec les limites et les effets de légitimation, dans un dialogue renouvelé avec le lecteur.

Nawelle Lechevalier-Bekadar (Université Rennes 2), « "Pre)post(erous)modernist jargoneers" : l'exégèse piégée de "Moran's Mexico : a Refutation by C. Stelzmann" de Brian Evenson »

Dans la nouvelle « Moran's Mexico : a Refutation by C. Stelzmann » issue de *The Wavering Knife*, C. Stelzmann propose la recension outrée de « Moran's Mexico », la traduction vraisemblablement extravagante de *Mexico, Kultur – und Wirtschaftkundliches*, un guide de voyage écrit par A. Stelzmann le grand père historien du personnage. Le texte se présente au lecteur encadré de notes de bas de pages du mystérieux traducteur de la réfutation originellement écrite en allemand. Le dispositif complexe de la nouvelle qui mobilise à première vue les codes de publication scientifique se désagrège rapidement pour se transformer en une arène opposant exégète et traducteur dans une lutte de légitimité qui confine à la folie et vient décrédibiliser toute prétention savante au traçage de la vérité ou même de l'origine puisque l'accès au texte premier est systématiquement barré au lecteur. La nouvelle met au jour la vulnérabilité du texte source toujours menacé par le cadre herméneutique qui viendra le déposséder de son sens ou de son autorité selon des modalités qui s'apparentent au sein du texte à une exécution (parfois presque littérale) de l'auteur. Si le texte commenté est toujours empreint d'une folie aux accents gothiques, le commentaire éditorial ou savant qui lui sert de cadre faillit lui aussi immanquablement à asseoir sa neutralité. Ce faisant, la nouvelle qui se présente comme la traduction commentée de l'exégèse d'une traduction ouvre une mise en abyme métacritique qui destine tout commentateur à

s'inscrire dans la lignée des experts fous qui se sont prêtés à l'exercice. La question proprement postmoderniste de la programmation de la réception de l'oeuvre par l'oeuvre rejoint immanquablement la cohorte de remarques posées par ce que C. Stelzmann appelle avec mépris les « jargonneurs » adeptes du « (pre)post(erous)modernism ». Cette communication se propose donc d'étudier un texte que se présente comme une galerie des glaces ne faisant que tendre à son exégète un miroir de sa propre folie dès lors qu'il s'inscrit dans le jeu de dupes du commentaire critique.

Christelle Centi (Université Rennes 2): « "No sage to climb towards or to which to turn": structures horizontales et références plurielles dans *Watershed*, *Telephone*, *Percival Everett by Virgil Russell* et *The Water Cure* de Percival Everett »

La diversité des influences textuelles travaillées et retravaillées par Percival Everett dans ses romans entraîne le lecteur à se déplacer des ouvrages de la philosophie de la Grèce antique à la littérature britannique du XXe siècle. En s'abstenant quasi systématiquement de mentionner l'origine des textes mentionnés, voire de les traduire lorsqu'il s'agit de littérature allemande, française, ou italienne en langue originale, ou même d'identifier les citations comme telles à l'aide de guillemets, de mises en italiques ou de quelconques autres signes de provenance extérieure, il exige de ses lecteurs qu'ils se comportent en archéologues de ses ouvrages. Cette démarche se double pourtant paradoxalement d'une architecture horizontale, dans laquelle se trouvent mises sur un même plan des textes de loi régissant le fonctionnement des réserves amérindiennes dans *Watershed*, le début de la Divine Comédie de Dante dans *Percival Everett by Virgil Russell*, et la codification de mouvements des pièces dans une partie d'échecs dans *Telephone*.

Le jeu entre auteur et lecteur relève ainsi d'une mise au défi, qui confine au sadisme lorsque les références sont tronquées ou inexactes. Dans *The Water Cure*, un poème de Yeats, « For Anne Gregory », est ainsi non seulement cité sans titre ni auteur, mais également avec des mots et expressions manquants.

Les modalités d'insertion des citations et références en font des éléments inclus mais surtout structurant : à de nombreuses reprises, Everett utilise la citation comme outil de segmentation des textes, mettant ainsi en avant sa dimension étrangère au corps du roman tout en refusant de référencer clairement sa provenance. Ainsi, dans *Telephone*, des vers du Kindertotenlied de Gustav Mahler en italiques subdivisent plusieurs chapitres sans que le nom du compositeur ou le titre du poème apparaisse. L'usage fait de l'épigraphe, très souvent citationnel, attire également l'attention du lecteur sur les limites du texte.

On étudiera alors la façon dont Everett se positionne, par rapport aux discours légitimes (littéraires, philosophiques, scientifiques, historiques et politiques) avec lesquels il joue de façon souvent irrévérencieuse. Comme énoncé par la citation utilisée en titre, on souhaite montrer qu'Everett met en oeuvre le refus de faire de la citation ou de la référence l'outil d'instauration d'une relation verticale : nul sage vers qui grimper ou se tourner pour qu'il nous rassure. Ce refus se trouve incarné dans l'organisation des textes sur la page, l'opacité des références, et l'autoproclamation de sa production comme formant un seul et unique « grand roman¹² », exigeant une mise en relation des différentes modalités de références et un investissement du lecteur dans leur constitution comme corpus architectural des textes de fiction. C'est le texte de fiction qui permet donc ici d'interpeller le concept même de référence, de la légitimité et du cadre qu'elle peut procurer.

Atelier 13 / Panel # 13 – Session 2 (salle / room J 006)

La mort de l'auteur–le retour (fiction, poésie, arts visuels) / *The death of the author–redux (fiction, poetry, visual arts)*

Hélène Aji (École Normale Supérieure) et Monica Manolescu (Université de Strasbourg/IUF)

¹² Stewart, Anthony. « Uncategorizable is still a category: An Interview with Percival Everett ». *Canadian Review of American Studies*, vol. 37, janvier 2007, pp.293-324, p.295. "It's a conversation I'm having with myself, and the work is having with itself, and I'm having with the work. (...) Well, I see all the works as fitting together, as an overall project. I'm writing one big novel."

Charlotte Estrade (Université Paris Nanterre), « La mort des auteurs ? L'esthétique du collage dans *They Knew What They Wanted – Poems & Collages* de John Ashbery (2018) »

Entre prolifération et disparition des auteurs originaux, l'esthétique du collage pose la question souvent abordée de la récupération, voire du plagiat, ainsi que de la recontextualisation d'une référence à partir d'une source, qu'elle soit reconnue ou pas. Au-delà de ce constat qui a déjà suscité de nombreuses analyses, la réflexion menée dans cette communication vise à questionner les rapports entre les différents auteurs présents, masqués, déformés par les collages visuels et les collages textuels d'Ashbery dans son dernier recueil, prêt avant le décès du poète mais publié après celui-ci et intitulé *They Knew What They Wanted*.

Quels rapports existe-t-il ici entre les auteurs reconnus et identifiés et les fragments anonymes collectionnés ? Comment s'articule le rapport entre les auteurs du domaine visuel et ceux du domaine textuel dans ce volume où des poèmes extraits du corpus général de l'auteur font face à ses collages ? Comment la prolifération des auteurs (locuteurs divers, peintres, poètes, sculpteurs) travaille-t-elle paradoxalement à faire de ce livre (qui tient à la fois du catalogue de galerie d'art et du recueil poétique) l'œuvre bien identifiée d'Ashbery ? Le volume se présente comme un recueil de poèmes choisis par l'auteur lui-même, mais le représentent-ils vraiment ? et les collages en vis-à-vis ont-ils pour fonction d'illustrer ou de disperser encore un peu plus les voix auctoriales mises en scène ? Quelles interactions existe-t-il entre les auteurs et leurs modes d'expression (pictural ou poétique, voire musical ou filmique) dans ce recueil ? L'esthétique du collage, présente à plusieurs niveaux, permet à certains auteurs de modifier la lecture de ceux qui lui sont contigus, rendant l'œuvre hybride.

C'est à la fois un hommage qui se lit dans l'appareil critique initial (préface et entretien avec le poète) et dans la dédicace (« to John Ashbery »), et un livre singulier qui prétend donner au lecteur l'essence de la longue carrière artistique d'Ashbery.

Samantha Lemeunier (École Normale Supérieure), “Community as an Authorial Mask in Gertrude Stein’s *Everybody’s Autobiography*”

Everybody’s Autobiography constitutes a rich field of analysis to explore this workshop’s two-fold question as Stein’s title conveys a double obliteration through which both the author and her authority are dissolved: if Philippe Lejeune defined the autobiographic genre as a retrospective account of an author’s life, Stein ambivalently displays and dissimulates herself in this work whose title suggests that the origin of the text is no longer the writer but a communal entity. These observations hint at a depersonalization of the autobiographic genre occurring at a time when “modernist artists and intellectuals reconfigured relations between the individual and the collective” as Caroline Pollentier and Sarah Wilson put it in *Modernist Communities* (2019). This communication will nonetheless demonstrate that the apparent dissolution of the authoress, whose authority is hidden behind a presupposed community, is nothing more than a mask aiming at exploring one’s own intimacy: if Stein seems to disappear behind generalizations, obliqueness and identity substitutions, such techniques actually allow her to stage her own self, explore auto-analysis and autotherapy through a meditative prosody. Consequently, this autobiography constitutes an indirect self-exploration mainly centered on Stein’s own psyche suggesting that the author’s dissolution is only partial. This pseudo-effacement of the author behind a communal mask can be related to the 20th-century development of psycho-analysis which transformed the common intersubjective divide between the self and the other into an internal distinction between the conscious and the unconscious. Dissimulations and self-metamorphoses might thus be interpreted as an attempt at writing Stein’s own unconscious self, which is metaphorically represented by the community in *Everybody’s Autobiography*. Stein’s obliqueness also reveals other authorial subterfuges: her inability to directly access her interiority compelled her to resort to less personal genres drawing her autobiography closer to autofiction, a notion defined as a staging of the self by Serge Doubrovsky in 1977. As Stein wrote, “nothing is entirely real in autobiography and nothing is entirely fictitious in *Robinson Crusoe*.”

Stefania Iliescu (Université Rennes 2), “‘I have a sound inside me that scratches to itself’ – Free Textual Deployment in Ben Marcus’s *The Age of Wire and String* (1995)”

In *What is an author?* (1969) Foucault conceives of writing as a phenomenon which has acquired its own freedom, its own self-referentiality and deployment. Hence, fiction silences the writing subject

so that “[w]riting unfolds like a game that inevitably moves beyond its own rules and finally leaves them behind.” However, Foucault invites the alert reader to pay close attention to the manifestations of the writer’s disappearance, to “await the fluid functions released by this disappearance” so as to consider the void that ensues. The “author function” consequently determines and articulates the realm of discourse, signaling its unstable condition and its own system of dependencies.

This paper sets out to explore the deferral of authorial control in Ben Marcus’s debut work, *The Age of Wire and String* (1995) and the ways in which its occurrences manifest themselves, I would argue, thematically, formally and meta-textually. This self-styled collection of stories defies all genre categorization and it also self-consciously instantiates the mechanisms of writing as an autonomous process which proclaims its own reflexive independence irrespective of the subject, inasmuch as the introductory section *authoritatively* proclaims: “For accurate vision to occur the thing must be trained to see itself, or otherwise perish in blindness, flawed” (AWS, 4). Authority is literally and thematically conjured up by the writer’s inroads into the text via self-references and cross-references which simultaneously take on identification and differentiation functions, consequently pointing to the dismissal of any stable origin: “I make announcements out of my Ben Marcus” (AWS, 115); “BEN MARCUS, THE 1. False map, scroll, caul, or parchment” (AWS, 76). The ironic endeavor to thematize and debunk authority is additionally anchored in a line of descent, as the father figure is also called forth. However, the writerly act of namedropping further intimates information excess; it is a challenge to authorship, concomitantly raising the issues of ascription of origin and assignation of meaning:

AGE OF WIRE AND STRING, THE Period in which English science devised abstract parlance system based on the flutter pattern of string and wire structures placed over the mouth during speech. Patriarchal systems and figures, including Michael Marcuses, were also constructed in this period – they are the only fathers to outlast their era. (AWS, 135)

I will show that the formal rigor underlying the novel’s structure is ironically thrown off balance by its semantic instability, thus substantiating Foucault’s thesis. Ben Marcus’s audacious undertaking does not only aim at producing a catalog of American culture to unveil the coexistence of old and new forms, but it ultimately signals fiction’s responsiveness to unveiling the hybridized present and the ontological randomness it brings about. The novel’s metatextual comment on the present introduces a salutary critical distance to any discursive possibility.

Jean-Yves Pellegrin (Sorbonne Université), « De l’autorité dans *The Gold Bug Variations* de Richard Powers »

The Gold Bug Variations (1991) de Richard Powers se présente sous la forme de deux récits alternés où s’affirme avec vigueur la figure de l’auteur. Le « premier » récit met en scène sa propre écriture par un « je » solitaire qui s’épanche en évoquant le souvenir d’un ami disparu et recueille, au gré de ses recherches livresques, le matériau qui construit le texte. Le « second » récit délaisse la première personne mais donne à voir toute une galerie d’auteurs qui ont laissé l’empreinte de leur génie dans le domaine des sciences et des arts. Mais ces (auto)portraits d’auteurs, créateurs d’une œuvre dont ils sont les seuls artisans, trouvent dans *Gold Bug* de nombreux contrepoints qui, aussi divers soient-ils, interrogent tous à leur façon l’autorité de l’auteur. Il en va ainsi de l’artifice narratif qui dévoile in extremis la nature collaborative de l’écriture qui constitue le texte, ou encore des difficultés que ses auteurs ont à compiler des données proliférantes en voie de vaporisation. En outre, le roman met au jour et interroge l’impensé de toute production langagière qui fait de l’humain la seule autorité susceptible de donner forme et sens au réel. D’une manière encore discrète, qui s’affirmera dans les romans ultérieurs, *Gold Bug* explore et conteste le biais anthropocentrique du langage. L’étude scientifique du vivant, qui occupe une large part du récit, dévoile en effet l’existence d’autres « auteurs » ou agents qui, sans intention ni logos, cartographient des mondes.

Je me propose donc d’explorer la transition qui s’opère dans le roman entre le portrait académique de l’auteur en fondateur d’une œuvre et prescripteur de sens et, d’autre part, sa redéfinition loin du logocentrisme et du narcissisme humain.

19h00-23h00 Banquet / Reception

Cap Sciences, Hangar 20, Quai de Bacalan, 33300 Bordeaux (Tram B, « La Cité du Vin »)

Vendredi 3 juin

09h00-12h00 Assemblée générale / General assembly (Amphi 1, bâtiment Rosa Bonheur)

12h15-13h30 Déjeuner / Lunch

CROUS Cafet' Le Veracruz, Esplanade des Antilles, 33600 Pessac

13h45-15h15 Ateliers / Panels

Atelier 27 / Panel #27 (salle / room J 004)

Des canons négatifs : “mauvaises” anthologies de poésie et anthologies de “mauvaise” poésie / Negative canons: “bad” anthologies of poetry, anthologies of “bad” poetry.

Juliette Utard (Sorbonne Université) et Chloé Thomas (Université d'Angers)

Emilie Georges (Université Paris Nanterre), “Ezra Pound’s Negative Canon: The Worst Great Poets”

The American poet Ezra Pound is well-known for having given lists of great writers for literature students to read in such prose works as *How to Read* (1931) and *The ABC of Reading* (1934). In these texts and others, he discusses not only what makes a great writer, but also what certain writers may lack. He had especially strong opinions about the stylistic features of great poetry and some of the most acclaimed poets of European literary history do not pass his test, the list of which includes such important names as Virgil, Petrarch, and Milton. Pound justifies his bad opinion of them in various places in his prose works, sometimes to the point of being repetitive, and it is rather strange that, when it came to minor poets, Pound was often indifferent, explaining simply that they were no innovators, but he actively disliked other, more major figures such as those cited above. To find out how Pound devised this negative canon, I propose to map out his opinions of those poets and relate them to his explanations concerning the stylistic features of great poetry. Through this review it will become clear that Pound’s apparently idiosyncratic dislikes are not based in simple distaste but in a logical reasoning that was premised upon the poetic principles he enunciated in the same texts

Nicholas Manning (Université Grenoble Alpes), “Tenderness, Poignancy, Nostalgia: Reimagining the Affective Power of ‘Bad’ Verse”

This paper will focus on a central argument of one my current book projects provisionally entitled *In Praise of Bad Art: On the Powerful Affects of Terrible Works*. It will argue that literary critics—including, as per the theme of this workshop, in the canonizing thrust of poetry anthologies—have too often viewed so-called “bad” writing only through the restrictive lens of the comical, the humorous, or the parodic. This affective restriction, at once with regard to such poetry itself and to its varied receptors, has in turn excluded a vast spectrum of certain works’ emotional potential, ranging from tenderness to empathy, humility, nostalgia, longing, or love. In affecting us so profoundly, do such works bypass our critical sensibilities, or do they rather precisely work alongside our deployment of theoretical apparatuses and faculties of discernment? Whether created by those close to us, by anonymous authors, or even by ourselves, bad poetry may thus appear not merely an amusing anomaly but as a surprising vector of disruptive emotional engagement. In this perspective, poetry anthologies—examples of which I will use throughout this paper to support my argument—also become a crucial mode for understanding how such verse explicitly strives against the hegemony of a variety of traditional forms of emotional legitimation.

Chloé Thomas (Université d'Angers), « Les Anthologies de mauvaises poésies : vers des communautés de dégoût »

À partir de l’ouvrage séminal édité en 1930 par Wyndham Lewis, *The Stuffed Owl*, nous examinerons l’émergence et les raisons d’être des anthologies de mauvaise poésie, avec notamment le culte *Pegasus Descending : A Book of the Best Bad Verse*, édité par Keith Waldrop, X. J. Kennedy et James Camp pour Burning Deck. On retrouve fréquemment dans ces textes l’enjeu de constituer, autour d’un dégoût partagé pour certains textes, une communauté esthétique (voire une coterie) qui ne trouve

plus à se définir autour de *goûts* tranchés ou de normes formelles claires. Mais il s'agit aussi de jouir en commun de ce qui est mauvais, ce qui participe d'une autodérision des éditeurs-poètes conscients d'exercer un genre risqué, facilement suspect de ridicule.

Atelier 22 / Panel #22 – Session 2 (salle / room J 002)

« *Beating My Head Against the Wall* » : Légitimité, autorité, canons dans la musique et la danse américaines (19^{ème}-21^{ème} siècles) / “*Beating My Head Against the Wall* ”: *Legitimacy, Authority, and the Canon in American Music and Dance (19th-21st Centuries)*

Adeline Chevrier-Bosseau (Université Clermont Auvergne), Mathieu Duplay (Université Paris Cité)

Silvia Álvarez Baamonde (Sorbonne Université), « Le Métaopéra johnsonien : éloge ou satire du Vieux Continent »

Père fondateur de l'opéra minimaliste, le compositeur américain Tom Johnson donne dès les années 1970 un nouvel essor au genre moribond du *dramma per musica*. Depuis le succès rencontré par *The Four Note Opera* (1972), l'humour johnsonien se sert du pouvoir auto-réflexif de la scène pour parodier l'archaïsme des conventions théâtrales encore largement plébiscitées. Son recours au pastiche, à l'hyperbole et à la citation musicale interroge la pérennité du stardom system, l'autorité du créateur démiurge et la survivance du concert en tant que rituel social.

Cette caricature de l'héritage européen sous-entend la reconstitution implicite du modèle classique pour le tourner ensuite en dérision. Entre hommage et satire, les traditions anciennes du *bel canto* et de l'aria da capo cohabitent ici avec la répétition et les nouvelles consonances du minimalisme. Au cœur de ces contradictions, le métaopéra johnsonien peut-il s'ériger en emblème de l'identité musicale américaine ? Dans quelle mesure questionne-t-il la légitimité du canon européen, jusqu'alors prééminent ?

À travers l'étude de sources inédites issues des archives personnelles du compositeur, cette communication analyse les stratégies de désacralisation de l'héritage européen développées par Tom Johnson. Sa consécration sur la scène théâtrale, symbole de l'hégémonie du Vieux Continent, contribue à la légitimation du courant minimaliste, proprement américain. Par-delà les frontières, le métaopéra johnsonien célèbre le pluralisme de l'identité outre-Atlantique et ancre son autonomie dans la réconciliation avec son passé continental.

Dwayne Cannon (Université Paris Cité), “Victor Borge and the Strawmen of Classical Music”

Pianist and comedian Victor Borge may have made his name, fame, and fortune in the American entertainment industry of the 1940s and 50s, but he was born into and came out of the stratosphere of high European art music. The rise and nature of Borge's US career put him at a crossroads that looked less like a cross than a spaghetti junction. He sits at the threshold of high, middle, and low art at a time when these categories were polarized but being challenged. The “brow debate” was the current culture war, high art in America was still overwhelmingly European, and the culture industry, with its heroes of consumption, had become an unavoidable arbiter of cultural legitimacy.

This was the context in which Victor Borge navigated, where the place of classical music was being questioned and negotiated. A number of strategies in the struggle to define legitimate classical music practice were used. One of these can be found in Borge's appropriation of the “straw men” of serious music: those useful but imaginary enemies found in pop culture depictions of the classical music world. Among these are the “long hair” and the “stuffed shirt.” However, I propose to unpack a third archetype – that of the “symphony hall matron” – who, in depictions both comic and disparaging, guards the gates of high culture.

Atelier 28 / Panel #28 – Session 2 – Case studies (salle / room J 006)

Le nouveau canon de la politique étrangère américaine : quelle légitimité ? / *What is the legitimacy of the new canon of US foreign policy?*

Raphaël Ricaud (Université Paul Valéry-Montpellier 3) et Pierre Guerlain (Université Paris Nanterre)

Manuel Dorion-Soulié (Cambridge, FNS), “The Carter Doctrine, liberal hegemony, and the new canon of American foreign policy discourse.”

In the wake of the 2016 election, a new foreign policy discourse presented Donald Trump as a novel threat to the rules-based international order set up by the United States in the aftermath of World War II. The bearers of this new foreign policy discourse, colloquially labelled “the Blob”, attacked virtually every move made by Trump on the international scene. One theme on which “the Blob” criticized Trump was his “abandonment” of the Carter Doctrine, the American commitment to defend the Persian Gulf by ensuring, through military force, that the region’s oil may flow freely to Western Europe and Asia. Members of “the Blob” argued that Trump’s inaction against Iranian naval provocations in the Gulf amounted to breaking with a policy that had enriched and strengthened America since the early 1980s. Based on original research in American, NATO, and French diplomatic archives, this paper will show that the Carter Doctrine did in fact follow directly from the “logic of containment” as it was laid out in the first years of the Cold War, and that it tied into the “rules-based order” known as “American liberal hegemony”. But contrary to the claims of the new foreign policy canon, the most direct and radical departure from this order was effected with the Bush Doctrine of regime change as it played out in Iraq from 2003 on: the new canon emerged over a decade too late. The paper will conclude by suggesting that Joe Biden’s return to the Carter Doctrine should be seen *not* as part of a restoration of America’s commitment to a rules-based order, but rather as a way for the US to reassert hegemonic control over the flow of Persian Gulf oil, and thereby gain leverage over China, a country now heavily dependent on this oil for its energy needs.

Christopher Griffin (UCO Nantes), “Planning for the Worst: Deterrence in US Foreign Policy after Iraq”

In 1957, the Eisenhower administration commissioned H. Rowan Gaither to come up with a defensive strategy for the U.S. in the case of nuclear attack. The report was extremely pessimistic, and put forward a worst-case scenario based on estimates of projected Soviet military superiority that would potentially result in massive civilian losses in a nuclear attack. Curiously enough, the report’s most expensive recommendations to protect the population through a nationwide network of fallout shelters were not funded, and the military continued the development of its offensively-oriented deterrent program. A fundamental canon of American foreign policy since the first Soviet nuclear test in August 1949 has been to rely on deterrence to prevent the worst-case scenario of a general nuclear exchange. Deterrence is based on one country’s ability to withstand extreme damage in a first strike, with enough military power surviving to inflict unacceptable losses in a follow-up second strike. The Vietnam War was largely seen as an unwelcome deviation in the Cold War from an American foreign policy aimed at preparing forces for an eventual all-out conflict with the Soviet Union that it hoped at the same time to avoid. Even after the Cold War, successive American Governments have continued to prepare for the worst, while preparing conventional deterrent capacities to intimidate non-nuclear state adversaries and non-state actors. For a time, during the Iraq War, it looked like (at least on the surface), that the deterrence paradigm might be replaced by a classical counterinsurgency approach that relied much less on high-technology and airpower. With the Trump Administration, however, the focus turned back toward worst-case scenario planning for potential war against a peer competitor, China or Russia. The Trump Administration’s National Security Strategy of 2017 even defined one of its main strategies as “Preserve Peace through Strength” (Pillar III), which can be interpreted as a definition of deterrence. This was further reinforced with the creation of such deterrence-oriented entities such as Space Force in 2019. It is clear that the policy of deterrence (nuclear and conventional) underpins the U.S. insistence on its own rules in the international system and as a way to enforce compliance with those rules. This paper will examine the return to the canon of deterrence after the end of the Iraq War and place it in the context of American deterrent strategy and worst-case planning since the end of World War II.

Raphaël Ricaud (Paul-Valéry – Montpellier 3), “The Helms-Biden Act”

Joseph Robinette Biden Jr. is now best known as the 46th president of the United States (2021-). He previously served as Barack Obama’s vice-president (2009-2017). As such, he was a fixture in the United Nation’s general assembly. Nonetheless, Mr. Biden’s most durable UN legacy comes from his time in the US Senate. For a decade (1997-2007), the Delaware representative alternatively served as president of the Senate Foreign Relations Committee or as ranking member.

Starting 1994, a Republican-dominated Congress started talking of a refusal to pay America's dues to the United Nations. The organization, it was argued, needed to be reformed, and America's contribution to the UN budget reduced. In the late 1990's Congress consequently refused to appropriate payments. As time went by, the US started to accumulate significant arrears (approximately one billion dollars).

To solve the problem, together with fellow senator Jesse Helms (Republican, North Carolina), Biden co-sponsored the Helms-Biden Bill (signed into law by president Clinton in 1999). The Act stipulated that US would release the much-needed money under the condition that its demands were met. Additionally, US Ambassador to the UN Richard Holbrooke persuaded other nations to accept the bi-partisan US legislation, even if this meant they would have to massively increase their own contribution to the world body.

To be sure, the Act was passed in a very dissimilar era, and Biden served in a different capacity then. Nonetheless the making of this legislation provides insight into the current president's diplomatic approach. To what extent has Biden's ability to reach across the aisle diminished? What can be said of his unorthodox "strategic empathy" approach? What does the Act reveal of the nature of the US-UN relationship? These are some of the questions that we wish to explore in this presentation.

Atelier 1 / Panel # 1 (salle / room J 008)

Dans l'ombre de Maurice Edgar et Gaston — Passeurs méconnus et canon(s) littéraire(s) au XX^e siècle / *In the shadow of Maurice Edgar and Gaston — Forgotten mediators and literary canon(s) in the 20th century*

Cécile Cottenet (Aix-Marseille Université) et Peggy Pacini (CY Cergy Paris Université)

Cécile Cottenet (Aix-Marseille Université), « Un dictionnaire des passeurs »

Cette communication présentera les présupposés historiques et méthodologiques, ainsi que les étapes pratiques de la conception du projet de recherche « Dictionnaire des passeurs de la littérature des Etats-Unis » coordonné depuis le LERMA (UR 853) à Aix-Marseille Université. Au croisement de l'histoire de l'édition, de la littérature et de la sociologie de la traduction, ce projet interdisciplinaire et collaboratif qui regroupe des chercheurs de plusieurs universités françaises vise à identifier les médiateurs méconnus de la littérature américaine issus ou liés au monde de l'édition au XX^e siècle. Cette présentation sera également l'occasion de recueillir questions et suggestions en vue de la publication des premières notices, prévue à l'automne 2022.

Thibaud Saillant (Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines), « Maurice Girodias : itinéraire troublé d'un passeur littéraire »

Pour comprendre la trajectoire éditoriale de Maurice Girodias (1919-1990), il faut remonter au début du siècle dernier, à Paris. Un réseau de production d'écrits licencieux en langue anglaise émerge alors dans la capitale française, effet pervers du renforcement de la répression internationale à l'encontre de l'imprimé érotique, en plein essor. C'est dans ce cadre qu'apparaissent les éditions Obelisk Press, spécialisées dans la publication d'ouvrages interdits de vente en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Fondée par Jack Kahane, The Obelisk Press développe un catalogue à deux versants, entre livres à rotation rapide adoptant les codes du roman leste et œuvres dont les auteurs passeront à la postérité comme figures tutélaires du canon moderniste : Henry Miller, Anaïs Nin, Lawrence Durrell...

Fils de Jack Kahane, Maurice Girodias mobilise le modèle entrepreneurial d'Obelisk Press pour mettre en place The Olympia Press en 1953. L'activité de la maison d'édition se déploie au sein d'un espace animé par une communauté expatriée anglo-américaine relativement hermétique au champ éditorial français, tout en capitalisant sur un imaginaire parisien tant artistique que libertin. Le commerce d'Olympia Press s'organise autour de deux pans principaux : littérature de commande pornographique et édition de manuscrits privés d'existence publique par l'autocensure des acteurs du livre anglo-saxons.

L'articulation de ces deux pôles aux motivations contradictoires est à la source de la réception troublée de l'entreprise de passeur de Maurice Girodias. Responsable des premières éditions de *Lolita* et de *Naked Lunch*, médiateur majeur des écrits de Henry Miller et protagoniste essentiel de la diffusion du marquis de Sade et de Jean Genet outre-Atlantique, le fondateur d'Olympia Press porte néanmoins comme stigmaté son association au « mauvais genre » de la pornographie. Une marque permanente qui, au regard de

nombreux commentateurs, acteurs et historiens de l'édition, altère son crédit de légitimité et, conséquemment, son pouvoir de consécration.

Si l'empreinte de Maurice Girodias comme intermédiaire transnational reste aujourd'hui encore méconnue, c'est également le fait d'une appropriation partielle de son œuvre et de sa fonction par différents acteurs de l'édition anglophone à l'orée des années 1960. Aux États-Unis, des personnalités comme Barney Rosset et Walter Minton incarneront la résistance contre la censure littéraire en s'appuyant en partie sur les ouvrages et les auteurs qui ont fait la réputation d'Olympia Press. Une mécanique de dépossession qui participera à marginaliser l'apport pionnier de Maurice Girodias dans les processus du décloisonnement moral des lettres américaines comme à en estomper ses origines parisiennes.

Amélie Macaud (Université Bordeaux Montaigne), « The race to publish Charles Bukowski in France in 1977-1978 : Humanoïdes Associés vs Le Sagittaire »

In the 1970s, Humanoïdes Associés and Le Sagittaire, two publishing houses, became the first publishers of Charles Bukowski in France. Humanoïdes Associés was and still is focused on *bandes dessinées*, and what is now known as graphic novels. Its headquarters are based in Los Angeles, with a liaison office in Paris, which makes it an infinitely Franco-American company. The other, Le Sagittaire, though short-lived (1975-1979), aimed at publishing a different type of literature, not necessarily fictional. It was revived by Jean-Claude Fasquelle, founder of Grasset&Fasquelle, who asked Gérard Guégan to take the publishing lead. Le Sagittaire's history and ownership made it a more traditionally Paris-based publishing house. Both have printed books by Charles Bukowski in 1977-78. The Californian writer of prose and poetry was published in French through two books translated by Philippe Garnier for Humanoïdes Associés and its Speed 17 collection, and a set of books translated by a team of editors for Le Sagittaire. We will show how these two houses raced for the publishing rights of Bukowski, and how each worked with different literary agents: Boris Hoffman and Eliane Benisti. The comparison between Humanoïdes Associés and Le Sagittaire, and more particularly the competition arising between translators and editors, is interesting as it characterizes the difference of style between an independent house working in between Los Angeles and Paris, and a small publishing house renewed by one of the biggest publishers in Paris at the time, in the hopes to create some new content. A look at archives from Grasset, which now owns all Bukowski material in the French world, helps us understand the divergence between the two original "creators" of Charles Bukowski's work in France, and how Humanoïdes Associés gave up their rights to publish Bukowski—among other writers—in the 1980s as it decided to solely focus on comics and graphic novels. This paper will examine how this race led to Charles Bukowski's acclaim in France and in other French countries, by two very divergent publishing houses with the same goal. This paper will also be an opportunity to discuss Californian literature outside the American literary canon. It will demonstrate how the discovery of Bukowski in France preceded its limited success in the US.

15h15-15h30 Pause-café / Coffee break

15h30-17h00 Table ronde / Roundtable (Amphi 1, bâtiment Rosa Bonheur) (Event in French)

« La traduction des œuvres littéraires étatsuniennes »

Avec la participation de

Véronique Béghain

Professeure de littérature des États-Unis à l'Université Bordeaux Montaigne et traductrice

Sylvain Bourmeau

Professeur associé à l'EHESS ; cofondateur et directeur d'AOC (*Analyse, Opinion, Culture*)

Anne-Laure Tissut

Professeure de littérature des États-Unis à l'Université de Rouen Normandie et traductrice

Modératrice :

Monica Manolescu (Université de Strasbourg / IUF)

Organisation

Comité scientifique

Sylvie Bauer, Université de Rennes 2
Sébastien Mort, Université de Lorraine (Site de Metz)
Elizabeth Mullen, Université de Bretagne Occidentale

Comité organisateur

Véronique Béghain (responsable principale)

Pascale Antolin
David Diallo
Stéphanie Durrans
Pierre Floquet
Lhorine François
Nicolas Labarre
Sophie Rachmuhl
Michael Stambolis-Ruhstorfer

Doctoriales

Littérature

Ronan Ludot-Vlasak, Université Sorbonne Nouvelle
Anne Ullmo, Université de Tours

Civilisation

Françoise Coste, Université Toulouse-Jean Jaurès
Hélène Quanquin, Université de Lille